


NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
808
NAPOLI
LIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



OBSERVATIONS
SUR
LES GRECS.

OBSERVATIONS

SUR

LES GRECS,

Rerum cognoscere causas. Virg.

Par M. l'Abbé de MABLY.



A GENEVE,

Par la Compagnie des Libraires.

M. D. CC. XLIX.



A MONSIEUR

L'ABBÉ

DE R....

JE ne puis me refuſer, mon cher Abbé, au plaiſir de vous donner une marque publique des ſentimens d'eſtime & de tendreſſe que j'ai pour vous : mais ne craignez

pas que j'abuse des priviléges d'une Epître Dédicatoire. Quelque doux qu'il soit de parler des bonnes qualités de son ami, je me tais, & je sacrifie à votre délicatesse tous les éloges que vous méritez. L'Ouvrage que je vous adresse, n'est qu'une suite de réflexions sur les mœurs, le gouvernement & la politique de la Grece ; je recherche les causes de sa prospérité & de sa décadence. L'histoire envisagée sous ce point de vûe, devient une école de Philosophie : on y apprend à connoître les hommes : on y enrichit, on y étend sa raison, en mettant à profit la sagesse & les erreurs des siecles passés. A l'exception des Romains, il n'est pas dans l'antiquité, de peuple qui se soit fait une plus grande réputation que

les Grecs; leur pays a produit des hommes du plus rare mérite dans tous les genres, & de-là ſeulement on peut juger combien leur hiſtoire doit offrir un ſpectacle agréable à notre curioſité. Si les efforts que j'ai faits pour plaire au public étoient approuvés, il ſeroit bien flateur pour moi de penſer que ce monument que j'éleve à notre amitié, étant lié à un ouvrage digne de vivre, perpétuera le ſouvenir des ſentimens inviolables qui nous uniſſent.

SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

DEs mœurs des premiers Grecs. Le gouvernement libre est substitué à la monarchie dans les villes de la Grece. Du gouvernement général de la Grece dont Lacédémone devient la capitale. Observations sur cette forme de gouvernement. Les affaires des Grecs sont mêlées à celles de leurs voisins. De la guerre que Xercès porte dans la Grece.

LIVRE SECOND.

Des changemens survenus dans le gouvernement général de la Grece après la guerre Médique. La République d'Athenes devient la puissance dominante parmi les Grecs. Ré-

flexions sur ses intérêts. Examen de l'administration de Cimon & de Périclès. Guerre du Péloponese. L'empire des Athéniens est détruit par les Spartiates, la domination de ces derniers ne peut subsister. De la puissance où parvinrent les Thébains sous la conduite d'Epaminondas.

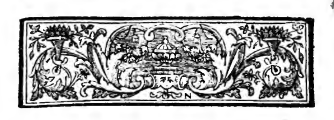
LIVRE TROISIEME.

Situation d'Athenes, de Sparte, de la Grece & de la Macédoine à l'avenement de Philippe au thrône. De la politique de ce Prince, de Démosthenes & de Phocion. Etat de la Perse quand Alexandre porta la guerre en Asie, réflexions sur la conduite & la corruption de ce héros.

LIVRE QUATRIEME.

Divisions entre les lieutenans d'Alexandre, dénombrement de la monarchie Macédonienne. Comment

les Grecs auroient dû se conduire dans ces circonstances. De l'origine des mœurs & des lois de la ligue des Achéens. Défense de la politique d'Aratus contre les accusations de Plutarque. Mauvaise conduite de Philippe, Roi de Macédoine à l'égard des Romains & des Grecs pendant la seconde guerre Punique. Il est vaincu par la République Romaine. Progrès des Romains dans la Grece, qui devient une province Romaine.



OBSERVATIONS
SUR
LES GRECS.

LIVRE PREMIER.

L'Hiſtoire nous repréſente les premiers Grecs comme des hommes errans de contrées en contrées, qui n'étoient liés par aucun commerce, & qui ſe défiant les uns des autres, ne marchoient qu'armés ; tels ſont encore les Sauvages d'Amérique, que la fréquentation des Européens n'a pas civiliſés. La violence décidoit de

tout parmi eux, & les plus forts opprimoient les plus foibles; tous ces peuples ne vivant que de rapine; aucun d'eux ne cultivoit la terre, & on se gardoit d'amasser des richesses qu'il eût fallu défendre contre des ravisseurs qu'elles auroient rendus plus entreprenans. Quelques maux que se fissent les Grecs, ils n'étoient pas cependant eux mêmes leurs plus grands ennemis; au rapport des Historiens; les habitans des Isles voisines, encore plus barbares, faisoient des descentes fréquentes sur les côtes de la Grece; ils y ravageoient tout, & souvent la passion de piller, ou plutôt de faire le dégat, les portoit jusques dans l'intérieur du pays.

Quelques écrivains ont voulu remonter au delà de ces siecles de barbarie, & Dicéarque qui, selon Porphyre, est de tous les Philosophes celui qui a peint les premieres mœurs des Grecs avec plus de fidélité, en fait des Sages qui menoient une

vie tranquile & innocente, en même tems que la terre attentive à leurs besoins, prodiguoit ses fruits sans culture. Cet âge d'or qui n'auroit jamais dû être qu'une rêverie des Poëtes, étoit un dogme de l'ancienne Philosophie. Platon établit l'empire de la Justice chez les premiers hommes : mais on sait aujourd'hui ce qu'il faut penser de ces lits de verdure, de ces couronnes de fleurs, de ces concerts, de ce doux loisir qui faisoient le charme d'une société où les passions étoient inconnues.

La Grece fut delivrée sous le regne du second Minos, d'une partie des maux dont elle étoit affligée. Depuis que l'Ayeul de ce Prince avoit appris aux Crétois à être heureux, en obéissant à des Lois, dont toute l'Antiquité a admiré la sagesse, la Crete enorgueillie n'avoit pû se défendre de mépriser ses voisins ; & le sentiment de ses forces & de sa supériorité lui avoit don-

né de l'ambition. Minos second, plus ambitieux encore que son peuple, mit à profit ces dispositions ; il construisit des barques, exerça ses sujets au pilotage, conquit les Isles voisines de la Crete, & y établit des Colonies.

Interéssé à entretenir la communication libre entre les différentes parties de ses Etats, il purgea la mer des Pirates qui l'infestoient, & le bonheur qu'il procura à ses Sujets, en devint un pour la Grece même. Peut-être que ce premier avantage donna aux Grecs l'idée d'un plus grand bien : mais soit que la crainte seule réunît enfin plusieurs familles, & que pour se mettre à l'abri de toute insulte, elle leur ait appris à fortifier les avenues de leurs demeures ; soit que cette sage invention fût un bienfait de quelqu'un de ces demi-Dieux, si communs dans les temps de barbarie, le pillage devint un exercice plus difficile & plus dangereux.

Les Brigands trompés dans leurs efpérances, compterent moins fur leurs forces, & fe trouvant fouvent fans reffources, la néceffité les obligea enfin de pourvoir à leur fubfiftance par le travail de leurs mains; ils s'attacherent à une contrée; tous les Grecs eurent des demeures fixes, & cette nouvelle fituation leur donna un nouveau génie.

Les Athéniens, dit Thucidide, renoncerent les premiers à la vie errante. Comme l'Attique étoit un pays ftérile, les Grecs qui s'y réfugierent furent moins expofés aux incurfions des étrangers. Leur pauvreté leur valut un repos qui attira parmi eux de nouveaux habitans. Leurs paffions en fe developpant, donnerent naiffance à l'induftrie & aux lois, & leurs connoiffances qui fe multiplierent avec leurs befoins, fe répandirent de proche en proche dans toute la Grece.

L'hiftoire garde un profond filence fur cette feconde fituation des

Grecs, où chacun de leurs Hameaux formoit une ſociété indépendante ; elle eſt du moins ſi mêlée de merveilleux, qu'on ne peut y donner aucune croyance. La Grece fit enfin une entrepriſe en commun, c'eſt le Siége de Troye. Ce qu'on peut récueillir d'Homere, c'eſt que ces différens peuples croyoient avoir une origine commune ; qu'ils entendoient peu la guerre, mais qu'ils avoient fait des progrès plus conſidérables dans la ſcience du droit des gens & du Gouvernement, quoique leurs mœurs fuſſent encore extrèmement barbares.

Au retour de l'expédition de Troye, la Grece éprouva différentes révolutions. La Guerre y fit périr pluſieurs peuples, on les exila de ce qu'ils commençoient à nommer leur patrie. C'eſt ainſi que les Béotiens chaſſés d'Arne par les Theſſaliens, s'établirent dans la Cadméide, à laquelle ils donnerent leur nom. Le Péloponeſe changea de face

par le rappel des Héraclides ; les peuples de cette Province vaincus ou éffrayés, abandonnerent leur pays ; & ces hommes qui n'avoient pû défendre leurs possessions, furent assez forts ou assez braves pour en conquérir de nouvelles. La Grece se trouva pleine de peuples errans qui vouloient se conquérir un asyle, & ne pouvoient subsister que par le pillage. La Guerre en les détruisant, rétablit quelque apparence d'ordre : mais elle avoit multiplié les causes d'inimitié entre les Grecs & les avoit accoûtumés à n'écouter que leur emportement, & à saisir le plus léger prétexte pour butiner sur les terres de leurs voisins.

Plus les suites de ces dissentions étoient fâcheuses, plus la Grece sentoit le poids de la barbarie où elle se replongoit. Ses peuples ne s'armant point encore par des motifs d'ambition, il étoit impossible qu'ils ne se lassassent pas des maux que leur faisoit la Guerre. Les Villes

s'accoûtumerent donc à traiter ensemble ; leur intérêt leur apprit à être justes ; on commença à cultiver ses héritages avec moins de trouble , & plus une tranquilité passagere fit connoître le prix d'une paix durable , plus on étudia les moyens de l'affermir.

Mais de soldats étant devenus citoyens , les Grecs eurent de nouveaux besoins & de nouveaux intérêts , ils sentirent l'insuffisance de leurs anciennes institutions ; il fallut faire de nouvelles lois , & ce changement de condition devoit leur faire éprouver des révolutions domestiques. C'est en effet dans ces circonstances, que les Rois, dont l'autorité avoit été fort étendue à la tête de leur Armée , se trouvant réduits par la paix aux fonctions d'une simple Magistrature , abuserent de leur crédit pour agrandir leur pouvoir , & tenterent de dépouiller le peuple de ses principales prérogatives, pour changer

leur qualité de Miniſtre des lois, en celle de Legiſlateur. L'ambition unie à la ruſticité des mœurs, n'avoit point encore trouvé le ſecret de ſe déguiſer avec adreſſe, d'emprunter le maſque de la modération, & de marcher à ſon but par des routes détournées ; jamais cependant elle n'avoit eu beſoin de plus d'art. Elle ſoûleva des hommes pauvres, courageux, & dont la fierté n'étoit point émouſſée par cette foule de beſoins & de paſſions qui aſſervirent leurs deſcendans.

A peine quelques Villes eurent-elles ſecoüé le joug, que toute la Grece voulut être libre. Un peuple ne ſe contenta pas de ſe gouverner par ſes lois ; ſoit qu'il crût ſa liberté intéreſſée à ne pas ſouffrir chez ſes voiſins l'exemple dangereux de la tyranie ; ſoit qu'il ne ſuivît que cette ſorte d'enthouſiaſme auquel on s'abandonne dans la prémiere chaleur d'une révolution, il offrit ſon ſecours à quiconque voulut ſe dé-

faire de ſes Rois. L'amour de l'indépendance devint dès lors le caractere diſtinctif des Grecs ; le nom ſeul de la Royauté leur fut odieux, & une de leurs Villes opprimée par un Tyran, auroit en quelque ſorte été un affront pour toute la Grece.

Les ſervices mutuels que les Grecs ſe rendirent dans le cours de ces révolutions, amortirent les haines qui les avoient diviſés ; & l'intérêt commun de leur liberté, jetta parmi eux les principes d'une union à laquelle ils étoient déjà préparés par pluſieurs établiſſemens anciens. Ils s'aſſembloient pour offrir les mêmes ſacrifices aux mêmes Divinités ; les Jeux célébrés à Olympie, à Corinthe, à Nemés, &c. étoient autant de ſolemnités communes pour quelques cantons de la Grece, & d'eſpeces de Congrès où l'on traitoit de leurs intérêts, après avoir rempli les devoirs de la Religion. Pluſieurs Peuples allarmés de leur foibleſſe, avoient déjà contracté

des alliances deffensives ; ils étoient témoins du bonheur des Villes Amphictyonniques, tous voulurent être associés à leur ligue, & croyant ne mettre leur lois & leur liberté que sous la sauvegarde d'un corps puissant & respecté, ils commencerent en effet à confondre leurs intérêts, & à ne former qu'une seule République.

Cette ligue, un des plus anciens établissemens de la Grece, étoit l'ouvrage d'Amphictyon troisieme Roi d'Athenes. Il unit par une alliance étroite, quelques (a) peuples voisins qui envoyerent tous les ans des députés à Delphes & aux Thermopyles, pour y délibérer de leurs affaires générales & particulieres ; ils se promettoient par serment

(a) On ne sait pas précisément quels furent les premiers peuples qu'Amphictyon associa; dans la liste la plus ancienne de cette ligue qui soit parvenue jusqu'à nous, on trouve les Ioniens, les Doriens, les Magnetes, les Phthyotes, les Phocéens, les Méliens, les Thessaliens, les Béotiens, les Perrhoebes, les Locriens, les Oéthéens & les Dolopes.

de ne se jamais faire aucun tort ; d'embrasser au contraire leur défense, & de venger de concert les injures faites au Temple de Delphes.

Le conseil des Amphictyons si récommandable par sa piété envers les Dieux, par sa prudence à prévenir ou terminer tout différent entre les peuples de la ligue, & par son désintéressement & sa justice à l'égard des étrangers, communiqua sans doute une partie de son esprit à toute la Grece, en devenant comme l'assemblée de ses Etats généraux. Qu'on ne croye pas cependant qu'elle dût dès lors se gouverner avec autant de sagesse que les Villes Amphictyonniques avoient fait quand leur ligue n'étoit composée que de quelques peuples ; il y a mille institutions politiques dont on perd tout le fruit, dès qu'on veut les étendre au de-là de certaines bornes. Si les Grecs prirent quelque chose des mœurs douces & jus-

tes des Amphictyons, les Amphictyons prirent encore plus des mœurs dures & farouches des Grecs. L'entrée de leur conseil avoit été autrefois fermée à l'intrigue & à la cabale; elle dût au contraire (a) leur être ouverte dès qu'on associa une foule de Républiques inégales en forces & en crédit; l'union des Amphictyons faisoit leur force : mais cette union devenoit en quelque sorte impraticable, depuis que leur nombre étoit prodigieusement augmenté. Comme simples médiateurs, ils avoient pû imposer à quelques alliés qui aimoient la paix & qui n'a-

(a) Après la guerre de Xerces, les Lacédémoniens demanderent aux Amphictyons de chasser de leur conseil, les députés des Villes qui avoient abandonné les intérêts de la Grece, pour embrasser ceux des Barbares. Thémistocle s'y opposa, craignant, disent les Historiens, que si les Argiens, les Thessaliens & les Thébains, peuples assez dévoüés aux intérêts d'Athenes, étoient exclus de l'assemblée des Amphictyons, les Lacédémoniens n'y fussent les plus forts en nombre de voix, & ne se rendissent les maîtres des délibérations.

voient qu'un même intérêt, pour conſerver le même Empire : après l'agrandiſſement de la ligue, il auroit fallu que leur aſſemblée eût formé un (*a*) Tribunal dont on fût obligé d'exécuter les Sentences, & qui, armant la Grece par un ſimple décret, pût opprimer un rébelle.

Heureuſement pluſieurs cauſes concoururent à conſerver dans la Grece cet eſprit d'union que le Conſeil Amphictyonique y avoit inſpiré ; mais que, par la nature de ſa conſtitution, il étoit incapable d'y maintenir. L'une de ces cauſes, fut l'uſage contracté déjà depuis long-

(*a*) Le ſerment que prêtoient les Miniſtres Amphictyoniques, prouve clairement que chaque Ville de la Ligue conſervoit une entiere indépendance, & que le Conſeil à peu près ſemblable à la Diete générale des Cantons Suiſſes, n'étoit pas en droit de faire des Lois pour chacune des Villes aſſociées, ni de juger ſouverainement leurs querelles. S'il eut joüi de ce privilége, il n'eſt pas douteux que les Députés ne ſe fuſſent engagés par ſerment de rendre la juſtice ſans égard à aucun intérêt particulier, & n'euſſent promis, au nom de leur Ville, de ſe ſoûmettre aux jugemens de l'Aſſemblée.

temps, & que les Villes conserverent, de se défaire par des Colonies (a) des Citoyens qu'elles ne pouvoient nourrir, au lieu de se servir de leurs forces pour conquérir des terres qui auroient enrichi l'état. Cette conduite retint chaque République dans une foiblesse qui l'avertissoit de ne rien entreprendre au dehors ; & cette foiblesse devenoit

(a) Les politiques ont beaucoup blâmé cette conduite, & c'est avec raison, puisque les Colonies n'étoient d'aucune utilité aux Villes d'où elles sortoient. Outre qu'elles s'établissoient souvent dans des Pays fort éloignés, elles étoient obligées de régler leur conduite suivant leurs nouveaux intérêts. Ces Colonies oublioient très-souvent leur origine, ou n'entretenoient quelque commerce avec leur Métropole, que par des Ambassadeurs chargés de leur part de participer aux sacrifices qui se faisoient dans de certaines solemnités. On sait que les Grecs établis en Sicile & en Italie, ne prenoient aucun intérêt à ce qui regardoit la Grece, qui les négligea à son tour, & les laissa accabler par les Carthaginois & par les Romains. Il n'étoit pas possible aux Villes Greques qui se défaisoient d'une partie de leurs Citoyens, de les retenir dans la dépendance. Si ces Citoyens n'eussent pas formé un gouvernement tout-à-fait indépendant, ils se seroient dégradés, & de Citoyens ils seroient devenus Sujets, puisque leur éloignement ne leur auroit pas permis de prendre part à l'administration publique,

plus sensible pour un peuple, à mesure que la guerre diminuoit le nombre de ses Citoyens. Les Grecs incapables par là de faire, les uns au nom des autres, des projets suivis d'agrandissement, ne pouvoient donc porter dans leurs entreprises la constance nécessaire à un peuple ambitieux ; & si leurs querelles causoient quelques désordres passagers, elles n'altéroient jamais les principes fondamentaux de leur union.

C'est ainsi que la foiblesse des Grecs, les uns à l'égard des autres, faisoit la force du Conseil Amphictyonique, dont l'Empire ne s'affermissoit pas moins, à la faveur des divisions intestines auxquelles chaque République étoit en proie. Il faut se rappeller, que quand la Monarchie fut détruite dans la Grece, le hasard seul avoit décidé du gouvernement qui lui succéda. Les Lois se firent à la hâte ; chacun tâcha de profiter de la révolution, & d'attirer à soi l'autorité, & tout le monde fut mécontent,

mécontent en examinant sa situation. Ici c'est une noblesse impérieuse qui veut tout opprimer pour être libre ; là c'est un peuple insolent qui se joue de ses Lois & de ses Magistrats ; par-tout ce sont des riches & des pauvres qui se plaignent réciproquement de leur avidité & de leur injustice. Il est question de faire des Lois, d'affermir la liberté, de partager la puissance entre les différens ordres de Citoyens, & de fixer leurs priviléges & leurs prérogatives. Les Républiques entierement occupées de ces objets, plus intéressans qu'une entreprise au dehors, se bornent à leurs affaires domestiques ; elles se craignent, se recherchent, se respectent, & ces sentimens unis favorisent leur union naissante.

Il est vraissemblable que la guerre ne devoit plus causer les mêmes ravages qu'autrefois parmi les Grecs ; il s'en falloit beaucoup cependant que leur confédération fût établie sur des principes aussi sages que le pouvoit

desirer une politique éclairée. Au lieu d'une certaine subordination qui maintînt l'ordre, qui apprît aux différentes Républiques à se ranger à de certaines places, & qui leur donnât un Chef sans leur donner un Maître; l'extrème égalité qui régnoit entr'elles, devoit faire naître de nouvelles contestations, & les exposoit aux inconvéniens de l'Anarchie. La Grece avoit besoin d'un point de réunion plus sûr que le Conseil des Amphictyons, dont l'autorité pouvoit être suspendue par la seule diversité de sentiment de ses Ministres. Il lui falloit en un mot, un ressort principal qui réglât ses mouvemens, & tour à tour les précipitât ou les rallentît.

Ce qui manquoit aux Grecs, ce fut Lycurgue qui le leur procura, & le gouvernement qu'il établit à Sparte, le rendit en quelque sorte le Législateur de la Grece entiere. Quand cet homme célebre se vit à la tête des affaires de sa Patrie, avec la qualité de Régent pendant la minorité du Roi

ſon neveu, Lacédémone n'étoit pas dans une ſituation moins fâcheuſe que les autres Républiques de la Grece. Ses Lois étoient mépriſées ; les deux Rois vouloient dominer deſpotiquement, & leurs Sujets ne ſe contentoient pas d'être libres, ils vouloient pouvoir abuſer de leur liberté. Suivant l'habileté ou la force du parti qui s'étoit rendu le maître de l'autorité ſouveraine, elle penchoit tour à tour vers la tyrannie, ou dégénéroit en Anarchie.

Lycurgue ne penſa point comme les autres Légiſlateurs des Grecs, qui, ne cherchant qu'à prendre un parti mitoyen pour contenter à la fois tous les Citoyens, n'établirent qu'une réforme qui ne ſatisfaiſoit perſonne, & laiſſoit ſubſiſter le germe des diviſions. La politique doit conſulter les mœurs & l'allure générale des eſprits, quand elle donne des Lois à un grand Etat : parce que le génie de la Nation y doit être plus fort que le Légiſlateur : mais lorſqu'il ne s'agit

que d'une poignée de Citoyens, qui ne compoſent, pour ainſi dire, qu'une famille dans les murs d'une même Ville, elle n'a pas beſoin des mêmes ménagemens. Lycurgue oppoſa ſon génie à celui des Spartiates; il ne crut pas impoſſible de les intéreſſer tous à la fois, par l'eſpérance ou par la crainte, à la révolution qu'il méditoit; & il oſa former le projet hardi d'en faire un peuple nouveau.

Il laiſſa ſubſiſter la double royauté en uſage à Lacédémone, & dont deux branches de la famille d'Hercule étoient en poſſeſſion: mais en même-tems qu'il donnoit à ces Princes un pouvoir abſolu à la tête des armées, il les réduiſit à n'être dans Sparte que des Citoyens ſoûmis aux Lois. Ce fut entre les mains du peuple que le Légiſlateur remit l'autorité ſouveraine, c'eſt-à dire, le privilége de faire des Lois, d'ordonner la guerre ou la paix, & de créer les Magiſtrats: mais afin qu'il fût tranquile ſur ſa ſituation, & que ſous prétexte

de conserver ses droits, il ne se livrât point à une défiance inquiete qui en auroit fait un tyran, Lycurgue donna au peuple des Magistrats, [a] qui le débarrassoient du soin de veiller à ses intérêts. Il créa encore un Sénat, des hommes [b] les plus graves de la République. Ce corps respectable exerçoit les magistratures civiles, servoit de conseil aux Rois, à qui il n'étoit permis de rien entreprendre sans son consentement, & portoit seul aux assemblées publiques les matieres sur lesquelles il falloit délibérer.

La République de Lycurgue posséda donc tout ce que les différentes formes de gouvernement ont en elles-mêmes de plus avantageux. La démocratie exempte de tous les défauts

(a) Plutarque croit que ce fut le Roi Théopompe, 130. ans après Lycurgue qui créa les Ephores, pour abaisser le Sénat qui s'étoit rendu trop puissant; cette opinion n'est pas la plus probable.

(b) Il falloit avoir 60. ans accomplis pour entrer dans le Sénat. Le nombre des Sénateurs étoit de 28. & leurs places étoient à vie. Le peuple y nommoit lui-même, & tout Citoyen pouvoit y parvenir.

qui lui ſont naturels, parce qu'elle avoit confié à des Magiſtrats particuliers cette partie de l'autorité qu'un peuple libre ne ſait pas employer, & dont il abuſe toûjours, laiſſoit ſans mélange aux Spartiates tout ce que l'amour de la liberté & de la Patrie peut produire d'utile dans un gouvernement populaire. Irréſolution, caprice, emportement, violence, rien de tous ces vices qui troubloient la plûpart des autres Républiques de la Grece, où le peuple étoit le maître, n'approchoit de Sparte. D'un autre côté le pouvoir des Rois & l'autorité du Sénat balancés l'un par l'autre, & tous deux ſoûmis à la puiſſance du peuple, loin de laiſſer craindre aucun abus de leur part, enrichiſſoient au contraire la République des avantages qui ſont les plus propres à l'Ariſtocratie & au gouvernement Monarchique. Le Sénat rendoit le peuple capable de diſcuter & de connoître ſes intérêts, de ſe fixer à des principes certains, & de conſerver le même

esprit. Les Rois vraiement souverains à la tête des armées, procuroient aux Spartiates cette action prompte & diligente, qui est l'ame des opérations & des succès militaires, & presque toûjours inconnue chez les peuples libres.

Quelque sage que fût ce systême politique, Lycurgue ne le regarda que comme un édifice peu solide, tant que les anciennes mœurs subsisteroient. Les Lois doivent faire les mœurs, mais les mœurs doivent protéger les Lois, & c'est de leur action réciproque des unes sur les autres, que ce profond Législateur attendoit toute la perfection de son ouvrage. Quel eût été en effet le fruit de l'ordre qu'il avoit établi, si le goût des richesses & l'amour du luxe, toûjours liés ensemble, & toûjours suivis de l'inégalité des Citoyens; parce qu'ils portent les uns à la tyrannie, & les autres à la servitude, eussent insensiblement dérangé l'harmonie du gouvernement?

Le peuple abbaiſſé par ſes beſoins: loin d'oſer être le maître, eut flaté l'orgueil des Grands; & les Rois, en augmentant la corruption, auroient aſpiré à un pouvoir arbitraire. Pour rendre ſes Citoyens dignes d'être libres, Licurgue établit donc une parfaite égalité dans leur fortune: mais il ne ſe borna pas à faire un nouveau partage des terres.

Cet avantage n'eût été que paſſager; la nature n'avoit ſans doute pas donné à tous les Lacédémoniens les mêmes paſſions, ni la même induſtrie pour faire valoir leurs héritages; & par conſéquent l'avarice auroit bientôt accumulé ſes poſſeſſions, en profitant de la pareſſe ou de la prodigalité de quelques Citoyens. La République auroit été obligée de recourir à des remedes: mais n'ayant peut-être point un Lycurgue qui préſidât à ſes mouvemens, & qui les reglât dans une conjoncture auſſi critique, elle eût ſans doute ſuccombé parmi les déſordres de cette révolution,

tion, ou du moins abandonné ses anciennes lois pour s'en faire de nouvelles.

Lycurgue proscrivit l'usage de l'or & de l'argent, & donna cours à une monnoie de fer. Il établit des repas publics où chaque citoyen fut contraint de donner un exemple continuel de tempérance & d'austérité. Il voulut que les meubles des Spartiates ne fussent travaillés qu'avec la cognée & la scie, il borna en un mot tous leurs besoins à ceux que la nature exige indispensablement, & leur défendit le commerce (*a*) des étrangers. Dès lors les arts qui servent au luxe, abandonnerent la Laconie; les richesses devenues inutiles, parurent méprisables, & Sparte devint une forteresse

(*a*) Cette loi s'appelloit la Xenelasie. Les Lacédémoniens ne sortoient de chez eux que pour exécuter quelque commission de la République; quand ils étoient obligés de recevoir quelque étranger, on lui donnoit un Proxene, sorte d'Inspecteur, qui éclairoit sa conduite. Ce ne fut qu'après la guerre du Péloponese, qu'ils se relâcherent sur cet article.

inaccessible à la corruption, les enfans formés par une éducation publique, se faisoient en naissant une habitude de la vertu de leurs peres. Les femmes par qui le relâchement des mœurs s'est introduit dans presque tous les états, étoient faites à Sparte pour animer & soûtenir la vertu des hommes. Les exercices les plus violens, en leur donnant un tempérament fort & robuste, les élevoient au dessus de leur sexe, & préparoient leur ame à la patience, au courage, à la fermeté & à toutes les vertus des héros.

L'amour de la pauvreté devoit rendre les Spartiates indifférens sur les dépouilles & les tributs des vaincus ; ne vivant que du produit de leurs terres, & n'ayant aucun fonds de réserve, il leur étoit impossible de porter la guerre loin de leur territoire, la loi leur défendoit de donner le droit de bourgeoisie à des étrangers (*a*). Ils ne pouvoient par

(*a*) Hérodote remarque que les Lacédémoniens

conséquent réparer les pertes que leur causoit la victoire même, & dans l'impuissance de profiter de leurs avantages, ils étoient toûjours intéressés à rechercher la paix. Lycurgue ne s'en reposa point sur des motifs aussi propres à retenir ses citoyens dans leur modération. Il craignit que l'ambition de faire des conquêtes, passion qui dégénere toûjours en avarice, & qui en enrichissant un état, change nécessairement la condition des citoyens, ne ruinât les principes de son gouvernement. Il fit une loi expresse par laquelle il n'étoit permis aux Lacédémoniens de prendre les armes que pour leur défense, & leur enjoignoit de ne jamais profiter de la victoire en poursuivant une armée mise en déroute.

n'ont jamais donné le droit de Bourgeoisie qu'à deux étrangers, Tisamene & Egias son frère, pendant la guerre de Perse. Suivant les Critiques, cet Historien se trompe, les Spartiates ayant accordé la même faveur à quatre ou cinq autres personnes.

Cette précaution en apparence outrée, étoit cependant nécessaire; car pour remédier à la foiblesse des Lacédémoniens, Lycurgue avoit fait de Sparte plutôt un camp qu'une ville. On s'y formoit continuellement à tous les exercices de la guerre, le reste y étoit méprisé. Tout citoyen étoit soldat, & n'y pas savoir mourir pour la patrie eût été une infamie. Il pouvoit arriver que les Spartiates emportés par leur courage, abusassent pour s'agrandir des qualités qu'on ne leur avoit données que pour se défendre, l'amour de la gloire étoit propre à leur faire illusion, & les autres passions habiles à se déguiser & attentives à profiter de tout, auroient bientôt fait disparoître la modération qui se maintint chez les Spartes, pendant près de six cens ans

Au portait que je viens de faire de Lacédémone, on juge aisément du respect, ou plutôt de l'admiration qu'elle dût inspirer à toute la Grece.

Hercule, dit Plutarque, parcouroit le monde, & avec sa seule massue il y exterminoit les tyrans & les brigands; & Sparte avec sa pauvreté exerçoit un pareil empire sur la Grece: sa justice, sa modération, & son courage y étoient si bien connus, que sans avoir besoin d'armer ses citoyens ni de les mettre en campagne, elle calmoit souvent par le ministere d'un seul envoyé, les séditions domestiques des Grecs, contraignoit les tyrans à abandonner l'autorité qu'ils avoient usurpée, & terminoit les querelles élevées entre deux villes.

Cette espece de médiation toûjours favorable à l'ordre, valut d'autant plus aisément à Lacédémone une supériorité marquée, que les autres Républiques étoient continuellement obligées de recourir à sa protection. Se ressentant tour à tour de ses bienfaits, aucune d'elles ne refusa de se conduire par ses conseils. Il est beau pour l'humanité de

voir un peuple qui ne doit sa grandeur qu'à son amour pour la justice, on s'accoûtuma à obéir aux Spartiates, parce qu'il eût été insensé de ne pas respecter leur sagesse, leur ville devînt insensiblement comme la capitale de la Grece, & joüit sans contestation du commandement de ses armées réunies.

Le bonheur des Grecs paroissoit solidement établi sous l'administration de Lacédémone, & on ne sauroit en effet donner trop d'éloge à l'arrangement politique que je viens d'exposer, si la Grece eût formé une puissance capable de résister aux attaques d'un ennemi étranger qui auroit eu des forces considérables, ou que ses voisins n'eussent pas dû changer de situation; c'est-à-dire, que l'Asie mineure eût toûjours obéi à des princes peu puissans, & plus occupés de leur plaisir que de leur gloire, tandis que les petites principautés qui bornoient les Grecs du côté de l'Europe, seroient restées en proie aux di-

visions domestiques qui les rendoient méprisables. Mais malheureusement pour la Grece, cet état de foiblesse dans ses voisins n'étoit qu'un état de passage, & elle portoit en elle-même un principe qui devoit la retenir dans sa premiere médiocrité. Son génie général composé de l'esprit particulier de chaque ville accoûtumée à ne pas ambitionner les possessions de ses voisins, la rendoit incapable de songer même à agir au-dehors. Les passions au contraire que la nature a mises dans le cœur humain, & qui portent les états à s'agrandir, n'étoient réprimées chez les Barbares par aucune institution politique, & préparoient par conséquent des révolutions parmi eux. Il falloit que les uns s'élevassent sur les ruines des autres; la situation de la Grece devoit donc être de jour en jour plus fâcheuse; & sans perdre de ses forces, elle devenoit plus foible parce que ses voisins avoient augmenté les leurs.

Quand les Grecs auroient eu dès-lors à la tête de leurs affaires des Thémiſtocles, c'eſt-à-dire, de ces hommes qui liſent dans l'avenir, & qui, pour me ſervir de l'expreſſion d'un ancien, marchent au-devant des événemens; comment la politique auroit-elle remédié au vice dont je parle? Falloit-il faire rougir la Grece de ſon inaction, flater ſon courage, & en agrandiſſant ſes eſpérances, la porter à faire des entrepriſes au-dehors? La prudence ne le permettoit pas. Il étoit à craindre qu'en tâchant de lui donner de l'ambition, on eût ſeulement ruiné les principes de ſon gouvernement, & réuſſi à brouiller ſes Républiques, à leur inſpirer l'envie de ſe ſubjuguer, & à faire naître entr'elles une diverſité d'intérêt, & des haines qui les auroient vraiſſemblablement aſſervies à quelque puiſſance étrangere.

Je conſens que cette conduite n'eût pas des conſéquences auſſi dangereuſes: mais comment pourroit-on ſup-

poser, qu'un homme assez éclairé pour juger que l'impuissance où la Grece étoit de s'agrandir, seroit la cause de sa ruine, fût en même temps assez aveugle pour tenter inutilement d'engager les Grecs à faire des conquêtes, qui sans enrichir aucune de leurs villes en particulier, auroient rendu leur communauté plus puissante? Un intérêt éloigné ne frappe jamais la multitude; un intérêt général ne la remue que foiblement. Quand on seroit enfin parvenu dans une assemblée de la Grece, à lui faire connoître la nécessité de s'agrandir, les obstacles attachés à son entreprise, l'en auroient bien-tôt dégoûtée, en la ramenant à son premier génie. Une République fédérative soûtient la guerre défensive avec succès, parceque le grand objet de sa conservation, lorsqu'on attaque sa liberté, ne donne à toutes ses parties qu'un même intérêt. Cette guerre peut se conduire avec une sorte de sagesse lente dont une ligue est capable;

d'ailleurs le danger précipite alors ses démarches, & l'oblige de passer pardessus bien des formalités dont elle ne se départ jamais dans d'autres circonstances. Mais la guerre offensive loin de concilier les esprits, les divise au contraire presque toûjours ; elle exige beaucoup de promptitude & d'activité; & les ressorts compliqués qui donnent le mouvement à une confédération n'agissent qu'avec une extrême lenteur.

Qu'on examine la Grece sous ce point de vûe, & on regardera comme un bien, ce reste de jalousie & de discorde qui, malgré l'autorité de Sparte & du Conseil Amphictyonnique, troubloit encore quelquefois son repos. Sans cette fermentation, les citoyens amollis dans des emplois purement civils, n'auroient pas été en état de défendre leur patrie contre des ennemis étrangers. C'est à leurs défiances, à leurs jalousies, à leurs querelles que la Grece dût les soldats & les capitaines dont le cou-

rage, la discipline & l'habileté réparerent la foiblesse de sa constitution politique.

Elle restoit toûjours bornée à elle-même, & il s'étoit déjà formé de vastes empires dans l'Asie. Peut-être même n'étoit-elle pas instruite de la puissance qu'avoient acquise les Assyriens & les Medes, lorsque les conquêtes rapides de Cyrus montrerent à ses portes un voisin qui devoit la subjuguer.

L'histoire de ce prince ne nous est parvenue que défigurée par les contes pueriles dont Hérodote a cru l'orner, ou embellie par le pinceau d'un philosophe qui a moins songé à nous instruire de la vérité, qu'à donner des leçons aux Rois pour leur apprendre à être dignes de leur fortune. Hérodote ne fait de Cambyse qu'un Perse de basse condition qu'Astiagès avoit choisi pour son gendre, craignant, sur la foi d'un songe, que le fils qui devoit naître de sa fille Mandane, ne le détronât. L'obscurité de la naissance de Cyrus, & l'intervalle

qu'elle laiſſoit entre lui & la couronne, ne raſſûrerent point ſon timide ayeul. Cyrus fût expoſé en naiſſant, mais ſauvé par une eſpece de prodige, le vainqueur de l'Aſie ne reçoit que l'éducation d'un paſtre. Cependant ſa grandeur d'ame ſe déploye : fait pour dominer par l'élévation de ſon génie, de ſes égaux Cyrus ſe fait des ſujets. Peu à peu il devient le chef d'une nation que les Medes avoient aſſervie ; il fait rougir les Perſes de leur eſclavage, & plus encore de la patience avec laquelle ils portent le joug. Il les arme, les forme à la diſcipline, leve l'étendart de la révolte, déclare la guerre aux Medes, & après avoir ruiné Aſtiagès le dépouille de ſes Etats.

Tout change de face entre les mains de Xénophon. Les Perſes ſont, il eſt vrai, un peuple peu nombreux ; mais laborieux, actifs, vigilans, ils ſont formés à une excellente diſcipline. Entourés de nations amollies par le luxe, leur pays étoit fermé à la corruption. Camby-

se soûmis lui-même aux Lois qu'avoient fait ses sujets, régnoit sur cette nation respectable. Cyrus reçoit une éducation digne de la place à laquelle il est destiné ; & dès son enfance on voit se développer en lui le germe des qualités qui en devoient faire un héros. Astiagès meurt tranquilement sur le Trône, son fils Cyaxare lui succede, & bien loin que Cyrus ne soit qu'un chef de brigands & un usurpateur, il ne fait la guerre que pour affermir la Couronne sur la tête de son oncle, & pour abattre les ennemis des Medes, dont il devient par succession le légitime maître.

Quoi qu'il en soit de Cyrus, on voit qu'ayant excité une juste admiration dans toute l'Asie, il a eu le sort des hommes extraordinaires dont l'histoire est plus mêlée de fictions & de merveilleux, à proportion que la grandeur de leurs actions, en a moins besoin pour intéresser. Ce Prince fit paroître avec le plus grand

éclat une nation qui avant lui étoit presque inconnue. La conquête du Royaume des Lydiens le rend maître des richesses de Crésus, & lui soûmet l'Asie mineure. Il porte la guerre contre la Syrie, la réduit en Province de même que l'Arabie, détruit la puissance des Assyriens, s'empare de Babylone, & son Empire s'étend enfin sur tous ces vastes pays qui sont compris entre l'Inde, la mer Caspienne, le Pont-Euxin, la mer Egée, l'Ethiopie & la mer d'Arabie.

Les Grecs établis sur les côtes de l'Asie mineure, virent avec joie la défaite de Crésus dont ils étoient tributaires; & se laissant aveugler par la vengeance, ils ne remarquerent pas qu'il s'élevoit sur ses ruines une puissance beaucoup plus formidable. Leur présomption leur persuada qu'en se hâtant de rechercher l'alliance de Cyrus, ils seroient rétablis dans leur ancienne indépendance. Mais ce héros ne se sentit pas flaté de

l'hommage de quelques villes déjà presque soûmises, & ne voulut les recevoir que comme sujettes.

Dès-lors les affaires de la Grece auroient été mêlées à celles de la Perse, si Cyrus, qui ne connoissoit pas même le nom des Lacédémoniens, se fût cru offensé par la hauteur (a) avec laquelle ils s'intéresserent pour les colonies. Il méprisa leur témérité, & ne faisant pas même l'honneur aux Grecs d'Asie de les conquérir lui-même, il en laissa le soin à ses lieutenans, pour exécuter d'un autre côté des entreprises plus importantes.

Il étoit tems que la Grece s'apperçût de sa foiblesse, & que sans être déchue sa liberté étoit en danger, par la seule raison que la Lydie

(a) Les colonies Greques ayant imploré la protection de Lacédémone, cette République traita Cyrus comme elle auroit traité une des villes de la Grece. Elle lui envoya des Ambassadeurs pour lui notifier que les Grecs, quelque région qu'ils habitassent, devoient être libres, & le ménacer de la guerre, s'il commettoit contre eux quelque hostilité.

obéiſſoit au maître de l'Aſie, & que la Perſe étoit devenue trop redoutable à ſes voiſins, pour ſe contenir dans les bornes de la modération. Dans tous les temps la puiſſance dominante voudra tout engloûtir, parce que l'ambition, paſſion qui ne joüit jamais, n'eſt jamais ſatisfaite, & que ſa proſpérité en l'irritant devient l'inſtrument d'un nouveau ſuccès. Quoique Cambyſe n'eût aucun talent propre à ſoûtenir la gloire de ſa couronne, il ne pouvoit ſe livrer à ſon indolence naturelle. Pouſſé malgré lui vers le grand, par le génie de ſa nation, il devoit être au moins inquiet, & toute autre entrepriſe que la ruine d'un Royaume puiſſant, étoit indigne du Succeſſeur de Cyrus. Si Cambyſe épargna la Grece, c'eſt qu'elle ne tenta point ſon orgueil, & que l'Egypte lui ouvroit une carriere plus brillante. Mais après cette conquête, ſes Succeſſeurs ne pouvoient s'étendre qu'en portant leurs armes en Afrique ou en Europe.

rope. Cette derniere partie du monde étoit bien plus à leur bienséance que l'autre ; les Grecs en tenoient la clé, tout leur annonçoit donc une invasion prochaine de la part des Perses.

Dans des conjonctures aussi critiques, les colonies établies sur les côtes de l'Asie mineure, sentoient trop vivement la honte de leur esclavage, pour ne pas se flater de recouvrer leur liberté ; & une extrème confiance les rendoit propres malheureusement à tout oser. Aristagoras, homme aussi vain & téméraire qu'ambitieux, vit avec joie, ce penchant à la révolte répandu dans tous les esprits : mais avant que de mettre les colonies en mouvement, il voulut intéresser la Grece au succès de son entreprise. S'il ne put ébranler les Spartiates, qui avoient enfin compris combien il leur importoit de ménager un voisin aussi puissant que le Roi de Perse, il fit goûter sans peine ses vûes aux Athéniens.

Ce peuple, après celui de Sparte, tenoit le premier rang dans la Grece, où il se distinguoit par son courage, ses richesses, son industrie, & surtout par une élegance de mœurs, & un agrément particulier que les Grecs ne pouvoient s'empêcher de goûter, quoiqu'ils fussent assez sensés pour préférer des qualités plus essentielles. Naturellement vain, impdtueux, vif & volage, il se croyoit destiné, on ignore sur quel fondement, à gouverner le monde entier. Chaque citoyen s'engageoit par serment à regarder comme des domaines de la République tous les pays où il croît des vignes, des oliviers & du froment. Athenes n'avoit jamais joüi de quelque tranquilité au-dedans, sans montrer de l'inquiétude au-dehors. Ardente à s'agiter, le repos la fatiguoit, & son ambition auroit dérangé plutôt le sistème politique des Grecs, si son gouvernement lui eût permis de suivre une entreprise

avec quelque conſtance. Mais Polybe compare cette République à un vaiſſeau que perſonne ne commande, ou dans lequel tout le monde eſt le maître de la manœuvre. *Les uns*, dit-il, *veulent continuer leur route, les autres veulent aborder au prochain rivage, ceux-ci reſſerrent les voiles, ceux-là les déployent, & dans cette confuſion, le vaiſſeau qui vogue ſans deſtination au gré des vents, eſt toujours prêt à périr.*

Les Athéniens venoient de secoüer le joug des Piſiſtrates, & Hippias leur dernier tyran, avoit trouvé un aſyle & même une protection marquée chez Artapherne, gouverneur de Lydie, lorſqu'Ariſtagoras leur demanda des ſecours en faveur des Grecs d'Aſie, qui pour la plûpart tiroient leur origine de l'Attique. L'ivreſſe d'une liberté naiſſante, & ſurtout ſon reſſentiment contre les Perſes, entraînerent Athenes dans une démarche qui devoit cauſer ſa ruine. Elle promit

tout aux colonies, & leur révolte éclata par la prise de Sardis qui fut réduite en cendres. Darius qui étoit monté sur le trône depuis qu'on avoit puni le mage Smerdis de son imposture, se vengea de cette témérité, & après s'être emparé de toutes les isles voisines de l'Asie, il voulut étendre la punition sur la Grece même où il dépêcha des heraults pour y demander de sa part *la terre & l'eau.* Loin de se repentir, Athenes se prépare à la guerre, & marchant avec confiance au-devant des Perses, son armée commandée par Miltiade les défait à Marathon.

Tel est, je ne dis pas l'origine de la guerre que Xercès porta quelques années après dans la Grece, mais le premier évenement d'une rupture que l'ambition des Perses, leur situation & l'arrogance des Grecs rendoient nécessaire; & qui auroit éclaté de quelque autre maniere, si les Athéniens avoient été aussi sages que les Spartiates. Xercès employa quatre

ans aux préparatifs de son expédition, & il rassembla toutes les forces de l'Asie. Son armée de terre, selon Hérodote, *étoit* composée de dix-sept cens mille combattans, & son armée navale qui montoit à cinq cens mille hommes, étoit portée sur douze vaisseaux, suivis de trois mille bâtimens de transport. il y a apparence que ce dénombrement des forces de Xercès est exagéré : mais en s'en rapportant au récit des autres Historiens, ce Prince avoit une armée encore assez considérable, pour devoir aspirer à la conquête de l'Europe entiere.

Il est moins surprenant, si je ne me trompe, que les Grecs aient vaincu le Roi de Perse, après s'être mis dans la nécessité de vaincre ou de périr, que formé le projet de lui résister dans le temps qu'ils voyoient se former l'orage au loin, & qu'ils étoient encore les maîtres de le conjurer par des soûmissions respectueuses. Leur orgueil, leur amour effréné pour la liberté, leur haine envenimée

contre la Monarchie, rien ne leur permettoit de préférer la domination des Perses à la mort. Nous ne connoissons plus aujourd'hui ce que c'est que subjuguer une nation libre. Depuis que la Monarchie est le gouvernement général de l'Europe, & que sujet & non citoyen, on est plus occupé de sa fortune que de celle de l'état, on ne porte la guerre que dans des provinces accoûtumées à obéir, & on ne doit pas s'attendre à y trouver des peuples qui veuillent s'ensevelir sous leurs ruines.

Je sais ce que plusieurs historiens ont imaginé pour donner l'explication de l'issue extraordinaire qu'eut la guerre Médique. Sparte, disent-ils, étoit encore religieusement attachée aux institutions les plus rigides de Lycurgue; & tous ses citoyens ressembloient à ces trois cens héros qui s'immolerent à la défense des Thermopyles. Athenes, & j'en conviens encore, n'avoit jamais été dans un état aussi florissant, quoi-

qu'elle portât en elle-même le principe des mêmes divisions qui l'avoient autrefois troublée, qu'elle n'eût presque point d'autres lois que celles de Solon, legislateur (a) si peu éclairé qu'il fut témoin lui-même de la tyrannie qui détruisit son gouvernement; en un mot quoique le peuple eût beaucoup étendu son pouvoir au-delà des bornes que prescrit le bon ordre, il est vrai qu'el-

(a) Solon, dit Plutarque, ne fit que pallier les maux de la République. Quelques-unes de ses lois sont sages: mais elles ne partent jamais du même principe pour aller au même but; souvent même elles se contrarient. Par exemple, Solon mécontente les riches par l'abolition des dettes, & les pauvres en leur refusant un nouveau partage des terres. Pour satisfaire les grands, il veut que les magistratures ne soient données qu'à ceux qui recueillent de leurs terres deux cens mesures de froment, d'huile ou de vin. Par-là il aigrit le peuple, à qui les grands ne pardonnent pas de leur côté de connoître par appel des sentences des magistrats. Ce ne seroit jamais fait que d'entrer dans un examen détaillé de toutes les lois de Solon. Sa démocratie étoit monstrueuse, en ce que le peuple, souverain législateur faisoit lui-même exécuter les lois au-dedans & au-dehors. Après la chûte des Pisistrates, Aristide porta une loi, par laquelle tout citoyen pouvoit parvenir aux magistratures.

le se gouvernoit dans ce moment avec sagesse, parce que les mœurs tenoient lieu de lois, & que les mœurs avoient changé sous la domination des Pisistrates. Les Athéniens occupés du soin de recouvrer leur liberté, avoient eu les yeux fermés sur tout autre intérêt, & épris d'un redoublement d'amour pour leur patrie où ils se voyoient libres après y avoir été esclaves, ils se conduisoient avec un zele qui excitoit une émulation générale, & qui en bannissant l'intrigue & la cabale, ne laissoit de récompense que pour le courage & les talens.

Les historiens ont sans doute raison de dire que rien n'étoit impossible à Athenes pour soûtenir la gloire qu'elle avoit acquise à Marathon. Mais faut-il les croire de même, lorsque faisant de tous les autres Grecs autant de citoyens furieux de leur liberté, & de guerriers accoûtumés à une discipline savante & rigide, ils représentent les soldats

de

de Xercès moins comme des hommes, que comme des femmes abîmées dans le luxe & la mollesse ? Au contraire plusieurs Républiques n'osant espérer de vaincre Xercès, embrasserent lâchement son parti. A l'égard des troupes de Perse, il est vrai que Cambyse, par son expédition contre l'Ethiopie, (a) & les Ammoniens ; & Darius, dans la guerre qu'il fit aux Scythes, en avoient perdu l'élite. Il faut cependant convenir qu'une nation qui avoit toujours fait la guerre, devoit encore avoir des soldats Les institutions de Cyrus subsistoient. Darius qui avoit succédé à Camby-

(a) Pour passer d'Egypte en Ethiopie, il falloit traverser de vastes déserts, & Cambyse n'avoit pris aucune mesure pour la subsistance de son armée pendant cette marche. Les soldats, dit Hérodote, après avoir mangé les bêtes de somme & les chevaux de la Cavalerie, en vinrent à cette extrémité de se dévorer les uns les autres ; l'armée qui avoit marché contre les Ammoniens, essuya dans les plaines d'Afrique une tempête qui l'ensevelit sous des montagnes de sable. Darius (voyez Herodote) perdit aussi beaucoup de monde dans son expédition contre les Scythes.

se, étoit un prince d'un mérite distingué. Hérodote nous avertit que la vertu étoit estimée chez les Perses, & que le courage y servoit de degré pour parvenir aux honneurs. Plusieurs soldats se distinguerent dans cette guerre par des actions d'une rare valeur, & les corps entiers suivirent cet exemple. En un mot tant s'en faut que l'empire de Cyrus fût tombé dans cet état de léthargie & de corruption où Alexandre se trouva depuis, qu'à peine étoit-il infecté de quelques-uns des vices que Xénophon (*a*) reproche aux successeurs de Xercès.

Les premiers succès de la révolte des colonies Greques ne prouvent rien contre les Perses. L'empire étoit dégarni de ce côté-là, parce qu'il ne s'attendoit pas, & naturellement ne devoit pas s'attendre, à y voir naître des ennemis. Mais dès que Darius y eut fait marcher des

(*a*) Voyez la Cyropédie, chapitre dernier du dernier livre.

forces, ne se lava-t'il pas de l'affront qu'il avoit reçu? Quand la bataille de Marathon décideroit de la supériorité des Grecs, & que les Perses eussent été incapables par eux-mêmes de les vaincre, Xercès devoit-il échoüer? Il avoit dans son armée tous les Grecs de l'Asie & des Isles, à l'exception des Scriphiens, des Siphniens & des Méliens. Plusieurs peuples d'Europe se joignirent à lui, & quoique l'assemblée générale de la Grece eût condamné à être décimés tous ceux qui se rendroient aux Barbares, les Thessaliens les Dolopes, les Perrebes, les Magnetes, les Achéens, les Locriens, les Thébains, & presque tous ceux de la Béotie ne firent-ils pas alliance avec la cour de Perse?

A force de sacrifier des hommes au succès, Xercès s'empara des Thermopyles; en suivant la même méthode, il eût eu par-tout le même avantage. Plus on examine les forces des Grecs, les inconvéniens aux-

quels la forme de leur gouvernement les expose, & les ressources qu'ils en peuvent attendre, plus on est convaincu qu'ils ne devoient pas échapper à la ruine dont ils étoient menacés. Ce qui les sauva, c'est la supériorité seule de Thémistocle sur Xercès, de Pausanias sur Mardonius: & ce n'est qu'en comparant ces hommes célebres, qu'on expliquera le dénouement peu vraissemblable de la guerre Médique.

Thémistocle étoit né avec une passion extrême pour la gloire; impatient de se signaler, la bataille que Miltiade avoit gagnée à Marathon, l'empêchoit, dit-on, de dormir. Il réunit en lui toutes les qualités qui font le grand homme, & personne, c'est l'éloge que lui donne Thucydide, n'a mieux mérité l'admiration de la postérité. Une espece d'instinct sûr, lui faisoit toûjours prendre le meilleur parti: son courage n'étoit jamais étonné, parce que sa prudence qui avoit remé-

dié à tous les obstacles en les prévoyant, le rendoit supérieur à tous les évenemens.

Tandis que la Grece se livroit à la joie d'avoir humilié Darius, Thémistocle ne regarda la victoire de Marathon que comme le pronostic d'un orage prochain. La démocratie toûjours occupée du présent, ne porte jamais sa vûe sur l'avenir. Thémistocle se garda bien de troubler l'ivresse de ses concitoyens, en les menaçant de la vengeance des Perses : selon que l'esprit des Athéniens auroit été monté, on lui eût fait un crime ou un ridicule de sa prévoyance : mais il profite du crédit qu'il a sur le peuple, & de l'orgueil qu'augmentoit sa prospérité, pour l'irriter contre Egine, République de la Grece alors la plus puissante sur mer. Il conduit pas à pas les Athéniens à lui déclarer la guerre, & les oblige par ce moyen à se faire une marine qui sera leur salut & celui de la Grece.

En ſuppoſant en effet que la cour de Perſe dût ſe venger des Athéniens, les Grecs ne pouvoient échapper à leur perte que par le ſecours d'une flotte puiſſante ; & pour ſe convaincre de cette vérité, il ſuffit de ſe rappeller la ſituation de leur pays, dont toutes les provinces étoient voiſines de la mer. Si la Grece n'avoit pas été en état de protéger ſes côtes, Xercès auroit été le maître de faire des deſcentes de toutes parts ; dans ce cas les Grecs n'auroient ſû ni où raſſembler ni où porter leurs forces, & il étoit naturel que chaque peuple menacé d'une invaſion, ſe fût tenu ſur ſes terres pour les défendre. Chaque peuple ainſi ſéparé des autres, n'eût ſenti que ſa foibleſſe ; n'eſpérant aucun ſecours, il ſe fût abandonné à la crainte, aulieu d'être échauffé par cette émulation qui fit faire des prodiges aux Grecs, quand ils purent ſe réunir & former un corps d'armée conſidérable. Xercès n'eût éprouvé aucune réſiſtance:c'eſt ce qu'avoit pré-

vû Thémiſtocle, & il y remédie. Un moins grand homme que lui ſe ſeroit contenté de pourvoir à la défenſe d'Athenes ; ſes fortifications, ſes arſenaux, ſes vivres l'auroient entierement occupé. Thémiſtocle au contraire regarde la Grece comme le boulevart des Athéniens ; il faut la défendre pour qu'Athenes ſubſiſte, & il met les Grecs en état d'agir, en paroiſſant ſacrifier ſa patrie à leurs intérêts.

Je ne ſai ſi on a fait aſſez attention à la magnanimité que dûrent avoir les Athéniens pour livrer leur ville à la fureur des barbares, & tranſporter leurs femmes, leurs enfans & leurs vieillards à Salamine & à Trefene, tandis qu'eux-mêmes reſtant ſans Patrie, ſe réfugioient dans des vaiſſeaux conſtruits de la charpente de leurs maiſons. Cette réſolution dont peu de perſonnes étoient capables de pénétrer la ſageſſe, n'offroit à tout le reſte que l'image humiliante & terrible d'une

suite ou de sa ruine. Il faut se transporter à ces tems reculés, & en connoître les préjugés, si on veut juger des obstacles que Thémistocle dût rencontrer pour engager ses concitoyens à abandonner leurs maisons, leurs temples, leurs dieux & les tombeaux de leurs peres. La Grece n'avoit rien à espérer, si ce général n'eût eu tous les talens & toutes les sortes d'esprits. Il falloit qu'occupé des idées les plus relevées, & des combinaisons les plus difficiles de la politique, il eût recours aux adresses de l'insinuation & de l'intrigue pour persuader des esprits incapables de l'entendre. Ne pouvant élever la multitude jusqu'à lui, il falloit la subjuguer par l'autorité, intéresser sa religion, faire parler les dieux, & remplir la Grece d'oracles favorables à ses desseins.

Après avoir forcé le passage des Thermopyles, les Perses se répandirent dans la Grece : il n'y avoit plus que le Péloponese qui leur fût

fermé ; & Xercès alloit tenter de s'en ouvrir l'entrée par l'isthme de Corinthe. Les Grecs avoient rassemblé de ce côté toutes leurs forces, ils auroient fait une défense digne de leur habileté dans la guerre & de leur désespoir : mais quel en auroit été enfin le succès, si la flotte ennemie faisant de puissantes diversions de toutes parts sur les côtes du Péloponese, eût mis en état d'agir les peuples avec qui la cour de Perse avoit des (*a*) intelligences ? Corinthe, j'y consens, n'auroit pas succombé sous l'effort des armes de Xercès : mais cette Ville remplie de défenseurs, & entourée par terre & par mer d'une armée formidable, auroit bien tôt éprouvé toutes les horreurs de la famine.

Les Grecs n'avoient à opposer aux Perses que trois cens quatre-vingts voiles, commandées au nom de Lacédémone, par un général incapable

(*a*) Les Doreens, les Etoliens, les Dryopes, les Lemniens, &c. dit Hérodote, embrasserent le parti des barbares.

d'en faire les fonctions. Soit qu'Euribiade, frappé de la foibleſſe de ſes forces, & n'écoutant que ſa crainte, ſe crût toûjours trop près des ennemis, ſoit qu'il penſât follement que pour mettre le Péloponeſe en sûreté, il falloit croiſer ſur ſes côtes mêmes, il voulut abandonner le détroit de Salamine. Thémiſtocle s'y oppoſa avec une extrème vigueur; il repréſenta que ce n'étoit que dans ce bras de mer que la foibleſſe des Grecs pouvoit défier la ſupériorité de Xercès, & fit ſentir que leur poſition les mettoit en état de troubler ſans danger les opérations des Perſes. Ces rémontrances étant inutiles, ce général, comme tout le monde ſait, ne parvint à faire échoüer le projet timide & inſenſé d'Euribiade, qu'en faiſant auprès de Xercès le perſonnage d'un traître. Il lui donna avis que les Grecs vouloient ſe retirer, & qu'il ſe hâtât de les attaquer s'il vouloit leur couper la rétraite du côté du Péloponeſe.

Xercès donna dans le piége, & Euribiade fut obligé de combattre. Tandis que les Grecs, qui ne pouvoient être enveloppés dans ce détroit, agissoient tous à la fois, les barbares trop resserrés pour déployer toutes leurs forces, n'en mettoient en mouvement qu'une petite partie. La défaite de leur premiere ligne porta le désordre dans le reste de la flotte qui fut bien-tôt dispersée par les Grecs.

Ce qui rendit la journée de Salamine décisive, ce fut l'imbécilité de Xercès. La perte qu'il venoit de faire étoit considérable : mais en ramassant les débris de sa flotte, ne lui restoit-il pas encore assez de vaisseaux pour se rendre le maître de la mer? Pourquoi pense-t-il que tout est perdu? Son armée de terre n'avoit reçu aucun échec, & presque toute la Grece est soumise. Si ce Prince n'eût pas été le plus lâche & le moins éclairé des hommes, seroit-il tombé dans le second piége que lui tendit Thé-

miſtocle ? Il étoit aiſé de juger que les Grecs ne feroient pas aſſez mal habiles pour rompre le pont du Boſphore, & retenir chez eux un ennemi puiſſant après l'avoir mis dans la néceſſité de vaincre ou de périr. Quelques armées qu'ait un Prince tel que Xercès, il eſt deſtiné à être vaincu par un Thémiſtocle. Les forces les plus redoutables ſont entre ſes mains comme la maſſue d'Hercule dans celles d'un enfant, qui ne peut la ſoulever. Xercès prit la fuite, & en laiſſant Mardonius dans la Grece avec trois cens mille hommes, ſans y comprendre les Alliés, il ſongea moins à la ſoûmettre, qu'à l'occuper pendant ſa retraite, & l'empêcher de porter ſes armes en Aſie.

L'armée de Mardonius encore ſi capable d'effrayer les Grecs, s'ils n'euſſent pas échappé à un plus grand danger, leur parut mépriſable après la retraite de Xercès. Ils ne douterent plus de la victoire, & leurs ennemis intimidés commençoient au

contraire à désespérer du succès. Mais cette confiance des uns & ce découragement des autres, n'étant fondés ni sur des forces ni sur une foiblesse réelles, la Grece avoit besoin d'une prudence extrème pour ne se point compromettre, ni s'exposer à des échecs qui en rendant peu à peu le courage aux Perses, leur eussent fait connoître une supériorité que Mardonius sembloit ignorer. Le salut des Grecs ne dépendoit donc plus que de l'habileté dans la guerre; & de ce côté Pausanias qui commandoit leur armée, étoit bien supérieur à son ennemi.

Je sai que ce capitaine ébloüi dans la suite par les présens & les promesses de Xercès, trahit non-seulement les intérêts de la Grece, mais aspira encore à se rendre le tyran de sa patrie. J'ajoûterai même qu'intimidé, par les difficultés de son entreprise, & ne trouvant en lui aucune ressource, dès le premier pas il se répentit de sa démarche, sans avoir

le courage d'y renoncer ou de la pourſuivre. De-là cette foibleſſe, cette irréſolution, cette lâcheté qui mettent le comble à la honte d'un conjuré. Il cherche à ſe raſſûrer en ſe faiſant des complices; & comme s'il n'eût voulu que ſe débarraſſer du poids d'un premier rôle, il ſentit la fidélité de Thémiſtocle, & ne crut pas que ce grand homme recueilleroit ſeul tout le fruit de la trahiſon, s'il étoit aſſez méchant pour s'y aſſocier.

Tel étoit Pauſanias comme homme d'état: mais il n'eſt que trop ordinaire de trouver des hommes qui grands & petits à différens égards, méritent à la fois l'admiration & le mépris. Si la nature lui avoit refuſé les talens néceſſaires au gouvernement, elle lui avoit prodigué ceux d'un grand Capitaine. Tandis que Mardonius ne ſait prendre aucun parti, qu'il négocie lorſqu'il faut combattre, & qu'en un mot il ignore l'art d'employer ſes forces;

Pausanias eſt actif, vigilant, & intrépide à la tête de ſon armée. Il pénetre les vûes de Mardonius, l'entoure de piéges, le preſſe de tous côtés, & le réduit enfin à combattre à Platée, lieu étroit où ſes forces lui deviennent inutiles, & d'où il ne s'échappa que quarante mille Perſes ſous la conduite d'Artabaſe, tout le reſte ayant été taillé en pieces.

Le même jour que Pauſanias triomphoit à Platée, Léotichides Roi de Sparte, & Xantippe Athénien, remporterent à Micale une victoire complete ſur les Perſes. Le général Lacédémonien, qui ignoroit ce qui ſe paſſoit dans la Grece, fit habilement publier ſur les côtes d'Aſie que Mardonius étoit défait, & que les Grecs étant prêts à les délivrer du joug des barbares, les colonies greques devoient ſeconder ce généreux deſſein. Diodore remarque que ce ne fut ni la valeur des Grecs, ni leur habileté

dans la guerre qui les fit vaincre dans cette occasion ; la victoire étoit douteuse, les Samiens & les Miléliens la déciderent en se tournant du côté des Grecs. Les Perses effrayés par cette défection, s'ébranlerent, & sur le champ tous les Grecs d'Asie se joignirent à ceux d'Europe, pour défaire leurs ennemis communs.

Xercès qui s'étoit arrêté à Sardis, n'eut pas plutôt appris la ruine entière de ses armées, qu'il ne s'y crut plus en sûreté, & se réfugiant à Ecbatane, il sema dans tous ses états l'effroi qui l'accompagnoit. Ce prince qui avoit aspiré à la monarchie universelle, n'ose pas espérer de conserver ses états. Plus les préparatifs qu'il avoit faits contre la Grece, avoient été considérables, plus les Perses sentirent leur foiblesse après sa déroute. Salamine, Platée & Micale rappellerent le souvenir des disgraces qu'on avoit éprouvées contre l'Ethiopie, les Ammoniens & les Scythes; les idées de grandeur

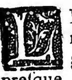
grandeur & de courage que Cyrus avoit laissées à ses successeurs, s'éfacerent, & Xercès laissa aux siens sa lâcheté & son découragement.

Il n'arrive jamais dans une nation, mais surtout dans une République fédérative, d'évenement aussi important que celui dont je viens de rendre compte, sans y causer quelque révolution. Plus les Grecs avoient connu le prix de leur union pendant la guerre de Xercès, plus ils devoient en resserrer les nœuds après la défaite des Perses. Malheureusement les nouvelles passions que le succès de Sparte & d'Athenes leur inspira, & les nouveaux intérêts qui se formerent entre leurs alliés, aigrirent ces deux Républiques l'une contre l'autre, & leurs querelles en devenant le principe de leur ruine, vengerent en quelque sorte la Perse de ses défaites.



OBSERVATIONS SUR *LES GRECS*.

LIVRE SECOND.



Es Grecs uniquement bornés à eux-mêmes avant la guerre de Xercès, n'eurent presque aucune liaison avec leurs colonies, ni aucune allarme de la part des étrangers. Leur repos n'avoit encore été troublé que par quelque différends qui s'étoient élevés entre deux villes voisines ; n'ayant eu par conséquent occasion

que d'employer leurs forces de terre, ils faisoient peu de cas des vaisseaux & des matelots qui n'avoient servi qu'aux affaires du commerce. Mais à peine eurent-ils échappé au danger que leur avoit fait courir la cour de Perse, qu'ils craignirent qu'elle ne voulût se venger de ses défaites, & regarderent comme l'objet le plus intéressant pour eux de s'unir avec leurs colonies des isles de l'Asie mineure, de les protéger, & de s'en faire en un mot une barriere qui les couvrît. Dès-lors les forces de mer dont la bataille de Salamine avoit déjà fait connoître l'importance, dûrent être infiniment plus considérées que celles de terre. Non-seulement elles formoient un boulevart formidable aux barbares, & étoient propres à étendre la réputation de la Grece, elles servoient même de lien nécessaire pour la tenir unie à ses colonies, & ne faire qu'un corps d'une foule de peuples séparés par la mer.

On s'apperçoit ſans doute que cette nouvelle maniere de penſer portoit atteinte à la conſtitution fondamentale des Grecs, puiſque Sparte ſe trouvoit dégradée par la ſeule raiſon qu'elle n'avoit ni vaiſſeaux, ni matelots, ni fonds néceſſaires à l'entretien d'une marine; tandis qu'Athenes, à la faveur de ſes flottes nombreuſes attiroit au contraire ſur elle tous les regards, & ſembloit avoir déjà uſurpé la prééminence dont ſa rivale étoit en poſſeſſion.

Lacédémone auroit évité la chûte dont elle étoit menacée, ſi elle ſe fût conduite ſelon ſes vrais intérêts, mais l'orgueil des Athéniens l'aigrit, & elle ne conſulta que ſes paſſions. Les Spartiates avoient été aſſez jaloux de l'éclat que jetta Athenes après l'exil des Piſiſtrates, pour tenter de lui donner un maître en rétabliſſant Hippias; de-là il eſt aiſé de juger qu'ils ne purent lui pardonner la bataille de Salamine, & de leur avoir dérobé la gloire de délivrer la Grece.

Ils virent avec une joie secrete la ruine de cette République, & quand ses citoyens y ramenerent de Salamine & de Tresene leurs femmes & leurs enfans, on voulut les empêcher de relever leurs murailles. Les Lacédémoniens, au rapport de Diodore, prétendoient qu'il étoit de l'intérêt des Grecs qu'Athenes ne fût pas fortifiée. Si Xercès, disoient-ils, nous fait une seconde fois la guerre, les Athéniens seront encore obligés d'abandonner leur ville ; mais les Perses instruits par l'expérience, ne manqueront pas de s'en saisir & d'en faire une place d'armes qu'il sera impossible de leur arracher ; & d'où ils tiendront toute la Grece en échec. Athenes en effet pour fruit de la générosité avec laquelle elle s'étoit dévoüée au salut des Grecs, n'auroit été qu'une place ouverte & sans considération, si Thémistocle, comme tout le monde le fait, n'eût réussi à rétablir sa patrie en trompant les Lacédémoniens.

Loin de montrer une jalousie inquiete, c'étoit en inspirant une constance générale, que Sparte devoit affermir les fondemens d'une union dont elle retiroit le principal avantage. Le premier soin d'une puissance qui tient le premier rang dans une confédération telle que celle des Grecs, c'est de lui inspirer ses sentimens ou d'adopter les siens, afin de paroître toûjours à la tête des affaires. Il falloit qu'attentifs à tous les mouvemens de la Grece, les Lacédémoniens se hâtassent de prendre le parti vers lequel ses nouveaux intérêts l'inclinoient. En effet s'ils eussent recherché les premiers l'alliance des colonies, qui pour la plûpart étoient puissantes sur mer, ils auroient imposé à Athenes; cette République orgueilleuse se seroit contentée de la seconde place. Mais profitant de cette lenteur, ou plutôt de cette espece d'engourdissement, que l'histoire reproche à sa rivale, elle offrit son alliance & sa protection aux

Grecs établis dans les isles & sur les côtes de l'Asie mineure, & avec leur secours, elle parvint à partager l'empire de la Grece, c'est-à-dire à commander sur mer comme les Spartiates commandoient les armées sur terre.

Tandis que tout favorisoit l'ambition des Athéniens, Lacédémone par une imprudence nouvelle, hâta elle-même sa décadence. Elle avoit chargé Pausanias du commandement de l'armée destinée à faire la guerre en Asie; & ce général qui s'étoit laissé corrompre par les lieutenans de Xercès, se comportant avec autant de dureté à l'égard des Grecs que de ménagement envers les ennemis, excita un soulevement universel contre lui. Les Spartiates crurent qu'il falloit appesantir leur joug à mesure qu'on essayoit de le secoüer, & ils rejetterent les plaintes qu'on leur porta. Cette conduite fut comparée à celle d'Athenes où Aristide & Cimon avoient alors la principale

influence, & dont ils faisoient respecter le gouvernement par leur justice & leur générosité. Tous les Grecs, à l'exception de ceux du Péloponese, implorerent la protection des Athéniens, & pour se délivrer de la tyrannie de Pausanias, leur offrirent de ne plus aller à la guerre que sous leurs ordres.

Je n'ai parlé que de l'abaissement de Sparte : mais on doit sentir que portant atteinte au gouvernement général des Grecs, il annonçoit leur ruine entiere. Une révolution aussi subite est toûjours accompagnée d'une confusion extrème ; les lois, les mœurs, les usages, les intérêts, tout alors se contredit ; & la Grece dans ce cahos devoit recevoir des secousses d'autant plus violentes que ses villes étoient plus maîtresses de leur conduite. Quand Athenes auroit été plus propre que sa rivale même à être à la tête d'une confédération, les Grecs & leurs colonies n'auroient-ils pas fait une

faute

faute énorme, en la retirant par leur alliance du rang ſubalterne où elle devoit être ? Il étoit impoſſible que Lacédémone toûjours attachée à ſes anciens principes, & qui avoit augmenté ſa réputation, s'accoutumât à n'être plus la capitale de la Grece ; elle étoit trop fiere pour conſentir à décheoir. Cependant Athenes enflée de ſes ſuccès, dévorée, comme je l'ai dit, d'ambition, diſpoſée à tout oſer, qui aime les projets hardis, qui ſe laſſe de ce qu'elle poſſede pour courir après ce qu'elle n'a pas, & que ſes alliés mettoient en état de faire partout la loi, ne devoit-elle pas défendre ſon empire naiſſant & l'affermir par toutes ſortes de voies ? Dès que la guerre ſeroit allumée entre ces deux Républiques, la Grece ſe retrouvoit expoſée à tous les déſordres dont elle avoit été autrefois agitée. N'étoit-il pas à craindre qu'elle fût opprimée par le Vainqueur ; puiſqu'enfin c'étoit l'ambition qui lui

auroit mis les armes à la main? D'un autre côté il n'y avoit plus de sûreté pour les colonies, & les divisions de leurs métropoles les exposoient à toutes les injures (*a*) des Perses.

Malgré la diversité d'intérêts qui divisoit Athenes & Sparte, l'ancien esprit du gouvernement leur faisoit faire par habitude mille efforts pour n'en pas venir à une rupture où la force des circonstances & des soupçons toûjours renaissans les conduisoient nécessairement. Elles se bornoient à s'observer & à s'inquiéter, parce qu'à l'exemple des autres villes, elles étoient accoûtumées à s'appeller elles-mêmes les deux piés, les deux bras, où les deux yeux de la Grece. Ces expressions imposoient à l'imagination des Athéniens & des Spartiates, & ils en con-

(*a*) Les Athéniens avoient fait un traité par lequel le Roi de Perse consentoit que les villes greques de l'Asie mineure se gouvernassent par leurs lois. Quand Lacédémone prit les armes contre les Athéniens, elle invita les Perses à se joindre à elle, & leur abandonna les colonies. Voyez Diodore.

cluoient que si l'une ou l'autre des deux Républiques eût péri, la Grece auroit été boiteuse, manchote ou borgne.

Lacédémone avoit raison de ne pas s'abandonner aux mouvemens que lui inspiroit sa jalousie. Elle étoit trop foible pour abaisser un ennemi qui seroit secondé des forces de toute la Grece, qui étoit encore gouvernée par des hommes extraordinaires que lui avoit formés la guerre des Perses, & dont les succès avoient augmenté la confiance & le courage. Elle devoit recouvrer l'empire par les mêmes voies qui le lui avoient autrefois donné. C'est-à-dire, que si elle se fût renfermée dans son ancienne modération, Athenes corrompue par sa prospérité lui auroit bientôt fourni une occasion favorable de l'accabler.

En effet le fondement de toute grandeur, c'est un gouvernement dont la sagesse unisse tous les citoyens, qui fasse respecter les lois,

qui force le particulier à chercher ſon avantage perſonnel dans le bien public, qui déploie les talens par l'émulation, & fourniſſe de ſon propre fond tout ce qui eſt néceſſaire pour mettre à profit les faveurs de la fortune, ou pour la dompter en réſiſtant courageuſement à ſes premiers caprices. Il s'en falloit bien que le gouvernement des Athéniens fût tel. Si la tyrannie des Piſiſtrates & la crainte de Xercès leur donnerent des vertus, la proſperité devoit leurs rendre leur vices. La pure démocratie eſt le plus mauvais des gouvernemens; & c'eſt la pure démocratie qui régnoit à Athenes. Quel avantage la République retiroit-elle de ſes magiſtrats, puiſqu'elle n'avoit aucune juriſprudence certaine, & que le peuple qu'il eſt ſi aiſé de gagner ou de tromper, étoit le maître de réformer leurs ſentences, & portoit en effet ſouvent des jugemens contradictoires? Solon n'avoit pû raiſonnablement ſe flater

de fixer ses concitoyens à de certaines maximes, quoiqu'il eût créé un (a) Sénat qu'il chargea de préparer les matieres qu'on devoit porter aux assemblées du peuple. Il avoit ruiné son ouvrage en permettant à tout citoyen âgé de cinquante ans de haranguer dans la place pu-

(a) Solon divisa Athenes en quatre tribus, & chacune choisissoit cent citoyens dont étoit composé le conseil; le nombre des citoyens s'étant fort augmenté, le peuple fut divisé par Clisthenes en dix tribus qui nommerent chacune cinquante citoyens pour former le Sénat. Ces Sénateurs de chaque tribu avoient le commandement ou la présidence du Sénat pendant 35 ou 36 jours. On tiroit au sort le rang des tribus. Celles qui avoient les quatre premiers rangs, gouvernoient pendant 36 jours; les autres pendant 35. Ce terme s'appelloit la Prytanie, les Sénateurs en présidence les Prytanes, & le Sénat le Prytanée. Les Athéniens s'assembloient dans la place publique, dans un lieu nommé Pnycé ou au théatre de Bacchus. Les assemblées ordinaires se tenoient le 11, le 20, le 30, & le 33e jour de chaque Prytanie; les extraordinaires n'avoient point de jour fixe, & elles étoient convoquées par les généraux ou les magistrats. Quelques jours avant l'assemblée, on affichoit un placard pour instruire le peuple du sujet des délibérations. Les Proëdres ouvroient l'assemblée en exposant la question qu'on devoit agiter, & le sentiment du Sénat.

blique. L'éloquence devoit se former une sorte de magistrature supérieure à celle des magistrats ; & à la faveur d'une transition familiere à son art, l'orateur égaroit les esprits sur des objets étrangers, & dictoit les décrets auxquels le sénat étoit assujetti. L'Aréopage rétabli dans ses anciens droits par Solon, exerçoit une censure inutile dans la République. Comment eût-il été possible de régler les mœurs d'un peuple accoûtumé par la faute des lois, à un libertinage d'esprit qui avoit enfin formé le fond de son caractere, & le rendit incapable de toute tenue. De-là vient que les Athéniens eurent tour à tour toutes les vertus & tous les vices, & même dans ce dégré éminent où ils devroient mutuellement s'exclurre. Ce peuple auquel on reproche les injustices les plus criantes, est quelquefois juste comme Aristide. Après s'être élevé jusqu'aux vûes sublimes de Thémistocle, il est la dupe des intrigues de

Péricles qui le ſubjugue. Il eſt brave avec Cimon, timide avec Nicias, inſolent avec Cléon, & téméraire avec Alcibiade.

Les mêmes factions qui avoient autrefois troublé Athenes, devoient néceſſairement encore la diviſer. La loi d'Ariſtide par laquelle il étoit permis à tout citoyen d'aſpirer aux magiſtratures, inſpiroit un orgueil immodéré au peuple, & l'exhortoit à ſecoüer le joug des grands, qui de leur côté s'étant accoûtumés à gouverner depuis le banniſſement des Piſiſtrates, regardoient leur poſſeſſion comme un titre légitime & inconteſtable de leur autorité.

Si l'eſpérance de voir bientôt reprendre aux vices des Athéniens leur cours ordinaire, devoit tempérer la jalouſie de Lacédémone; les déſordres qui menaçoient ſa rivale étoient au contraire un motif bien puiſſant pour la porter à une prompte rupture. Il falloit que les Athéniens ſe hâtaſſent de faire la guerre pour

n'avoir pas à la fois ſur les bras deux ennemis auſſi redoutables que leur corruption & les Spartiates. Indépendamment de cette obſervation, que l'orgueil d'Athenes ne lui permettoit pas de faire, elle devoit ſentir qu'elle ne pouvoit conſerver ſa nouvelle grandeur ſans l'accroître; ni affermir ſon empire ſur la Grece qu'autant que les Spartiates ſeroient aſſez humiliés pour rénoncer à leurs prétentions & perdre le ſouvenir de leur gloire paſſée.

Dans une conjoncture auſſi critique, ce ne fut point un homme capable de les conduire qui manqua aux Athéniens. Jamais politique ne ſut mieux que Themiſtocle démêler les différences les moins ſenſibles d'un intérêt politique, ni prévoir l'iſſue des évenemens; & quand les lumiéres lui auroient manqué, la haine ſeule qu'il portoit aux Lacédémoniens, lui en auroient tenu lieu. Mais il paroiſſoit déjà un com-

mencement de corruption dans Athenes. Méconnoissant la cause de sa prospérité, cette République ne vouloit pas des conseils, mais des flateries; & Thémistocle avoit trop d'élévation dans l'ame pour se réduire à faire le rôle de courtisan auprès d'une multitude capricieuse. On compara sa conduite austere & réservée aux manieres populaires de Cimon; les profusions de celui-ci firent passer l'économie de l'autre pour une avarice sordide. En un mot les Athéniens abandonnerent Thémistocle, qui n'avoit que sauvé la République pour s'attacher à Cimon qui la vengeoit, en portant ses armes jusques chez les Perses. Afin de se déguiser leur ingratitude, ou de la justifier, ils écouterent les cabales de ses ennemis, feignirent de le craindre, & l'exilerent.

Cimon avoit toutes les vertus d'un bon Citoyen, & les talens les plus rares & les plus nécessaires à la guerre. Actif, vigilant, infatigable, il

eut l'avantage ſingulier de remporter le même jour deux victoires, l'une ſur mer & l'autre ſur terre. Mais quoi qu'en diſe Plutarque, peu juge dans cette partie, il s'en falloit beaucoup qu'il égalât Thémiſtocle dans la ſcience du gouvernement. S'il eut raiſon de porter la République à délivrer les colonies Greques des garniſons que les barbares tenoient dans leurs villes, il eut tort dans la ſuite de s'être laiſſé entraîner par le préjugé général, qui faiſoit regarder les Perſes comme les plus grands ennemis de ſa patrie. Peut-être que ſans ſe rendre raiſon à lui-même de ſa conduite, il s'opiniâtra à porter la guerre en Aſie, parce qu'elle procuroit à Athenes un butin conſidérable, & à ſes armées une gloire aiſée à acquérir.

Cependant ſi ce n'étoit pas une imprudence de la part des Athéniens, que d'irriter & pouſſer à bout une puiſſance telle que la Perſe, qui n'étoit foible que par la ſtupidité de

ſon Roi, & parce que la crainte engourdiſſoit ſes forces ; c'étoit du moins une choſe inutile à leur fortune, que de pourſuivre dans l'Aſie & dans l'Egypte les ennemis communs de la Grece, & de négliger leurs ennemis particuliers qui étoient à leurs portes. Qu'importoit-il à cette République de gagner des batailles qui ne la rendoient plus puiſſante ni ſur mer ni ſur terre, & qui en donnant une trop grande ſécurité à ſes nouveaux alliés, leur rendoit au contraire ſon alliance moins néceſſaire ?

On ne peut s'empêcher de blâmer l'adminiſtration de Cimon ; car s'il jugeoit que la haine d'Athenes & de Sparte étoit irréconciliable, & qu'on ne feroit que de vains effors pour empêcher une rupture inevitable, pourquoi n'a-t-il pas profité des circonſtances les plus favorables pour abaiſſer les Lacédémoniens ? Au lieu d'aigrir les Grecs contre ce peuple, & de les préparer à un coup d'éclat, il

n'entretient même pas les sentimens d'indignation où ils étoient contre Sparte & Pausanias, quand il parvint à la tête des affaires. La Laconie essuya un tremblement de terre qui y fit périr plus de vingt mille hommes; & Cimon ne songea pas à profiter de cet avantage. Les Hilotes secondés des Messeniens, se révolterent; & Cimon se tût tandis que l'orateur Ephialtes vouloit qu'on laissât succomber Lacédémone. Un politique plus ferme & plus adroit eût même prétendu qu'il falloit encourager & aider ces esclaves rebelles, & il n'auroit pas manqué de donner à cette entreprise les couleurs les plus avantageuses, en représentant les Spartiates comme des tyrans (*a*)

(*a*) Les Hilotes, peuple du Péloponese, ayant été vaincus par les Lacédémoniens, furent mis en esclavage. On trouve dans tous les historiens un détail de la barbarie avec laquelle ces malheureux étoient traités. Aussi leurs maîtres les regardoient-ils comme leurs plus grands ennemis; & quand leur nombre se multiplioit trop, on en faisoit périr une partie. Plutarque remarque que ce ne fut que long-tems après Lycurgue, que les Lacédémoniens se porterent à cet excès d'inhumanité envers leurs esclaves.

Barbares qui fouloient aux pieds l'humanité & contre lesquels tous les hommes devoient également se soulever. Cimon, loin d'ouvrir les yeux sur les intérêts de sa patrie, se déclara le protecteur de Lacédémone, dont il aimoit & respectoit les vertus. Il engagea les Athéniens à lui donner du secours, à lui pardonner l'injure dont elle paya leur zele, en les soupçonnant d'être des amis secrets de ses esclaves.

Si ce général pensoit qu'on pût rétablir l'ancienne liaison des deux Républiques, & éteindre leur jalousie, en laissant à l'une l'empire de la terre, & en donnant à l'autre l'empire de la mer ; que ne travailloit-il conformément à ce plan ? Mais il n'y songea jamais. Il se comporta comme si les intérêts de sa patrie n'avoient point changé ; & c'est ce qui doit le faire regarder comme un homme qui se laissant entraîner au fil des affaires courantes, fit la guerre en grand capitaine, mais en politique médiocre.

Les abſences fréquentes de Cimon ébranlerent d'autant plus aiſément ſon crédit qu'il oſoit quelquefois dire des vérités dures au peuple, & s'oppoſer à ſes deſſeins. Attaché ſécretement au parti des grands dont il favoriſoit les prétentions, il tâchoit de rappeller à eux la principale autorité, & ne négligeoit aucune occaſion de ſoûtenir la dignité des magiſtratures. Pericles, peut-être plus ennemi que lui de la démocratie, flata la multitude, pour lui rendre ſuſpect un homme dont la ruine devoit faire ſon élévation. Capable d'emprunter les ſentimens qui lui étoient les plus étrangers, d'embraſſer à la fois pluſieurs objets, & de les combiner avec une préciſion extrème, une juſteſſe exquiſe d'eſprit lui fourniſſoit toûjours les moyens les plus sûrs pour parvenir à ſon but. Grand capitaine, grand homme d'état, plus grand orateur encore, Athenes n'avoit point encore eu de citoyen qui eut réuni plus de talens; mais toutes ces qualités employées à

ervir son ambition, devinrent fu-
estes à sa patrie.

Pericles avoit remarqué que par
n mélange de désintéressement &
le cupidité, de fermeté & de foi-
lesse, ses prédécesseurs dans le
gouvernement de la République,
voient toûjours été eux-mêmes la
ause de leur ruine. Au lieu de sui-
re leur exemple, d'être à demi
ertueux ou méchant, de s'occuper
antôt du seul bien public & tantôt
le sa fortune particuliere, d'irriter
e peuple d'un côté, & de lui faire de
autre une cour servile ; il se fit une
oi constante de toûjours tout sa-
rifier aux intérêts de son ambition.
Comme il s'agissoit de rendre moins
rapantes les prodigalités de Cimon
n les égalant, & qu'il ne joüissoit
ependant que d'une fortune médio-
re, il imagina d'être prodigue des
ichesses de l'état. Il fit donner au peu-
le des rétributions pour assister aux
pectacles & aux jugemens. La mul-
itude dont la fureur de juger s'em-
ara, ne quitta plus la place publi-

que que pour courir aux ſpectacles. Elle voulut connoître de tous les jugemens des tribunaux, & ne s'occupant que des différends des particuliers, elle laiſſa une autorité ſans bornes à Péricles dans l'adminiſtration des affaires générales.

Ce maître du peuple étoit trop habile pour compter ſur ſa faveur, s'il ne travailloit continuellement à s'affermir. Il étoit l'ame de la République, il tenoit les grands aſſervis par l'aviliſſement où il avoit jetté l'Aréopage & toutes les magiſtratures, rien ne ſe décidoit que par ſon inſpiration : mais quelque puiſſante que fût ſon éloquence, un revers pouvoit démentir l'orateur, donner un mouvement convulſif aux Athéniens en les retirant de leur ivreſſe, & renverſer enfin leur idole. Péricles le ſentit, & le grand art de ce politique adroit conſiſta à n'embarquer la République que dans des entrepriſes dont le ſuccès parût certain. Dès-lors il fut incapable de réparer

la

ı faute que j'ai reprochée à Cimon. ˍoin de songer à attaquer Lacédénone, il vit au contraire avec charin que la jalousie de cette Répulique contre les Athéniens s'augnentoit de jour en jour. Il jugea que i les Lacédémoniens, secondés des orces du Péloponese, en venoient une rupture ouverte, la qualité de hef d'Athenes deviendroit un fareau trop pesant, & qu'il succomeroit peut-être sous les embarras 'une guerre contre un peuple qu'on royoit invincible.

Péricles n'eut d'autre ressource que 'introduire la corruption chez les ˏacédémoniens. Il s'y fit des penonnaires (*a*) qui, à force de louer ı modération de leurs peres, les ɔis de Lycurgue, l'amour du bien ublic, & de déclamer contre les

(*a*) Pericles distribuoit tous les ans dix talens ıtre les principaux Lacédémoniens; voyez utarque. Le talent pésoit 60 livres de 12 ons, qui font 90 marcs de notre poids. Dès ı'on sait la valeur du marc d'argent parmi nous est aisé de faire l'évaluation du talent à notre onnoie.

maux & les dangers de la guerre, réussirent à entretenir la paix. Mais cette paix elle-même devenoit un nouvel inconvénient. D'un côté la guerre contre les Perses commençoit à passer de mode, & c'étoit dommage, car elle offroit des victoires faciles & un butin considérable, ce qui satisfaisoit à la fois le double goût des Athéniens pour la gloire & pour la magnificence. De l'autre côté, il étoit dangereux de laisser la République dans une trop grande oisiveté. Applaudir ou critiquer une piece de théatre, un tableau, une statue, un édifice, ce n'étoit pas assez pour y occuper les esprits. Il falloit aux Athéniens des ennemis, des armées en campagne & des succès; ou leur inquiétude naturelle, excitée par les intrigues & les cabales qui recommençoient à se montrer avec chaleur, les rendoit trop difficiles à conduire.

Heureusement pour Péricles, les alliés d'Athenes n'étoient pas aussi contens de son administration que les

théniens. Ils ne blâmoient ni le
xe ni les plaisirs auxquels la Répu-
ique se livroit : mais ils trouvoient
auvais de payer les frais de ses fêtes
de ses spectacles, & que Péricles
ur demandât plus de six cens talens
: contribution pour ne procurer que
:s amusemens frivoles à ses ci-
›yens, tandis que Cimon s'étoit
›ntenté de soixante pour faire la
uerre aux barbares. Péricles se fit
n art de réduire au désespoir des
euples qui ne pouvoient se soûle-
er contre Athenes sans se perdre.
)utre qu'il n'y avoit aucune liaison
ntre eux, & qu'il leur étoit par
onséquent impossible d'agir de
oncert, ils n'avoient jamais eu
'ambition, & contens de recou-
rer leur liberté, ils avoient obtenu
e Cimon de ne contribuer qu'en
rgent & en vaisseaux à la guerre
que la Grece avoit faite en leur fa-
'eur au Roi de Perse. Les colonies
.ccoûtumées par lui au repos & à
outes les douceurs d'une vie tran-

quille, avoient perdu l'usage de manier les armes, & selon la judicieuse remarque de Thucydide, se trouvant même épuisées par les charges auxquelles elles s'étoient soûmises, elles ne pouvoient se dérober au joug des Athéniens, s'ils vouloient les traiter plutôt en sujets qu'en alliés. En représentant les murmures de ces peuples malheureux, comme un attentat intolérable, & propre à ruiner toute espece de subordination, Péricles les rendit facilement odieux, & engagea les Athéniens dans une guerre qui devoit affermir son crédit, parce qu'elle devoit leur procurer sans cesse des succès certains; & que leur République contente de gagner des batailles & de prendre des villes, n'importe à quel prix, ignoroit trop ses intérêts pour s'appercevoir que les avantages qu'elle remportoit sur ses alliés, annonçoient sa décadence, & que leur révolte la ramenoit au même point de foiblesse ou elle s'étoit vûe avant la guerre Médique.

Si l'empire des Athéniens penhoit vers sa ruine, celui de Périles paroissoit au contraire inébranıble : mais le tems arriva enfin où devoit rendre compte de son adıinistration. Cette opération étoit élicate ; ce n'est pas qu'il se fût enchi aux dépens de l'état : mais soit égligence de sa part, soit infidéli- dans les subalternes qu'il avoit mployés au maniement des deniers ublics ; on ne trouvoit point l'emloi de plusieurs sommes considérales. D'ailleurs il étoit fâcheux de ıontrer aux Athéniens que leurs nances étoient épuisées & c'étoit rodigieusement décrier les prodialités, les fêtes, les jeux, les speccles, que d'avoüer qu'ils n'avoient ıfin abouti qu'à ruiner la Républiue & ses alliés. La plaisanterie (*a*)

(*a*) *Alcibiade voulant parler à Péricles, alla battre sa porte : on lui répondit qu'il n'avoit pas loisir de ler à lui, parce qu'il étoit empêché à penser à part soi nment il rendroit ses comptes aux Athéniens : comment -il, en s'allant, ne vaudroit-il pas mieux qu'il pensât nment il pourroit faire qu'il n'en rendit du tout point* aduction d'Amiot.

ſi connue d'Alcibiade ſervit dans cette extrémité de conſeil à Pericles. Au lieu de ſonger à rendre ſes comptes, il ne penſa qu'à ne les pas rendre. Il falloit pour cela diſtraire les Athéniens de leurs affaires domeſtiques, & les occuper au dehors d'un objet important. Mais aucun allié n'oſoit remuer : intimidés par la ſévérité d'Athenes, ils renfermoient tous en eux-mêmes leur reſſentiment, en attendant un occaſion favorable d'éclater. Pericles ne fait donc plus paſſer d'argent à Lacédémone, & ſes penſionnaires qui ſe ſeroient vengés en parlant d'une m aniere propre à conſerver la paix, ſe turent mal-habilement. Dès-lors cette République dont la haine aigrie par les plaintes des ennemis d'Athenes, n'avoit plus d'obſtacle qui l'empêchât de ſe livrer à ſes mouvemens, porta un decret par lequel elle prenoit ſous ſa protection, Corinthe, Potidée, Egine & Megare.

Péricles à qui tout réuſſiſſoit, pro-

ta de ce décret pour irriter l'orgueil es Athéniens : *Il ne s'agit point*, leur it-il, *de montrer une lâche condescen-ance aux volontés des Lacédémoniens. ils ne nous enjoignoient pas de quitter otidée, d'affranchir Egine, & de ré-oquer le décret que nous avons porté ntre Mégare, nous pourrions, sans us faire tort, consulter notre modéra-on : mais puisque Lacédémone donne s ordres, Athenes doit résister. Si vous dez aux menaces de la guerre, on croira ue vous vous êtes rendus à la crainte ; vous fera de nouvelles demandes, qu'il udra enfin rejetter pour ne pas plier us le joug. Vous pouvez aujourd'hui arter le péril qui vous menace, en nnant un exemple de vigueur qui im-sera à vos alliés, & instruira pour ijours les Lacédémoniens du succès qu'ils voient se promettre de leur orgueil ; ais peut-être demain n'en sera-t-il us tems.*

La République, quoique beau-up déchue, n'étoit pas cependan, in une situation assez fâcheuse ;

pour qu'il fût impoſſible à Périclesde mettre enfin les Athéniens ſur la voie, & de former un plan de guerre qui tendît à agrandir leur puiſſance, & à l'affermir en ruinant les Lacédémoniens. Ce général avoit les talens néceſſaires au ſuccès d'une pareille entrepriſe : mais toûjours attentif au ſeul avantage de gouverner ſa patrie & d'y dominer, il craignoit de ſe mettre des entraves en formant un projet trop grand & trop étendu. Qu'Athenes en effet eût adreſſé directement tous ſes coups à Sparte même, & voulu en exterminer les citoyens, la guerre devenoit très-difficile ; & Péricles obligé d'aller en avant, ne pouvoit plus renoncer à ſon entrepriſe ſans ſe deshonorer & perdre ſon crédit. En ne propoſant au contraire aux Athéniens qu'un objet vague de défenſive, & bornant tous leurs exploits à faire le dégât dans la Laconie, il n'étoit borné par rien, & ſe laiſſoit le maître de ſe conduire au jour le jour, de reculer

ı d'avancer, de changer de vûe
·lon les évenemens, & de prendre
)ûjours le parti le plus favorable à
s intérêts particuliers.

Si les Athéniens commençoient les
ɔſtilités ſous un point de vûe ſi
.ux, les Lacédémoniens ne ſe ren-
ɔient pas de leur côté un compte
lus ſage de leur entrepriſe. On au-
ɔit dit qu'à l'exemple de leurs enne-
.is, donnant toute leur attention au
ul évenement qui ſervoit de pré-
:xte à la rupture, ils le regar-
ɔient comme l'unique cauſe & la
ɜrniere fin de la guerre. Ils ne
ıupçonnoient point que l'ambition
s armât; auſſi s'écarterent-ils du
ıt qu'ils devoient ſe propoſer.

Puiſque c'eſt par jalouſie de la
:andeur d'Athenes, & par conſé-
uent pour recouvrer leur ancienne
ıpériorité dans la Grece, que les
acédémoniens prirent les armes; il
lloit ramener les Athéniens au
ɔint où ils avoient été avant leur
évation & même au-deſſous. Le

moyen le plus sûr d'y réussir, c'étoit de rendre la liberté à leurs tributaires, de débaucher leurs alliés en profitant de leur mécontentement, & de ne rien faire en un mot qui n'inspirât une extrême confiance à toute la Grece. Sparte cependant se conduisit par des principes tout opposés. Elle recherche l'amitié des Perses & leur abandonne les colonies d'Asie. Elle n'accorde qu'avec peine sa protection aux villes qui attendoient son secours pour secoüer le joug, & au lieu de ne traiter en ennemis que les alliés de sa rivale qui étoient fideles à leurs premiers engagemens, elle étend également sa sévérité sur tous.

Si les Athéniens avoient compris leur situation, ils se seroient contentés d'avoir une marine assez puissante pour imposer à leurs alliés, & assûrer leurs revenus. Loin de multiplier inutilement le nombre de leurs vaisseaux, ils n'auroient travaillé qu'à augmenter leurs forces de terre; ils ne gagnoient rien à battre les flottes

du Péloponese, les pertes ne retomboient que sur les alliés de Lacédémone, & c'étoit à cette République même qu'il falloit adresser directement ses coups.

On voit dans l'histoire, peu de guerres conduites avec moins d'intelligence que celle dont je parle. Les deux puissances ennemies se perdent continuellement de vûe : toutes leurs entreprises sont en quelque sorte des diversions. Tandis qu'Archidamus attaque les Platéens & se jette sur l'Acarnanie, les Athéniens font une irruption dans la Calcide & dans la Bottiée. Si quelqu'un de leurs alliés se révolte, toute l'attention est portée de ce côté-là. Tantôt le théatre de la guerre est dans l'isle de Lesbos, sur le territoire de Mégare, dans l'isle de Corcyre, tantôt chez les Etoliens, dans la Béotie ou dans la Thrace. A force d'entamer des entreprises différentes, les deux Républiques se mettent dans l'impuissance de rien faire de décisif. On est heureux d'un côté,

malheureux de l'autre, on n'a que des avantages balancés par des pertes à peu près égales. Athenes & Lacédémone s'affoiblissent infructueusement, & toûjours moins en état de s'imposer la loi l'une à l'autre, elles s'éloignent toûjours davantage du but auquel elles devoient aspirer.

Il y avoit déjà dix ans que la guerre étoit commencée, chacune des deux Républiques s'étoit fait à elle-même plus de mal qu'elle n'en avoit reçu de ses ennemis; lorsque toûjours plus envenimées l'une contre l'autre, mais épuisées, elle signerent par nécessité une treve, & continuerent par animosité à se faire la guerre par leurs alliés.

Quoique Cimon & Périclès n'eussent pas conduit les Athéniens suivant leurs vrais intérêts; l'un n'avoit point dégradé la République, ses vûes étant toûjours de quelque utilité; & l'autre lui avoit conservé sa réputation, parce que ses entreprises, malgré le mal qu'elles faisoient à l'état, s'exécutoient avec succès,

& répandoient un éclat propre à éblouir les personnes qui ne jugent que sur les apparences. Mais après la mort de ce dernier, qui avoit toûjours écarté le mérite pour n'appeller à l'administration des affaires que des hommes incapables de lui faire ombrage, il étoit naturel qu'Athenes fût en proie à une foule de petits ambitieux, qui, sans talens, sans connoissances, sans droiture dans l'ame, sans élévation dans l'esprit, croyoient qu'il suffisoit de savoir faire une cour servile au peuple, pour être en état de gouverner une République.

Les Athéniens qui n'avoient trouvé de moyen plus sûr que l'Ostracisme (*a*),

(*a*) Après que les Athéniens eurent chassé les fils de Pisistrate, ils établirent parmi eux l'Ostracisme déjà en usage dans plusieurs autres Républiques de la Grece. L'Ostracisme étoit un exil de dix ans qui n'emportoit avec soi aucune flétrissure, & dont on punissoit les citoyens que leurs services & leurs talens pouvoient rendre trop puissans dans la République. Le peuple s'assembloit pour proceder à ce jugement, chaque citoyen écrivoit sur une coquille le nom de celui qu'il croyoit le plus capable d'attenter à la liberté publique, &

pour assûrer la liberté que leur avoit rendu l'exil des Pisistrates, auroient été plutôt gouvernés par des hommes obscurs & méprisables, si plusieurs de leurs institutions, aussi propres à inspirer le goût de la gloire que l'amour de la patrie, n'avoient excité les talens, & éloigné, comme malgré (a) eux, de la vie privée, des citoyens de mérite qui devoient y être retenus par la crainte de l'exil & l'in-

s'il se trouvoit six mille suffrages contre quelqu'un, il étoit banni. Le Pétalisme qui étoit à Syracuse la même chose que l'Ostracisme à Athenes, y rendit la vertu timide. Les citoyens, dit Diodore, qui auroient pû se rendre les plus recommandables dans l'administration des affaires par leurs mœurs & leurs lumieres, s'en éloignerent pour mener une vie privée, & les hommes les plus méprisables s'emparerent du gouvernement: ce qui jetta Syracuse dans une confusion extrême. L'Ostracisme, dit Aristote, conservoit la liberté, mais il eût été à souhaiter qu'elle se fût maintenue par quelque autre moyen.

(a) On lit dans Plutarque que le pere de Thémistocle voyoit avec douleur que son fils aspirât aux emplois de la République, & que pour tempérer son ambition, il le menoit quelquefois sur le rivage de la mer, & lui faisant remarquer les vieilles galeres qu'on y laissoit pourrir, les comparoit aux hommes d'état qui sont toûjours négligés dès qu'ils ne sont plus utiles.

gratitude de leur République. Tant qu'il fallut être homme d'état pour avoir de la considération à Athenes, on s'étourdit en quelque sorte sur l'ostracisme : mais la République, pendant la régence de Périclès, s'étant passionnée pour la philosophie & pour tous les beaux arts, au point d'accorder à ceux qui s'y distinguoient, la même estime & la même considération qu'aux magistrats & aux généraux, les gens sensés à qui on ouvroit des voies moins dangereuses pour acquérir de la gloire, se tournerent de ce côté, & les sciences & les arts commencerent à enlever à la politique plusieurs excellens génies.

Quoi qu'il en soit, Athenes, à la mort de Périclès, se trouva assez dépourvue de mérite pour que Cléon, cet homme dont tous les historiens parlent avec un extrème mépris, eût pris un espece d'ascendant sur ses rivaux. Sa fortune donna de la confiance à tous les intriguans. Pour s'élever ou pour ruiner son adversaire, on

n'employa plus que la fourberie, la calomnie & tous ces moyens bas & odieux qui ruinent presque toûjours ceux qui y ont recours. Le peuple remué par les cabales & les partis, se défit de cette sorte de paresse qui le livroit au citoyen qui avoit gagné sa confiance. Il se défia de tout le monde, se tint sur ses gardes, voulut être libre, & dès lors éprouva ces agitations tumultueuses qui devoient le pousser à sa perte.

Cléon avoit la principale influence dans les affaires de la République, & il étoit prêt à perdre les Athéniens, lorsque les citoyens les plus considérables, dont il s'étoit déclaré l'ennemi pour gagner la faveur de la multitude, lui susciterent un concurrent : mais ils n'eurent rien de mieux à lui opposer que Nicias à qui une timidité excessive faisoit craindre la présence du peuple. On peut juger par-là combien il étoit propre au rôle qu'on lui destinoit. Il avoit des vertus, de la générosité, de l'é-

loquence : mais par je ne sai quelle défiance pusillanime de lui-même, il n'osoit être vertueux publiquement. Avec son insolence bruyante, Cléon écrasoit la modestie de Nicias : on pardonne à l'un ses rapines : on ne s'apperçoit pas du désintéressement de l'autre Brave soldat, mais capitaine irrésolu, toute entreprise paroît impossible à Nicias. Quand il commence enfin à agir, le moment le plus favorable est déjà passé. Il ne sait que douter, délibérer ; & à peine a-t-il fait l'effort de se décider, qu'il croit entrevoir un meilleur parti qu'il abandonne encore pour un autre. Cléon au contraire ne doute de rien ; entreprise sage ou téméraire, moyens raisonnables ou insensés, tout lui est égal. Enfin toute Athenes indécise & partagée entre les vertus & les talens timides de Nicias, & les vices & l'ineptie effrontée de Cléon, n'ose prendre une résolution, ou prend un mauvais parti si elle agit.

Alcibiade se mit bien-tôt sur les

rangs. Ce n'étoit pas un ambitieux, mais un homme vain qui vouloit faire du bruit & occuper les Athéniens. Sa valeur, son éloquence, tout dans lui étoit embelli par des graces. Abandonné aux voluptés de la table & de l'amour, jaloux des agrémens & d'une certaine élégance de mœurs, qui en annonce presque toûjours la ruine; il sembloit ne se mêler des affaires de la République que pour se délasser des plaisirs. Il avoit l'esprit d'un grand homme : mais son ame dont les ressorts amollis étoient devenus incapables d'une application constante, ne pouvoit s'élever au grand que par boutade. J'ai bien de la peine à croire qu'un homme assez souple pour être à Sparte aussi dur & aussi sévere qu'un Spartiate, dans l'Ionie aussi recherché dans ses plaisirs qu'un Ionien, qui donnoit en Thrace des exemples de rusticité, & qui dans l'Asie faisoit envier son luxe élégant, par les Satrapes du Roi de Perse, fût propre à faire un grand hom-

me. Quoiqu'il eût fréquenté l'école de Socrate, il n'étoit guere persuadé qu'il y eût dans le monde d'autre bien ni d'autre mal que ce qui l'intéressoit personnellement. On sait le mot de Timon le Misantrope : *courage mon cher ami*, lui dit-il en lui touchant dans la main, *je te sai gré du crédit que tu acquiers ; deviens l'homme à la mode, tu me feras raison de nos insensés d'Athéniens.* Tout est perdu en effet quand un homme du caractere d'Alcibiade parvient à la tête des affaires. Les graces accréditent les vices ; la décadence des mœurs entraîne celle des lois ; les talens agréables sont seuls honorés & protégés & le gouvernement sans principes ne se conduit que par saillies.

Avec de tels administrateurs les forces d'Athenes étoient engourdies, & cette République paroissoit comme accablée de la guerre qu'elle soutenoit contre les Lacédémoniens ; lorsque frappée d'une espece de vertige, elle fait tout à coup un effort sur

elle-même, & leve une armée formidable pour s'emparer de la Sicile. Il y avoit déjà long tems que cette conquête flatoit l'ambition des Athéniens, & Périclès, malgré son crédit, avoit eu beaucoup de peine à les détourner de l'entreprendre. Les plaintes que les Léontins & les Egestains leur porterent contre Syracuse, réveillerent leurs anciennes idées. Ils croyent avoir déjà soûmis la Sicile, ils ne la regardent que comme une place d'armes d'où ils doivent étendre leur empire sur l'Italie & sur l'Afrique même. Leur projet, ainsi que Thucydide le met dans la bouche d'Alcibiade, étoit de retomber sur le Péloponese avec les forces de ces provinces soûmises.

Comment les Athéniens ignoroient-ils que des possessions éloignées ne sont d'aucune avantage, & qu'il en coûte pour les conserver plus qu'elles ne rapportent? Pouvoient-ils ne pas voir qu'il n'y avoit aucune proportion entre leurs forces & celles

des provinces qu'ils vouloient conquérir ? Quand leurs armées auroient inſpiré une terreur ſubite à la Sicile, & que la crainte l'eût précipitée au-devant du joug, cette domination auroit été bien mal affermie. Les Siciliens ſe ſeroient bien-tôt apperçus de la foibleſſe de leurs vainqueurs, & la confiance en ſuccédant au découragement, les auroit portés à la révolte Comment Athenes ne comprenoit-elle pas que ſon expédition irriteroit les Lacédémoniens, & deviendroit pour eux la diverſion la plus avantageuſe ? En partageant ſes forces, il eſt ſenſible qu'elle s'expoſoit à échoüer à la fois en Sicile & dans le Péloponeſe. En un mot puiſque les Athéniens pouvoient encore raſſembler aſſez de troupes pour faire le ſiége d'une ville auſſi conſidérable que Syracuſe, n'étoit-il pas plus raiſonnable d'entreprendre celui de Sparte même, & de ménacer les provinces étrangeres des forces réunies de la Grece, que de vouloir aſſervir les

Grecs en triomphant des étrangers ?

Autant que le projet contre Syracuse étoit insensé en lui-même, autant les moyens qu'on choisit pour l'exécuter, furent-ils extravagans. Avant le départ de leur flotte, les Athéniens porterent un décret par lequel il étoit ordonné qu'après avoir détruit Syracuse & Sélinunte, on en vendroit les habitans, & qu'on exigeroit un tribut de toutes les autres villes de Sicile. C'étoit inviter les Syracusains & les Sélinuntins à se défendre jusqu'à la derniere extrêmité ; & en les réduisant au désespoir, les rendre invincibles, s'il leur restoit quelque moyen de l'être. C'étoit aliéner le cœur des Siciliens, se priver de leurs secours contre Sélinunte & Syracuse, & ne leur donner avec ces deux villes qu'un même intérêt & une même cause à défendre.

Puisque les Athéniens n'avoient point un Thémistocle qui pût à force de sagesse & de talens réparer la folie d'une entreprise commencée sous

de si mauvais auspices; cette guerre ne laissoit quelque foible espérance de succès, qu'autant qu'elle seroit conduite par Alcibiade, dont le courage & le génie étoient propres à faire naître de ces évenemens bisarres, de ces coups inattendus de la fortune qui confondent quelquefois la raison, & changent la nature des choses. Mais à peine ce capitaine eut-il abordé en Sicile, que ses ennemis conjurerent sa perte, & mettant dans leurs intérêts les prêtres & la religion, réussirent à le faire rappeller & à lui intenter une action criminelle devant le peuple. Nicias qui avoit regardé cette guerre comme une espece de délire de la part de ses concitoyens, partagea le commandement avec Lamachus, soldat entreprenant qui croyoit qu'un courage opiniâtre vient à bout de tout, & que la circonstance la plus favorable pour agir, étoit toujours celle où il se trouvoit.

Ce général ayant été tué, Nicias

fut effrayé de fe trouver feul à la tête de l'armée : toûjours oppofé à un collegue auffi ardent que Lamachus, il avoit été obligé d'avoir un fentiment ; il n'en eut plus quand tout roula fur lui. Il demande des fecours & des collegues, & en les attendant il demeure dans l'inaction, où ne s'occupe que de projets de retraite. Démofthene & Eurymédon lui furent envoyés, & ces généraux d'un caractere trop oppofé pour être unis & penfer de concert, auroient fait avorter une entreprife aifée.

En fe rappellant les pertes confidérables des Athéniens en Sicile, on comprendra aifément qu'il étoit impoffible à leur République de fe relever. Les finances étoient entierement épuifées. Sans vaiffeaux, fans matelots, à peine pouvoit-elle tirer quelques fubfiftances par mer: & l'Attique cependant n'étoit point cultivée depuis que les Lacédémoniens, fuivant le confeil d'Alcibiade qui s'étoit réfugié chez eux, avoient fortifié

fié Décalie, d'où ils ravageoient impunément tout le pays. Les Athéniens hors d'état d'imposer à leurs alliés, éprouvoient tous les jours la défection de quelques uns d'entre eux. Lacédémone au contraire se trouvoit fortifiée par l'alliance de toutes les villes que l'orgueil des Athéniens avoit aigries. Cette République à qui les Syracusains prêtoient, pour se venger, une nombreuse flotte, avoit l'empire de la mer; & les ambassadeurs de Tisapherne, satrape des provinces maritimes d'Asie, lui offroient des secours, & la sollicitoient de ruiner Athenes de fond en comble.

C'en étoit fait de cette ville, si les Spartiates eussent attaqué le Pyrée. La confusion qui régnoit dans son gouvernement, dit Thucydide, en eût été plus grande. Les Athéniens auroient succombé avant que d'avoir pris un parti; & leur empire eût infailliblement été borné à l'enceinte de leurs murailles. Mais, poursuit le même historien, ce n'est pas la

premiere fois que la lenteur naturelle des Lacédémoniens leur a fait perdre leurs avantages. En effet il ne pouvoit y avoir de circonstance décisive pour un peuple qui ne s'étoit fait aucun objet fixe dans le cours de la guerre, & Lacédémone se trouva comme embarrassée de ses forces.

Sa supériorité s'évanoüit bien-tôt. Les Syracusains rappellerent leurs troupes pour se défendre contre les Carthaginois, & Alcibiade qui avoit éprouvé des mépris depuis l'abaissement de sa patrie, & qui craignit d'être écrasé sous ses ruines, si elle succomboit, éclaira Tisaphernes sur les intérêts de la Perse. Il lui fit sentir que bien loin de mettre fin à la guerre qui désoloit la Grece, & de prêter des secours aux Spartiates contre les Athéniens, il devoit tenir en équilibre les deux Républiques, balancer leurs avantages, les consumer l'une par l'autre, & nourrir leur rivalité pour les obliger également à rechercher la protection du Roi de Perse, qui par-là deviendroit le mé-

diateur, ou plutôt l'arbitre de la Grece.

Le retour d'Alcibiade à Athenes dans ces circonstances, lui rendit en quelque sorte tout son courage. Ce capitaine remporta même une victoire assez considérable sur les Lacédémoniens, pour les contraindre à demander la paix. Les deux Républiques avoient éprouvé tous les maux de la guerre, elles s'étoient épuisées sans succès. La foiblesse des Athéniens devoit les guérir de leur ambition, & ne plus laisser de jalousie aux Spartiates. Cependant il fut impossible de convenir de quelque article essentiel; & Athenes eût bien-tôt lieu de se répentir d'avoir rejetté les conditions avantageuses qu'on lui avoit proposées. Alcibiade étoit heureux, il est vrai, dans ses entreprises: mais ses entreprises n'étant faites que pour faire briller le général qui les conduisoit, étoient inutiles au bien de la patrie. D'ailleurs ce capitaine qui par une conduite in-

considérée fournissoit toûjours à ses ennemis des moyens de le perdre, fut disgracié une seconde fois, & précisément dans le tems que la Perse (*a*), renonçant à la politique adoptée par Tisapherne, se déclaroit ouvertement en faveur des peuples du Péloponese.

La guerre conduite par des hommes corrompus qui trahissoient les intérêts de leur patrie, ou par des hommes médiocres qui ne les connoissoient pas, sembloit ne pouvoir se terminer que par la ruine entiere de la Grece ; lorsque Lysander parut à la tête des Lacédémoniens. Tout changea de face sous un chef ambitieux,

(*a*) Cyrus, connu dans l'histoire sous le nom de Cyrus le jeune, avoit été fait gouverneur général de la basse Asie par son frere Artaxerce Mnemon. Ce Prince avoit une ambition excessive, & voulant exécuter le projet qu'il avoit formé depuis long-tems de s'emparer du trône, il se lia d'une maniere particuliere avec les Grecs, & surtout avec les Peuples du Péloponese. Son dessein étoit de les attirer à son service, jugeant avec raison qu'il échoueroit dans son entreprise, s'il ne joignoit une armée de Grecs aux forces de son gouvernement. Il prêta aux Lacédémoniens une flotte considérable.

& dont le génie dégagé des préjugés & des maximes de son tems, étoit fait pour s'ouvrir une route nouvelle, & tracer à sa République un plan dont elle étoit incapable de sentir l'importance.

Quoique dépouillés de la prééminence dont ils avoient joüi, aigris par une longue guerre, & sollicités à la fois par les Grecs & les barbares de ruiner Athenes, les Spartiates étoient toûjours attachés à leurs anciens principes de modération; & rien ne prouve mieux la sagesse des institutions de (a) Lycurgue. Comme s'ils se fussent flatés d'étouffer l'orgueil de leur rivale, & de la contraindre à reprendre d'elle-même

(a) Si je ne me trompe, l'observation que je fais ici, suffit pour répondre aux reproches qu'Aristote & Polybe ont fait à Lycurgue. Le premier accuse ce législateur de s'être contredit lui-même dans ses vûes, quand il a voulu que la modération fût la base d'une République de soldats. Le second le blâme de n'avoir pas empêché que Lacédémone n'embitionnât l'empire de la Grece. Aristote & Polybe ne faisoient sans doute pas attention qu'il y a près de six cens ans de Lycurgue à Lysander.

la place subalterne qu'elle devoit occuper, ils ne pensoient point à la détruire. Mais Lysander leur fit comprendre qu'après une guerre aussi longue & aussi opiniâtre, il n'y avoit qu'un parti extrème qui fut sûr & prudent que la paix, quelle qu'elle fut, ne seroit qu'une treve passagere si on laissoit aux Athéniens l'espérance de se relever, & qu'il falloit profiter des avantages présens pour terminer une querelle qui pourroit se réveiller dans des circonstances moins favorables. Ce général ne regarde donc chaque succès que comme un pas qui le conduit à la destruction de ses ennemis. S'il défait le reste de leurs forces maritimes, c'est dans la vûe de les bloquer par mer, tandis qu'Agis & Pausanias les assiégeroient par terre.

Le moment fatal pour Athenes arriva : réduite aux abois, elle mandie la paix, consent à démolir ses fortifications & les murailles du Pyrée, affranchit les villes qui lui

payoient tribut, rappelle ses bannis, livre toutes ses galeres à la réserve de douze, & s'engage à ne plus faire la guerre que sous les ordres des Lacédémoniens. Enfin Lysander mit le dernier sceau à l'abaissement de cette République en changeant son gouvernement, il détruisit la démocratie, & confia toute l'autorité à trente citoyens.

Rien n'empêchoit de rétablir l'ancien système de politique, & vraissemblablement Lacédémone se seroit contentée de recouvrer l'empire qu'elle avoit eu dans la Grece, s'il lui eût été permis de se livrer à ses mouvemens naturels. Mais dans le moment qu'elle triomphoit, & que sa prospérité la rendoit moins attentive sur elle-même, elle fut trompée par le général auquel elle devoit sa fortune, & qui étoit assez lâche pour sacrifier sa patrie à ses intérêts particuliers.

Jamais Spartiate n'avoit eu moins les mœurs de Sparte que Lysander.

Sermens, traités, amour de la patrie, honneur, perfidie, ce n'étoit que de vains noms pour lui ; & il ne mettoit de différence entre les vertus & les vices, qu'autant qu'ils étoient plus ou moins propres à servir son ambition. La qualité de citoyen lui parut trop basse, & il aspiroit à la couronne, non pas en tyran qui veut subjuguer sa patrie, mais en politique adroit, & sous prétexte de corriger le gouvernement de ses abus. Son projet, disent les historiens, étoit de décrier l'hérédité au trône comme un usage barbare qui confioit souvent les rênes de l'état à un enfant, ou à un homme capable à peine d'être citoyen, tandis que le bonheur des peuples exige que la royauté soit le prix du mérite : mais pour préparer les esprits à une révolution aussi importante, il falloit ébranler la constitution générale de l'état, affoiblir l'autorité des lois, flater les passions, & surtout donner aux Spartiates du goût pour les nouveautés.

nouveautés. Ce n'étoit pas encore assez, que ce politique habile, sous prétexte de mettre sa patrie en état de soûtenir sa puissance en faisant de nouvelles entreprises, y eût introduit l'usage de l'or & de l'argent dans la vûe de corrompre ses citoyens, & de les associer plus facilement à ses desseins. Pour mieux leur imposer, il vouloit que toute la Grece concourût à son élévation, & il y réussit en ruinant dans toutes les villes le gouvernement populaire, & y établissant des régens, qui furent autant d'hommes vendus à ses volontés, parce qu'ils ne pouvoient se soûtenir que par sa protection.

La mort de Lysander sauva les Spartiates du coup dont ils les ménaçoit : mais elle les laissoit avec une autorité qu'il leur étoit impossible de conserver. Bien loin en effet d'avoir préparé leur élévation avec cette adresse que je développerai dans le livre suivant, en examinant la

politique de Philippe, c'eſt-à-dire de cacher leur ambition, d'inſpirer de la confiance, & d'intéreſſer leur voiſins à leur fortune; trompés par Lyſander, ils s'étoient conduits avec autant de hauteur & de dureté que les Athéniens. Toute la Grece ne reſpiroit que la vengeance, & Lacédémone n'avoit pour amis que les tyrans établis par Lyſander, & dont la chûte étoit préparée par la mort de leur protecteur.

Quelques loüanges que j'aie données juſqu'ici au gouvernement de Lycurgue, il étoit incapable de conſerver à ſa République la ſorte d'empire qu'elle devoit à la politique de Lyſander. Le légiſlateur l'avoit faite pour dominer par cet aſcendant que donne la ſupériorité du mérite & de la vertu; & l'autre ne lui avoit établi qu'une domination qu'il falloit défendre & appuyer par la force. Rien n'étant en effet plus contraire à l'eſprit des lois de Lycurgue que l'ambition à laquelle les Spartiates ſe

livroient : cette ambition qui ne faisoit point, pour ainsi dire, corps avec le reste de leur caractere, devoit les faire échoüer dès qu'il deviendroient conquérans. *Dans toutes nos actions*, dit un des plus célebres politiques, *imitons la nature : comme elle ne produit jamais de grosses branches sur de petits troncs, qu'une petite République ne tente jamais aussi de se rendre maîtresse d'états plus puissans qu'elle. Si par une faveur singuliere de la fortune, elle réussissoit à les subjuguer, elle éprouveroit bientôt ce qui arriveroit à un arbre dont les branches seroient plus grosses que le tronc, le moindre vent le romproit. C'est ce qui arriva*, ajoute t'il, *à Lacédémone qui avoit conquis toutes les villes de la Grece ; dès que Thebes se soûleva contre elle, toutes les autres villes suivirent cet exemple, & le tronc resta sans branches.*

Depuis que Lysander avoit apporté dans sa patrie les dépouilles des vaincus, & qu'il établit des tributs réglés sur les alliés, il est vrai que la

pauvreté de Sparte ne fut plus un obſtacle à ſon élévation, qu'elle put porter la guerre loin de ſon territoire, & former en un mot des entrepriſes conſidérables. Mais en donnant des richeſſes aux Lacédémoniens, ce général leur donna-t'il le talent de les employer, & de les rendre utiles à la République avant qu'elles en banniſſent les mœurs & les lois de Lycurgue, c'eſt-à-dire, avant que la corruption qui devoit les accompagner, devînt une nouvelle cauſe de ſa décadence?

Une obſervation qu'il eſt encore plus important de faire ſur la ſituation des Spartiates, c'eſt que ce ne fut pas avec leurs propres forces, mais avec les ſecours que leur donna la Perſe, qu'ils aſſervirent les Athéniens. Et ces ſecours ils ne les devoient pas à Artaxerce Mnemon, mais à Cyrus ſon frere, dont ils avoient favoriſé les vûes, & qui, s'étant révolté pour s'emparer du trône, fut vaincu, & perdit la vie dans ſa défaite.

Lacédémone privée de la protection du prince à qui elle devoit sa grandeur, s'étoit donc rendue extrèmement odieuse à la cour de Perse, en même tems que toute la Grece ne songeoit qu'à secoüer le joug. L'histoire offre peu de situations aussi fâcheuses que celle-là. Je ne blâme pas les Spartiates d'avoir succombé ; mais de n'avoir rien fait de ce qu'ils devoient pour tenter de prévenir leur ruine. Ils devoient se faire un boulevart de la Grece contre les barbares, c'est-à-dire, la traiter avec humanité, rendre aux villes leurs lois & leur gouvernement, & se renfermer en un mot dans les bornes de l'empire qu'ils avoient autrefois possédé. Si ce parti paroissoit trop dur, il falloit rechercher l'amitié d'Artaxerce, désavoüer Cyrus & les Grecs qui l'avoient suivi dans son expédition, & surtout gagner les Satrapes de l'Asie mineure.

La République de Sparte traita au contraire les Grecs avec plus de

dureté que jamais, & tandis que le Roi de Perse n'étendoit sa vengeance que sur les colonies Greques de l'Asie mineure, elle se piqua d'une folle générosité, & voulut leur rendre la liberté.

Dès qu'Agesilas commença à se rendre redoutable en Asie, Artaxerce arma une flotte considérable dont il donna le commandement à Conon, Athénien qui s'étoit réfugié dans ses états. Il dépêcha le Rhodien Timocrate dans la Grece, & cet émissaire chargé de répandre des sommes considérables, gagna les principaux citoyens de Thebes, de Corinthe, d'Argos, &c. qui formerent une ligue assez puissante pour intimider les Spartiates, & les forcer à rappeller Agésilas. Dès-lors l'empire de Lacédémone fut ébranlé dans ses fondemens, & bientôt les Thébains ruinerent cette République.

Depuis qu'elle s'étoit saisie de Cadmée, & y tenoit garnison, quelques nobles joüissoient de toute l'au-

torité dans Thebes. On peut voir dans les historiens à quels excès ces tyrans se porterent, & avec combien de courage & d'art, Pélopidas les extermina, & reprit la citadelle de Cadmée avant que les Lacédémoniens pussent la secourir. Cet acte d'hostilité fut l'origine d'une petite guerre dans laquelle les Thébains eurent de fréquens avantages. La maniere dont Agésilas se conduisit, feroit conjecturer que les succès qu'il avoit eus en Asie, étoient moins l'ouvrage de sa capacité que de l'ascendant des Grecs sur les Perses, si on ne pouvoit accuser son grand âge d'avoir éteint ce feu, cette activité, cette prévoyance dont Xénophon nous a laissé un bel éloge. Ce prince n'entreprit rien de grand ni de décisif, & on lui reproche avec raison que ses courses sur le territoire des Thébains, n'étoient propres qu'à essayer leur courage & leur apprendre la guerre.

Polybe témoigne un juste mépris

pour le gouvernement de Thebes : & c'eſt en effet aux talens ſeuls & aux qualités perſonnelles de Pélopidas & d'Epaminondas que cette Républi-que, décriée dans toute la Grece par la ſtupidité de ſes citoyens & par ſon alliance avec Xercès dut la grandeur où elle parvint. Il étoit naturel que ces deux hommes fuſſent rivaux : mais leur vertu égale à leurs talens, ne leur donna qu'un même intérêt. Pélopidas mépriſoit les richeſſes au milieu deſquelles il étoit né ; Epaminondas eût craint que la fortune ne troublât ſa pauvreté philoſophique. Le premier impétueux, ardent à la guerre, & ſavant dans toutes ſes parties, aimoit moins ſa réputation que ſa patrie. Eloge rare ! Il ſut gré au ſecond d'être plus utile que lui aux Thébains. Epaminondas de ſon côté ſembloit ignorer la ſupériorité de ſes talens. Il avoit paſſé malgré lui des écoles de la philoſophie au gouvernement de l'état : aux lumieres, au courage, à la prudence de

Thémistocle, il joignoit les vertus de Socrate.

Pélopidas gagna la bataille de Teggre, & ce fut, dit Plutarque, un essai de la journée de Leuctres, qui dévoila la foiblesse des Lacédémoniens, & mit fin à leur empire. Epaminondas fit voir dans cette action toutes les ressources de son génie, c'est-à-dire tous les talens différens qui font le grand homme de guerre. Mais c'est en homme d'état qu'il travailla à conserver à sa patrie la supériorité qu'elle venoit d'acquérir. Pour confirmer l'abaissement des Lacédémoniens, il plaça à leurs portes deux ennemis implacables; il rétablit Messene (*a*) & bâtit Mégalopolis (*b*). Sa

(*a*) Il y avoit près de trois siécles que les Lacédémoniens avoient ruiné la ville de Messene, réduit une partie de ses habitans à l'esclavage, & chassé l'autre du Péloponese, avec défense d'y rentrer sous peine de mort.

(*b*) Mégalopolis ville puissante & forte; elle fut peuplée par les Arcadiens, auparavant dispersés en petites bourgades, & qui en se réunissant furent en état d'imposer à Lacédémone, & de se venger même des injures que cette République leur avoit faites.

conduite fut auſſi humaine, auſſi juſte, que celle des Athéniens & des Spartiates avoit été dure & tyrannique. Au lieu de détruire les villes qu'il prend; d'en vendre les habitans, ou de changer leurs lois, il les traite en alliées: tel fut le ſort d'Orchomene, & des villes de la Phocide, de la Locride, & de l'Etolie.

Comme toutes les provinces de la Grece touchoient à la mer, & ne faiſoient qu'un même corps avec les iſles voiſines & les colonies établies ſur les côtes de l'Aſie mineure; Epaminondas jugea que tant qu'une République, contente d'avoir la ſupériorité ou ſur terre ou ſur mer, ne réuniroit pas les deux empires, elle ne joüiroit que d'une fortune chancelante. Il voulut donc engager les Thébains à ſe faire une marine puiſſante. Il leur repréſentoit que s'ils ſe contentoient d'occuper la place de Lacédémone, il ſe trouveroit bientôt quelque nouvelle Athenes qui,

fiere de ses vaisseaux & de ses matelots, les ruineroit peut-être, ou du moins leur feroit acheter cherement sa défaite. En un mot toutes les vûes, toutes les entreprises d'Epaminondas faisoient partie d'un même tout, & partant du même principe, tendoient à une même fin.

Les Lacédémoniens défaits à Mantinée, resterent sans ressources, & perdirent jusqu'à l'espérance de se relever. Cette bataille devoit mettre le comble à la puissance des Thébains victorieux: mais Epaminondas y fut tué, & sur le champ, dit Xénophon, son armée crut être vaincue. L'infanterie devient immobile, & la cavalerie déjà au milieu des fuyards n'ose les poursuivre. Thebes restoit avec une réputation qu'elle étoit incapable de conserver. Pour sa puissance, elle tomba avec le grand homme qui l'avoit formée, qui la soûtenoit, mais qui n'avoit pû l'établir sur des fondemens solides.

Quoique les Thébains, stupide-

ment attachés à leurs usages, ne se fussent prêtés à aucune des réformes qu'Epaminondas leur avoit proposées, ils étoient assez peu éclairés pour croire qu'ils ne devoient rien qu'à eux-mêmes, & qu'ils conserveroient leur empire. Mais cet orgueil devoit hâter leur ruine, en leur faisant faire des entreprises au-dessus de leurs forces. *Athenes est humiliée*, disoit aux Thessaliens Jason, tyran de Pheres, *la grandeur de Sparte n'est plus ; les Thébains s'élevent, & je prévois leur décadence; songez donc à votre tour à vous emparer du crédit qu'ils vont perdre.* Rien ne prouve mieux combien les vainqueurs de Lacédémone étoient inférieurs à leur fortune, qu'un fait rapporté par Xénophon. La veille même, dit ce sage historien, que devoit se donner la bataille de Leuctres, Epaminondas craignoit que les villes de la Béotie inclinées à la révolte, n'attaquassent Thebes qui n'étoit pas en état de se défendre dans le moment qu'elle touchoit à l'empire de la Grece.



OBSERVATIONS
SUR
LES GRECS.

LIVRE TROISIEME.



Ant qu'Athenes eut des alliés dont les tributs contribuerent aux frais de ses expéditions militaires, de son oisiveté, de son luxe & de ses plaisirs, elle ne sentit pas les suites dangereuses de la corruption que Périclès y avoit introduite, en faisant donner des salaires aux citoyens pour assister aux spectacles & aux jugemens de la

place publique. Mais quand ſon empire fut borné à l'Attique, il falloit que tous les revenus de l'état fuſſent employés à ces ſortes de rétributions, ou que le peuple dont elles faiſoient toute la fortune, y renonçât pour reprendre ſes anciennes mœurs, & ſuivant les inſtitutions de Solon, chercher dans un travail pénible les moyens de ſubſiſter.

Il n'étoit pas poſſible d'eſpérer qu'il fît un pareil effort ſur lui-même; ſon goût pour les fêtes & les jeux étoit devenu une paſſion effrénée, & les derniers revers de ſes armées, en lui ôtant juſqu'à l'eſpérance de ſe relever, lui avoient fait perdre tout amour de la gloire & de la patrie. Les riches & les magiſtrats de leur côté craignirent, s'ils tentoient de le retirer de ſon ivreſſe, & de le porter à ſoulager la République d'une charge qui l'accabloit, qu'il ne demandât l'abolition des dettes & un partage des terres. Sacrifiant donc le bien public à leur avarice particuliere, ils

ne travaillerent qu'à confirmer les abus. Eubule dans ces circonſtances fit paſſer un decret par lequel les fonds deſtinés à la guerre, furent appliqués à l'uſage des ſpectacles, & on porta peine de mort contre quiconque feroit ſeulement propoſer de le révoquer.

Dès-lors Athenes ſe fit une habitude de ſon abaiſſement ; tout mérite fut dégradé, les talens militaires, les vertus civiles ne furent comptés pour rien ; & les poëtes, les muſiciens, les comédiens, les décorateurs devinrent les hommes d'état. *Vos Panathénées & vos Bacchanales*, diſoit Démoſthenes à ſes citoyens, *ſe célebrent toujours avec magnificence, & le jour même qui leur eſt deſtiné, vous avez tout prévû ; aucune difficulté ne vous arrête. S'agit-il de vos ſpectacles ? la diſtribution des rôles eſt une affaire diſcutée avec une attention extrême, & perſonne de vous n'ignore le nom du citoyen que chaque tribu a choiſi pour préſider aux répétitions de*

ses musiciens & de ses Athletes. Est-il question de votre salut, & de prévenir un ennemi qui menace ouvertement votre liberté? vous cessez d'être attentifs, les délibérations vous fatiguent vous ne prévoyez rien, & si vous portez enfin un décret, il ne s'exécute jamais qu'en partie & trop tard.

Tandis que la pauvreté de l'état portoit une dépravation aussi honteuse dans les mœurs des Athéniens, & confirmoit leur abaissement; les richesses introduites à Sparte par Lysander, ne préparoient pas une révolution moins fâcheuse dans les lois de Lycurgue. On convint, dit Plutarque, que ces richesses ne seroient employées qu'aux besoins de la République, & qu'un citoyen convaincu de posséder quelque piece d'or ou d'argent, seroit puni de mort. Mais, ajoûte sagement cet historien, comment se flatoit-on que le particulier méprisât des richesses que le public estimoit? Que servoit-il que la loi veillât à la porte des

des Spartiates pour fermer à l'or l'entrée de leurs maiſons, pendant qu'elle ouvroit leur ame à l'avarice ? L'or& l'argent ſe répandirent en effet du tréſor public chez les citoyens : on étoit déjà corrompu, & on voyoit encore ſubſiſter l'ancienne auſtérité des mœurs. On amaſſa d'abord ſans oſer joüir, & on attendoit pour étaler ſa fortune, que le nombre des coupables pût braver & opprimer la loi.

Le luxe qui ne ſe montra qu'en tremblant, réuſſit bientôt à ſe faire reſpecter. On ſe feroit cependant une peinture infidele des déſordres auxquels la République de Sparte ſe livra dans ces commencemens de corruption, ſi on les comparoit à ceux que les mêmes cauſes ont produits dans d'autres états. La ruſticité des Lacédémoniens ne ſe façonnoit que lentement & avec peine à cette élégance recherchée qui amollit le cœur & rabaiſſe l'eſprit. D'ailleurs les richeſſes ne ruinerent d'abord que

quelques lois de Lycurgue; elles en laisserent subsister plusieurs qui avoient encore leur influence; de sorte que Sparte présentoit dans sa corruption même un spectacle digne de l'admiration des Grecs, s'ils eussent moins fait attention aux vertus qu'elle avoit abandonnées, qu'à celles qui lui restoient.

La loi que publia l'Ephore Epitadeus, par laquelle il étoit permis de vendre ses possessions, & d'en disposer par testament, porta le dernier coup aux mœurs des Lacédémoniens. Dès que la porte fut ouverte au trafic des héritages, l'avidité des riches envahit toute la Laconie. Le citoyen dépouillé de sa fortune, eut un besoin plus pressant que celui de remplir ses devoirs, il mandia la faveur des riches, & dès-lors les distinctions ne furent plus attachées à la probité, mais aux richesses. Les vices des grands devinrent nécessaires à la subsistance du peuple, & les mains des Spartiates que Lycurgue avoit

destinées à ne manier que l'épée, la lance & le bouclier, s'avilirent parmi les instrumens des arts que le luxe introduisit dans la Laconie.

Telle étoit, peu de tems après la mort d'Epaminondas, la situation de ces deux Républiques célebres; & on ne doutera point que leur décadence ne préparât la ruine de la Grece entiere, si on fait attention aux changemens que la guerre du Péloponese apporta dans ses intérêts, dans sa politique & dans ses mœurs.

Diodore remarque que par le traité de treve qu'Athenes & Lacédémone conclurent la dixieme année de leur guerre, elles avoient sacrifié à une avidité mal entendue, les intérêts de leurs alliés. Ignorant qu'il falloit cacher leur ambition pour la servir plus avantageusement, elles convinrent de rester saisies des places qu'elles occupoient, & par une clause expresse se réserverent la faculté de changer de concert leurs conventions, ou d'en faire de nouvelles, suivant que

le bien de leurs affaires l'exigeroit. Il n'en fallut pas d'avantage, ajoûte le même hiſtorien, pour inſpirer des ſoupçons aux principales Républiques des Grecs. Elles craignirent que les Spartiates & les Athéniens ne ſe réuniſſent, & qu'au lieu de ſe faire une guerre ruineuſe, ils ne partageaſſent entre eux toute la Grece.

Quelque peu ſenſées que fuſſent ces allarmes, il partit ſur le champ des ambaſſadeurs de tous côtés, pour jetter les fondemens d'une ligue contre les deux peuples qu'on accuſoit d'aſpirer à la tyrannie. Argos, Thebes, Corinthe & Elis ſe trouverent à la tête de la négociation. Il eſt vrai que ces villes accoûtumées à un rôle ſubalterne, ne ſurent pas s'élever à la politique d'une puiſſance du premier ordre, & que faute d'un homme qui réglât leur conduite, elles ne réuſſirent pas à former une ligue : mais elles apprirent aux Grecs à ſécoüer le joug de la ſubordination, & dès ce moment le nom d'Athenes ni

deSparte n'imposa plus comme autrefois.

Ce commencement d'Anarchie augmenta à mesure que les Athéniens & les Spartiates s'épuiserent, & furent moins en état de se faire respecter. Mais dès que les Thébains parvinrent à dominer, il n'y eut plus de ville qui ne se crût assez puissante pour devoir aspirer à la même fortune; & toutes se flaterent d'affermir leur empire par une conduite plus sage. C'est ce que vouloit dire Démosthenes, quand il se plaignoit amerement qu'il s'élevât de toutes parts des puissances qui se vantoient deprendre la Grece sous leur protection, & qui ne cherchoient en effet qu'à l'opprimer. *Les Grecs*, disoit-il, *sont actuellement leurs plus grands ennemis. Argos, Thebes, Corinthe, Lacédémone, l'Arcadie, l'Attique, chaque contrée, je n'en excepte aucune, se fait des intérêts à part*

Ce n'étoit pas là le seul désordre auquel la Grece fut en proie. Thu-

cydide nous apprend que dans les premieres années de la guerre du Péloponese, l'avarice & l'envie de dominer firent naître des divisions chez les Corcyréens. Sous prétexte de conserver au peuple ses droits, ou de n'élever que les plus honnêtes gens aux emplois, les magistrats qui ne songeoient en effet qu'à leur fortune particuliere, formerent des partis qui dégénérerent bien-tôt en autant de factions qu'il étoit impossible de concilier, & dont Athenes & Lacédémone au contraire échaufferent les emportemens. L'une de ces Républiques favorisoit les prétentions du peuple, & l'autre l'aristocratie, & chaque parti, à la faveur de la protection qu'il recevoit, faisoit tous ses efforts pour opprimer ses ennemis.

Cette maladie des Corcyréens, continue Thucydide, devint une sorte de contagion qui infecta rapidement toute la Grece. L'éloignement que les nobles, les riches & le peuple avoient toûjours eu les uns

pour les autres, depuis qu'ils avoient détruit le gouvernement monarchique, se fit sentir, mais avec d'autant plus de liberté, que les Athéniens & les Spartiates avoient à l'égard de chaque ville la même politique qui avoit aigri les désordres des Corcyréens. On se fit des prétentions excessives, on les soûtint avec opiniâtreté. Aux raisons de ses adversaires, le parti qui avoit tort n'opposoit que des clameurs tumultueuses, & réduisant ses ennemis au désespoir, les forçoit à se conduire avec emportement. On prit des armes pour se rendre aux assemblées, & dès-lors on se porta aux dernieres extrêmités, parce que la faction qui avoit l'avantage, ne se bornant pas à affermir son pouvoir, vouloit encore goûter le plaisir de se venger des injures qu'elle avoit reçues. Les vices & les vertus changerent subitement de nom; l'emportement fut appellé courage, la fourberie prudence. L'homme sage passa pour un lâche, l'ef-

fronté pour un ami zélé, & la politique devint l'art de faire, & non de repousser le mal. Il n'étoit permis à aucun citoyen d'être neutre & homme de bien, & les sermens ne furent que des piéges tendus à la crédulité. Enfin, selon le rapport du même historien, s'il y avoit quelque consolation dans ces malheurs, c'est que les esprits les plus grossiers avoient souvent l'avantage : se défiant de leur incapacité, ils recouroient à des remedes prompts & violens, tandis que leurs ennemis étoient la dupe de leur finesse & de leurs artifices.

Ces désordres, dit Diodore, s'accrurent encore après que les Thébains furent déchus de l'élévation où Epaminondas les avoit portés. Tous les jours c'étoit une ville qui bannissoit une partie de ses citoyens ; & ces proscrits errans de contrée en contrée, cherchoient des ennemis à leur patrie. Dans le moment qu'ils s'y attendoient le moins, ils étoient rappel-

lés

lés par une faction qui avoit besoin de leur secours pour s'emparer du gouvernement, & qui succomboit dans une nouvelle révolution.

Chaque République avoit donc à la fois plusieurs intérêts. L'un étoit relatif à son bonheur général, & l'autre aux avantages particuliers des citoyens qui dominoient. Les opprimés avoient le leur, chaque cabale avoit le sien. Ces intérêts multipliés à l'infini, se croisoient, se choquoient, se détruisoient continuellement. Vous étiez aujourd'hui l'allié d'une République, demain elle étoit votre ennemie. Vos partisans ont été bannis ou massacrés, & une faction contraire a déjà établi le gouvernement sur des principes tout opposés.

Au milieu de ces troubles, il étoit impossible de se proposer un objet fixe, & de se conduire long-tems par les mêmes principes; aucune ville ne pouvoit donc prendre un ascendant assez fort sur la Grece pour

la ramener aux lois d'un même gouvernement, réunir les forces divisées, & les opposer à un ennemi étranger qui auroit voulu la subjuguer. Heureusement pour les Grecs, la Perse avoit perdu la pensée de s'étendre du côté de l'Europe ; l'Illyrie & la Thrace étoient occupées par d'anciens ennemis, & en jettant les yeux sur la Macédoine, jamais on n'auroit pensé qu'on y dût bien-tôt forger les chaînes qui devoient asservir la Grece.

Ce petit Royaume n'avoit encore joüi d'aucune considération, & se trouvoit alors dans la situation la plus fâcheuse. Amyntas, pere de Philippe, avoit été un prince foible. Accablé par la puissance des Illyriens, & prêt à perdre sa couronne, il ne lui resta d'autre ressource pour se venger de ses défaites & faire des ennemis à ses vainqueurs, que de céder ses états aux Olynthiens. Après avoir éprouvé les plus cruels revers, il fût rétabli par les Thessaliens, & con-

tinua à régner avec la molle timidité d'un homme qui a vû de près sa ruine, & qui n'a dû son salut qu'à des secours étrangers. Alexandre, son fils aîné, lui succéda, & ne fit que paroître sur le thrône. Ses sujets ne sûrent pas obéir à un Roi qui ne savoit pas commander. En même-tems qu'il éprouvoit l'ascendant des Illyriens, une partie de la Macédoine se révolta, & ses états étoient presque entierement envahis par ses ennemis quand il mourut.

Moins digne encore de son rang que le prince auquel il succédoit, Perdicas n'avoit aucun talent propre à le faire respecter même dans des circonstances où il n'auroit eu à gouverner qu'un peuple heureux & soûmis. Ptolomée, fils naturel d'Amyntas, se cantonna dans une province de la Macédoine, & s'y rendit indépendant. Pausanias, prince du sang, qui avoit été banni, rentra dans le Royaume à la faveur des troubles, & se fit un parti considéra-

ble des mécontens, & de cette foule d'hommes obscurs ou inquiets, les auteurs ou les instrumens des révolutions. Perdicas fut tué dans une bataille qu'il livra aux Illyriens ; & la Macédoine qui vit passer sa couronne sur la tête d'un enfant, étoit assez malheureuse, pour devoir regarder la mort de Perdicas comme un malheur nouveau.

Pausanias aspira alors ouvertement au thrône, & Argée, autre prince du sang, & qui avoit la même ambition, leva une armée pour ruiner son rival. Les étrangers profitant de ces divisions domestiques avoient déjà pénétré dans le cœur de l'état, lorsque Philippe qui étoit en otage à Thebes, s'échappa pour aller au secours du royaume de ses peres. A peine, disent les historiens, parut-il en Macédoine, qu'on s'y ressentit de sa présence. Il est fait régent du royaume pendant la minorité du jeune Amyntas son neveu : mais les Macédoniens éprouvant bientôt

combien il leur importoit d'avoir un maître tel que Philippe, lui déférerent la couronne.

Quelle que fût la ſituation de la Macédoine, ſes maux n'étoient point incurables comme ceux de la Grece. Dès qu'un peuple libre eſt une fois corrompu, il ſe familiariſe avec ſes vices, il les aime; & il eſt rare qu'un citoyen ait aſſez de courage pour lutter contre les préjugés, les coûtumes & les paſſions qui regnent impérieuſement ſur une multitude indocile; & aſſez de crédit pour perſuader à ſes concitoyens de remonter, en faiſant un effort ſur eux-mêmes, au point dont ils ſont déchus. Si une ſeule République eſt en quelque ſorte incapable de réforme, que devoit-ce être de la Grece qui renfermoit autant de Républiques que de villes? Toute l'hiſtoire offre à peine deux ou trois exemples de peuples libres qui aient ſouffert qu'un légiſlateur les privât de leurs erreurs & de leurs abus. Etoit-il

donc naturel d'attendre que ce prodige ſi rare devînt commun chez les Grecs ? Cependant ſi ce changement ne ſe faiſoit que dans une ou deux de leurs Républiques, ne devenoit-il pas inutile au ſalut général de la nation ? puiſque la corruption des autres peuples offroit à ſes ennemis mille moyens de la ruiner.

L'hiſtoire des monarchies eſt au contraire remplie de ces évenemens ſi rares dans les Républiques : comme le citoyen n'y eſt pas ſon propre légiſlateur, qu'il eſt accoûtumé à obéir & à recevoir les impreſſions que lui donne ſon maître ; un grand prince ſe crée quand il le veut une nation nouvelle. Le peuple ſort de ſon aſſoupiſſement, il quitte ſes vices, & ſans qu'il s'en apperçoive, il prend un nouveau caractere & la vertu qu'on veut lui donner.

Loin que les talens avec leſquels Philippe étoit né, euſſent été étouffés par une mauvaiſe éducation, les malheurs de ſa famille lui avoient

appris à y joindre des vertus ; élevé dans une République où le peuple étoit le maître de ses lois, il n'y vit rien de cet orgueil, de ce faste, de cette flaterie qui assiégent les cours, enivrent les princes de leur puissance, ou leur persuadent qu'ils sont assez grands par leur place pour n'avoir pas besoin d'une autre sorte de grandeur. Accoûtumé aux ménagemens par lesquels le magistrat d'une démocratie subjugue une multitude qui est son maître, il porta sur le thrône cette modération, cette patience, ce respect pour les hommes qui mettront toûjours un prince au dessus des lois, & lui donneront une autorité sans borne.

Rien n'est plus instructif que l'examen de la conduite de Philippe : la politique n'a point de précepte à donner à un Roi qu'elle ne puise dans sa vie ; & tout prince qui se conduira par les mêmes principes, aura les mêmes succès. Il falloit préparer à la victoire des soldats accoû-

tumés à fuir, & c'est en leur témoignant d'avance une estime qu'il ne méritoient pas encore, que Philippe leur donne de la confiance, & leur apprend à se respecter eux-mêmes. Formé à la guerre sous Epaminondas, il transporte en Macédoine la discipline que les Thébains devoient à ce grand homme, & il inventa la phalange, ordre admirable de bataille, & qui parut si rédoutable à Paul Emile dans un tems cependant qu'on avoit affoibli (*a*) cette ordonnance

(*a*) La Phalange étoit un corps de seize mille hommes rangés sur seize de profondeur, quand les Romains porterent la guerre en Macédoine. Elle étoit invincible, dit Polybe, l. 17 chap. 3. tant qu'elle demeuroit unie: mais il étoit rare qu'occupant vingt stades, c'est-à-dire une lieue, elle trouvât un terrain qui lui convînt. Une hauteur, un fossé, une fondriere, une haie, un ruisseau en rompoient l'ordonnance; & ses ennemis pouvoient alors la ruiner d'autant plus aisément, c'est-à-dire, pénétrer dans les intervalles qu'elle laissoit en se rompant: que tel est l'ordre de la Phalange, ajoûte le même historien, que le soldat ne peut faire aucune évolution ni combattre corps à corps. Sans aucun obstacle étranger, il étoit même très-difficile que la Phalange ne souffrît pas quelque flottement dans sa marche. Soit qu'elle poursuivît les fuyards, soit qu'elle

en croyant la fortifier. Si ce Prince se mêle lui-même parmi ses soldats, & leur enseigne par son exemple à braver tous les dangers, il a, comme général, essayé auparavant leur courage ; il craint de le compromettre, & ne veut vaincre par la force que les difficultés que sa pru-

fuît elle-même devant l'ennemi, elle perdoit toute sa force. Il faut conclurre de ces raisonnemens de Polybe, que le vice capital de la Phalange, c'étoit d'être composée d'un trop grand nombre de soldats, & que les successeurs de Philippe eurent tort de ne la pas laisser à six ou sept mille hommes, suivant son institution. Plus la masse de la Phalange devenoit considérable, moins elle trouvoit de terrains propres à combattre, & plus ses mouvemens étoient lents, difficiles & dangereux. Voyez dans Polybe, la comparaison qu'il fait de cette ordonnance avec celle des Romains à laquelle il donne la préférence. Il faut cependant convenir, qu'eu égard aux conjonctures dans lesquelles Philippe crea la Phalange, il ne pouvoit rien imaginer de plus avantageux. La maniere des Romains de ranger leur armée sur trois lignes, & par petits corps séparés par des intervalles, n'est bonne que pour des troupes extrêmement exercées & accoûtumées à braver les dangers. Les Macédoniens n'étoient point tels quand Philippe parvint à la couronne. Il falloit leur faire une ordonnance qui par sa nature leur inspirât de la confiance, & n'exigeât presque aucune expérience dans le maniement des armes.

dence n'aura pû lever. Pourſuit-il les armes à la main Argée, homme inquiet & ambitieux qu'on ne peut réduire qu'en l'accablant: c'eſt par des négociations qu'il cherche à ruiner Pauſanias. En même-tems qu'à force d'argent & de promeſſes il détache la Thrace des intérêts de ce rébelle, il le flate, lui donne des eſpérances, & le retient dans l'inaction juſqu'à ce qu'il puiſſe le menacer de toutes ſes forces.

Dès que la tranquilité fut rétablie, Philippe s'appliqua à faire valoir toutes les parties de ſes états. Il craint de donner des forces à un abus, s'il l'attaque ſans être ſûr de le ruiner; il feint de ne pas voir le vice qu'il ne peut opprimer, & ne ſonge à rétablir l'ordre qu'après avoir trouvé les moyens de l'affermir. Il fait des lois, & à préparé les eſprits à leur obéir; il imprime un nouveau mouvement à la Macédoine, & rien n'y demeure oiſif & inutile. Telle eſt la marche d'une am-

bition qui s'étend dans son propre domaine, & y fait en quelque sorte des conquêtes, avant que d'en méditer infructueusement sur ses voisins.

Philippe avoit à peine réussi à ruiner ses plus grands ennemis, je veux dire la paresse de ses sujets, leur timidité & leur indifférence pour le bien public, qu'il se présenta un écueil bien dangereux pour lui. Ce prince avoit visité les principales Républiques de la Grece; il en avoit étudié par lui-même le génie, les intérêts, les forces, la foiblesse & les ressources; il avoit été témoin de la chûte de Sparte & de la décadence des Thébains; il connoissoit la corruption dont j'ai parlé au commencement de ce livre, & la Grece en un mot sembloit se précipiter au-devant du joug & ne demander qu'un maître. En y entrant, on étoit sûr, à la faveur de ses divisions, d'y trouver des alliés. Quelles espérances ne devoit pas concevoir Philippe, sur les intérêts opposés de tant de peu-

ples? Tout autre prince à sa place eût peut-être cédé aux mouvemens de son ambition, & eût sûrement échoüé.

Qu'on me permette de le remarquer, l'histoire n'offre presque partout que des états qui ont péri, ou qui sont restés dans une basse médiocrité, pour avoir voulu profiter de toutes les occasions favorables de s'agrandir que la fortune leur a offertes. Philippe savoit qu'il y a un ordre à observer pour ne point avoir de succès infructueux; que telle conquête, difficile & inutile par elle-même en l'entreprenant la premiere, devient aisée, confirme les avantages précédens, & en assûre de nouveaux, si on n'en fait que sa seconde entreprise. Que ce Prince en effet eût d'abord attaqué les Grecs, les anciens ennemis de la Macédoine n'auroient pas manqué de recommencer leurs hostilités. Péoniens, Illyriens, Thraces, c'eût été autant d'auxiliaires de la Grece; & Philippe

obligé de suspendre ses efforts d'un côté pour marcher de l'autre, se seroit mis dans la nécessité de diviser ses forces. Allant sans cesse des Grecs aux barbares sans pouvoir rien finir, il eût multiplié les obstacles qui s'opposoient à son agrandissement ; il eût fallu vaincre à la fois & avec beaucoup de peine des ennemis qu'on pouvoit facilement ruiner les uns après les autres.

Philippe avoit montré trop d'habileté contre Argée & Pausanias, pour se faire de nouveaux ennemis avant que d'avoir détruit les anciens. Il tourne d'abord toutes ses forces contre les Péoniens & les subjugue; il attaque ensuite les Illyriens, défait à leur tour les Thraces, enleve aux uns & aux autres les conquêtes qu'ils avoient faites sur la Macédoine, détruit leurs principales forteresses, en construit sur ses frontieres ; & ce n'est qu'après avoir humilié les barbares, & s'être mis à couvert de toute entreprise de leur part, qu'il entre-

prend de se rendre maître de la Grece.

La plûpart des projets échouent, parce qu'on commence à les exécuter dans le moment même qu'on les conçoit; rien par conséquent ne se trouve préparé. On se hâte de faire des dispositions: on ne voit les objets qu'à moitié, confusément & à travers la passion dont on est agité; au lieu de prévenir les évenemens, on est borné à y remédier; bientôt on leur obéit, & dès-lors ce n'est plus l'intelligence, c'est la fortune qui décide du succès. Plus communément encore les états n'ont qu'un but vague & indéterminé de s'agrandir. Il arrive de là qu'une puissance sans principes, sans alliés, & odieuse à tous ses voisins, ne sait jamais précisément à quel peuple elle aura affaire. Ne pouvant par conséquent diriger ses vûes au même point, ni préparer d'avance par la politique le progrès de ses armes, elle ne joüit jamais de tous les avantages qui lui sont natu-

rels, & trouve toûjours des ennemis dont les forces sont entieres.

Philippe, au contraire, médita long-tems son entreprise contre les Grecs, & avant que de les attaquer, il travailla à aigrir leurs divisions. C'est dans cette vûe qu'il flate l'orgueil d'une République, promet sa protection à celle-ci, recherche l'amitié de l'autre, refuse, accorde, ou retire ses secours suivant qu'il importe à ses intérêts. Sous prétexte que ses finances ont été épuisées par les guerres qu'il a faites aux barbares, & qu'il veut bâtir des palais & les orner de tout ce que les arts ont de plus exquis, il fait dans toutes les villes de la Grece des empruns considérables à gros intérêt : mais son objet est de tenir entre ses mains la fortune des citoyens les plus puissans de chaque République, & de les attacher à la sienne. Il songe à établir avec la Grece une sorte de commerce qui y introduira un nouveau genre de corruption, il se fera des pension-

naires en paroiſſant ne faire que s'acquiter envers ſes créanciers. En un mot il multipliera les vices des Grecs pour craindre moins leurs forces.

Inſtruit par l'exemple d'Athenes & de Sparte que leur ambition & leur dureté avoient perdues, Philippe, en commençant la conquête de la Grece, voulut vaincre les Grecs par les Grecs mêmes, & ne paroître que leur inſtrument. Tantôt il ſoûmet un peuple par ſes bienfaits; c'eſt le ſort des Theſſaliens qu'il délivre de leurs tyrans, & qu'il fait rétablir dans le conſeil des Amphictyons. Tantôt il ſemble ne ſe prêter qu'à regret à l'exécution des deſſeins qu'il a lui-même inſpirés. S'il porte la guerre dans une province de la Grece, il s'y eſt fait appeller; c'eſt ainſi qu'il n'entre dans le Péloponeſe qu'à la priere de Meſſene & de Mégalopolis que les Lacédémoniens inquiétoient. Sent-il l'importance de s'emparer d'une ville: il ne cherche point à l'irriter, il lui offre au contraire

traire son amitié, & chatouille son ambition pour la brouiller avec ses voisins. Mais à peine cette malheureuse République a-t'elle donné dans le piége, que faisant joüer les ressorts qu'il a préparés pour se ménager une rupture, ou feignant de prendre la défense des opprimés, il détruit son ennemi sans se rendre suspect à personne. Les Olynthiens furent la dupe de cette politique, lorsque comptant sur la protection de la Macédoine, ils indisposerent contre eux ceux de Potidée.

Jamais Prince, pour se rendre impénétrable, ne sut mieux que Philippe l'art de varier sa conduite sans varier dans ses principes. Négociations, alliances, paix, treves, hostilités, retraites, inaction, tout est employé tour à tour; & tout le conduit au but duquel il paroît toûjours s'éloigner. Habile à faire naître des lueurs, à donner des craintes, des espérances, des soupçons, à confondre ou à séparer les objets; ses en-

nemis font toûjours des ambitieux, & ses alliés des ingrats, & il recueille seul tout le fruit des guerres où il n'étoit qu'auxiliaire.

Le plus grand pas que Philippe fit pour parvenir à la domination de la Grece, ce fut de se faire charger par les Thébains de venger le temple de Delphes & les Amphictyons du sacrilége des Phocéens. Outre la gloire qu'il acquit en terminant une guerre qui duroit depuis dix ans, le droit de députer au conseil Amphictyonnique que perdirent les vaincus, fut annexé pour toûjours à la Macédoine; & cette couronne partagea encore avec les Béotiens & les Thessaliens la prérogative de présider aux jeux Pythiques, dont les Corinthiens furent privés en punition des secours qu'ils avoient prêtés aux Phocéens.

Quelque peu considérables que fussent par eux-mêmes ces deux avantages, ils changeoient en quelque sorte de nature entre les mains de Philippe. Les jeux Pythiques,

de même que les autres ſolemnités de la Grece, ne ſe paſſoient plus, il eſt vrai, qu'en ſpectacle & en fêtes inutiles : mais puiſque les Grecs étoient aſſez frivoles pour en faire un objet important, il n'étoit pas indifférent à un prince auſſi habile que Philippe d'y préſider, & d'avoir en quelque ſorte l'intendance de leurs plaiſirs. L'aſſemblée des Amphictyons avoit perdu tout ſon crédit, depuis que les principes de l'ancien gouvernement avoient été altérés. Les peuples s'accoûtumant à ne conſulter que leur ambition, & à ſe faire raiſon par eux-mêmes des injures qu'ils avoient reçûes, n'y portoient plus leurs plaintes ; & ſes décrets ne conſervoient quelque autorité qu'autant qu'ils intéreſſoient la religion. Malgré cet aviliſſement des Amphictyons, Philippe gagnoit beaucoup à y être aggrégé. Il n'étoit plus étranger à la Grece ; ſans ſe rendre ſuſpect, il pouvoit entrer plus avant dans ſes affaires, & il aſſiſta en quel-

que forte au conseil des peuples qu'il vouloit subjuguer.

Ce prince n'eut pas beaucoup de peine à se rendre le maître d'un corps qui depuis long-tems ne se conduisoit que par des impressions étrangeres. Mais pour en faire un instrument plus utile à son ambition, il releva sa dignité, & sans cesser de le gouverner, il rétablit la plûpart de ses anciennes lois. Les prêtres, les gens de bien, & toutes les personnes dévoüées au culte du temple de Delphes, avoient déjà commencé à exalter le respect & le zele de Philippe pour les Dieux; ses pensionnaires vanterent alors sa modération & sa justice, & il ne fut plus question dans la Grece que du retour du siécle d'or. Les citoyens lassés des troubles domestiques, se flaterent de voir affermir la paix; tandis que les ambitieux, les intriguans, les chefs de parti se félicitant en secret du crédit qu'avoit acquis leur protecteur, prévoyoient une révolution prochai-

ne, & contribuoient par leurs éloges à tromper tous les esprits. En un mot, tel étoit, si je puis parler ainsi, l'engouement des Grecs pour Philippe, que Démosthenes, son plus grand ennemi, changea subitement de langage. Au lieu de pousser les Athéniens à la guerre, il parla de paix : il prononça un discours pour les engager à reconnoître la nouvelle dignité de Philippe, & le décret par lequel les Amphictyons l'avoient reçu dans leur assemblée.

Jusqu'alors il n'y avoit eu dans la Grece que cet orateur qui, dévoilant les projets ambitieux de ce prince, tachât d'éclairer les esprits & de les soulever. Si un homme eût été capable de retirer les Athéniens de leur assoupissement, de rendre aux Grecs leur ancien courage, & de ne leur redonner qu'un même intérêt, c'eût été Démosthenes, dont les discours embrasés échauffent encore aujourd'hui le lecteur : mais il parloit à des sourds, & graces aux libérali-

tés encore plus éloquentes de Philippe, dès que l'orateur proposoit en tonnant de lever des armées & d'équiper des galeres, mille voix s'écrioient que la paix est le plus grand des biens. Démosthenes parloit à l'amour de la gloire, à l'amour de la patrie, à l'amour de l'indépendance; & ces passions n'existoient plus. Les pensionnaires de Macédoine remuoient au contraire & intéressoient la paresse, l'avarice & la mollesse d'Athenes; ainsi cette République toûjours retenue dans son oisiveté, ne donnoit à la Grece aucun exemple de fermeté capable de piquer son émulation.

Quand Philippe s'y seroit pris avec beaucoup moins d'habileté pour soûmettre les Grecs, étoit-ce connoître leur situation actuelle, c'est-à-dire les haines implacables qui les divisoient, la différence de leurs intérêts, & l'ambition qui les armoit les uns contre les autres[1], que d'espérer de les réunir, & de former encore con-

tre la Macédoine une ligue générale comme on avoit fait autrefois contre la Perse ? Rapportons nous-en à Polybe. *Quelque estimable*, dit cet historien, *que soit Démosthenes par beaucoup d'endroits, on ne peut l'excuser d'avoir prodigué le nom infame de traître aux citoyens les plus accrédités de plusieurs Républiques parcequ'ils étoient unis d'intérêt avec Philippe. Tous ces magistrats dont Démosthenes à voulu flétrir la réputation, pouvoient aisément justifier une conduite qui a augmenté les forces & la puissance de leur patrie, ou qui l'a sauvée de sa ruine. Si les Messéniens & les Arcadiens ont pensé que leurs intérêts n'étoient pas les mêmes que ceux d'Athenes ; s'ils ont préféré d'implorer la protection de Philippe, à se laisser asservir par les Lacédémoniens, s'ils ont négligé un mal éloigné pour chercher un remede à celui qui les pressoit ; Démosthenes devoit-il leur en faire un crime? Cet orateur se trompoit grossierement, s'il a voulu que tous les Grecs*

consultassent les intérêts des Athéniens en ménageant ceux de leur ville.

On pardonne à Démosthenes de n'avoir pas d'abord connu le changement survenu dans les intérêts de la Grece, & de s'être conduit par des principes anciens quand il s'en falloit faire de tout nouveaux ; ce défaut n'est que trop commun dans les hommes d'état. Mais comment ne sentoit-il pas que les injures (*a*) dont il accabloit les magistrats de Messene, de Mégalopolis, de Thebes, d'Argos, &c. loin de le conduire à son but, devoient faire des ennemis aux Athéniens, & des partisans à Philippe ? Après avoir fait l'épreuve de la foiblesse, de l'irrésolution & de la lâcheté de ses concitoyens ; après avoir connu par expérience l'inutilité des ambassades dont il fatiguoit

(*a*) Polybe blâme Démosthenes d'avoir offensé par les injures les plus atroces les Arcadiens, Lercidas, Hieronyme, Eucompidas ; les Messeniens Néon & Thrasylogue ; les Argiens Myrtis, Teledame & Mnasias ; les Thessaliens Daogue & Cinéas ; les Thébains Théogilon & Timolas, &c.

la

la Grece, pourquoi n'a-t-il pas changé de vûes ? Et peut-on ne le pas méprifer comme politique & comme citoyen, dans le moment même qu'on l'admire comme orateur ?

Pour s'oppofer à la fortune de Philippe, Démofthenes ofe propofer aux Athéniens de lever deux mille hommes de pié & deux cens cavaliers, dont un quart fera compofé de citoyens, & d'y joindre des galeres légerement armées. *Je ne forme pas*, difoit-il, *de plus grandes demandes, car notre fituation préfente ne nous permet pas d'avoir des forces capables d'attaquer Philippe en rafe campagne.* Quel étoit donc fon deffein ? *Nous devons*, continue-t'il, *nous borner à faire de fimples courfes.* Etrange maniere de régler l'état de la guerre dans ces circonftances ! Falloit-il beaucoup de lumiere pour voir la folie d'un projet, qui au lieu de courage ne devoit infpirer aux Athéniens qu'une inquiétude ridicule ; qui loin d'impofer à un ennemi dont on avoüoit la fupé-

riorité, n'étoit propre qu'à l'irriter, & à hâter par conſéquent la ruine d'Athenes. Auſſi Polybe reproche-t-il à Démoſthenes de n'avoir point ſû lire dans l'avenir, & de s'être livré à un emportement téméraire. Les Athéniens, dit cet hiſtorien, cédant enfin aux ſollicitations de leur orateur, ſe roidirent contre Philippe; ils furent battus à Chéronée, & après cette bataille ils n'auroient conſervé ni leurs maiſons, ni leurs temples, ni leur qualité de citoyens, ſi le vainqueur n'eût conſulté ſa généroſité.

J'aime bien mieux le ſens admirable de Phocion qui, auſſi grand capitaine que Démoſthenes étoit mauvais ſoldat, ſe mettoit à la portée de ſes concitoyens, & leur conſeilloit la paix, quoique la guerre dût le placer à la tête des affaires de la République. Je ſuis d'avis, diſoit-il un jour aux Athéniens, que vous faſſiez en ſorte d'être les plus forts, ou que vous ſachiez gagner l'amitié

de ceux qui le ſont. Ne vous plaignez pas de vos alliés, mais de vous-mêmes dont la molleſſe accrédite tous les abus ; mais de vos généraux dont le brigandage ſouleve contre vous les peuples mêmes qui périront ſi vous ſuccombez. Je conſeillerai la guerre, diſoit-il une autre fois, quand vous ſerez capables de la faire, quand je verrai les jeunes gens bien réſolus à ne pas abandonner leur rang, les riches contribuer volontairement, & les orateurs ne pas piller le public.

Voilà toute la politique de Phocion. Ce grand homme regardoit ſa République comme un malade auquel il ne s'agit pas de rendre la ſanté, mais de prolonger ſeulement la vie par un régime ſage & circonſpect. Affoiblie en effet par une longue ſuite de maux, elle auroit néceſſairement ſuccombé dans une criſe occaſionnée par des remedes violens. Phocion auroit permis à un peuple vertueux de ſe livrer au déſeſpoir,

parcequ'il eſt en droit d'en attendre ſon ſalut ; mais il ſavoit qu'une République corrompue eſt téméraire ſi elle oſe ſeulement tenter une entrepriſe difficile. Il jugeoit la perte des Grecs inévitable ; il ſentoit que c'étoit la hâter, que de vouloir l'éviter, & qu'il falloit ſe borner à la reculer.

Ce que j'ai dit juſqu'à préſent de la ſituation de la Grece & de la politique ſavante de Philippe, donnera ſans doute lieu de penſer que Démoſthenes, ſoit qu'il conſeillât aux Athéniens des entrepriſes qui ne pouvoient avoir un ſuccès (*a*) heureux, ſoit qu'il multipliât les diviſions de la Grece par la conduite qu'il tenoit à l'égard des principales Républiques, pouſſoit lui-même les Grecs

(*a*) On pourroit ſoupçonner que Démoſthenes lui-même n'eſpéroit rien d'avantageux des entrepriſes auxquelles il portoit les Athéniens ; puiſque dans le grand nombre d'exordes qu'il compoſoit au haſard, & dont il ſe ſervoit enſuite dans l'occaſion, on en trouve à peine deux ou trois qu'il eût préparés en cas d'un évenement heureux.

à leur ruine, & servoit par conséquent l'ambition de Philippe. Mais en pensant de la sorte on craindra de se tromper ; parce que ce Prince regardoit au contraire Démosthenes comme un ennemi dangereux, & qu'il n'oublia rien pour le gagner ou du moins pour lui fermer la bouche.

Philippe connoissoit sans doute tous les avantages qu'il retiroit de l'imprudence de Démosthenes : mais trop habile artisan d'intrigues pour n'être pas sûr de remuer la Grece par le moyen de ses pensionnaires & de ses alliés, & d'y susciter des troubles à son gré ; il lui importoit peu qu'en aigrissant quelques Républiques contre lui, on fournît à son ambition le prétexte de les asservir. Il pouvoit se passer des services que lui rendoit Démosthenes, & il craignoit cette éloquence impétueuse qui le représentoit comme un tyran, qui entretenoit dans les Grecs le souvenir des grandes actions de leurs peres, &

de leur amour pour l'indépendance, & le contraignoit à n'agir qu'avec une extrème circonſpection. Plus Philippe s'appliquoit adroitement à laſſer la Grece de ſa liberté, & à lui inſpirer une certaine confiance qui la préparât à obéir quand elle ſeroit vaincue, plus il devoit voir avec chagrin que l'orateur Athénien dévoilât ſes projets;&en apprenant d'avance aux Grecs à rougir de la ſervitude qu'ils ne pouvoient éviter, rendît en quelque ſorte incertain le fruit de ſes victoires.

D'ailleurs ce Prince avoit vû dans les dernieres guerres domeſtiques de la Grece, que Sparte, Athenes, Thebes & d'autres Républiques avoient tour à tour imploré la protection de la Perſe, & s'étoient ſervies de ſes forces pour perdre leurs ennemis. Cette politique n'avoit plus rien d'odieux, & il étoit naturel qu'après avoir tenté inutilement de trouver des reſſources chez les Grecs mêmes contre la Macédoine, Démoſthenes

ſe jettât entre les bras des Satrapes d'Aſie. Philippe avoit d'autant plus lieu d'appréhender une pareille démarche de la part de cet orateur, qu'il paſſoit pour avoir des liaiſons étroites avec la cour de Perſe, & même pour être ſon penſionnaire.

Cependant ſi cette puiſſance venoit à ſe mêler des affaires de la Grece, les projets de Philippe étoient renverſés. Les richeſſes immenſes de l'Aſie auroient aiſément débauché à ce prince tous ſes amis; elles auroient réuni toutes les Républiques, en ne donnant à leurs chefs qu'un même intérêt de s'enrichir. Philippe au lieu de vaincre les Grecs par les Grecs mêmes, auroit donc été obligé de les attaquer réunis, & pour les aſſervir, il eût fallu triompher des Perſes mêmes.

L'évenement juſtifia combien les allarmes de Philippe étoient fondées. Dans ſa troiſieme philippique, Démoſthenes ouvrit l'avis d'envoyer des ambaſſadeurs au Roi de Perſe, de

lui repréſenter de quel intérêt il étoit pour lui de ne pas ſouffrir l'agrandiſſement de la Macédoine aux dépens de la Grece, & de le preſſer de donner des ſecours aux Athéniens. L'Orateur qui n'avoit d'abord que tâté les eſprits, inſiſta dans un autre diſcours ſur la néceſſité de cette réſolution qui fut enfin approuvée par ſa République. La négociation des Athéniens réuſſit, & Philippe ayant formé les ſiéges importans de Périnthe & de Biſance, ſe vit troubler dans ces opérations par les ſecours que la cour de Perſe & la République d'Athenes envoyerent aux aſſiégés.

C'eſt alors que ce prince fit voir toute la ſageſſe dont il étoit capable. Il jugea qu'en s'opiniâtrant à ſon entrepriſe, il irriteroit ſes ennemis, les lieroit plus étroitement, & les forceroit à faire par paſſion ce que leur courage ni leur prudence ne leur feroit jamais entreprendre. Pour conjurer l'orage qu'il voyoit ſe former, il leve donc le ſiége des places qu'il

ſerroit déjà de près, & tourne ſes armes contre les Scythes.

Les Athéniens d'autant plus vains qu'ils étoient plus lâches, ne douterent point que la nouvelle expédition de Philippe ne fût un coup de déſeſpoir. Ils crurent qu'humilié de ſa diſgrace, il alloit cacher ſa honte dans la Scythie. Se livrant à une joie inſenſée, ils penſerent être libres, & que la Grece n'avoit plus rien à craindre d'un prince occupé d'une guerre qui devoit le (*a*) ruiner. Si Philippe ne veut pas s'engager avec les Scythes, & commencer une guerre inutile & ſérieuſe qui l'eût empêché de ſe porter à ſon gré dans la Grece ; les Athéniens jugent qu'il eſt indécis &

(*a*) Les Scythes occupoient le pays qui eſt entre le Danube & le Tanaïs. Ces peuples qui ne ſe nourriſſoient que du lait & de la chair de leurs troupeaux, ne cultivoient point la terre, & n'avoient par conſéquent aucune habitation fixe. Delà il eſt aiſé de juger combien il étoit inſenſé de leur faire la guerre. Leurs ennemis en entrant ſur les terres des Scythes manquoient de tout, & périſſoient ſans combattre. Tous ceux qui firent la guerre aux Scythes échoüerent.

timide, & ne manquent pas d'attribuer cette conduite à sa consternation. La cour de Perse de son côté étoit trop bassement asservie à ses Rois, pour ne pas persuader à Ochus, qu'il avoit triomphé de Philippe. Moins ce prétendu triomphe avoit coûté à la Perse, plus elle crut qu'il étoit inutile de déployer de plus grandes forces pour imposer à Philippe. L'orgueil des alliés & leur joie les empêcherent de prendre des mesures pour l'avenir ; & comme l'avoit prévû leur ennemi, le lien qui les unissoit, se ralâcha.

Philippe cependant qui les observoit de la Scythie, méditoit sa vengeance : mais afin de faire une diversion plus prompte dans les esprits, & de mieux séparer Athenes de la Perse, il veut occuper les Grecs d'une affaire à laquelle il semble lui-même ne devoir prendre aucune part. Se servant donc du crédit qu'il a sur les Amphyctions, il fait déclarer la guerre aux Locriens d'Amphysse qui

s'étoient emparés de quelques champs consacrés au temple de Delphes ; & engage le conseil à donner le commandement de l'armée à Cottyphe, homme dévoüé aux intérêts de la Macédoine. Ce général traîne la guerre en longueur, ne se permet aucun succès, & laisse même prendre assez d'avantages aux Locriens, pour que les gens de bien craignent un scandale & qu'Apollon ne soit pas vengé. Les esprits s'échauffent aux clameurs des partisans de Philippe : on ne parle dans toute la Grece que de faire un effort général pour exterminer des sacriléges : les Locriens rappellent le souvenir des Phocéens. Philippe à vaincu ceux-ci, il peut seul réduire les autres ; on s'accoûtume à cette maniere de penser, ses ennemis n'osent s'y opposer dans la crainte d'être accusés d'impiété, & les Amphictyons ont enfin recours à lui.

Autant que ce prince avoit fui jusques là l'éclat, autant chercha-t-il

à imposer par l'appareil de son expédition, dès qu'avoüé par les états de la Grece, & à l'abri de la religion, il put se livrer à son ambition. Il eut à peine défait les Locriens ; que mettant à profit la sorte d'ivresse qui accompagne toûjours un grand succès, & qui porte toûjours les peuples au-delà du but, il se saisit d'Elatée, y rassemble ses forces, & sous prétexte de punir les Athéniens des secours qu'ils ont donnés aux rebelles, se prépare à fondre sur eux. Le danger qu'Athenes vit à ses portes, fit ce que n'avoit pû faire l'éloquence de Démosthenes. Le citoyen s'arracha à ses spectacles, & reprit son ancien génie. La République se ligue avec les Thébains que Philippe commençoit à maltraiter, depuis qu'il les avoit rendus odieux à la Béotie ; & ces deux peuples combattirent avec une valeur héroïque pour défendre leur liberté.

La bataille de Chéronée décida du sort de la Grece. Philippe toûjours

attentif à diviser ses ennemis, & à tempérer par des actes de clémence la sévérité à la quelle le bien de ses affaires le contraignoit quelquefois, prévient les Athéniens par des bienfaits, leur renvoye leurs prisonniers sans rançon, & leur offre un accommodement avantageux; tandis qu'il poursuit les Tébains avec chaleur, & ne leur accorde la paix qu'après avoir mis garnison dans leur citadelle. Il occupoit les postes les plus avantageux de la Grece; ses troupes étoient accoûtumées à vaincre; tout trembloit au nom du vainqueur, ou loüoit sa modération. Il s'en falloit bien cependant que cet empire fût solidement affermi, & il étoit plus difficile de rendre les Grecs patiens sous le joug, que de les avoir vaincus. Leurs passions les avoient conduits à la servitude sans qu'ils s'en apperçussent: mais la présence d'un maître devoit les éclaircir sur leur sort, & un peuple n'est jamais plus redoutable, que quand il combat pour recouvrer

sa liberté, avant que de s'être accoûtumé à obéir. Au milieu d'une nation volage, inquiete, orgueilleuse, téméraire & aguerrie, le moindre évenement étoit capable de causer une révolution, ou du moins des révoltes qui auroient mis la Macédoine dans le cas de toûjours combattre sans jamais profiter de ses victoires.

Philippe consomma son ouvrage avec autant de sagesse qu'il l'avoit entrepris. Je ne sai s'il est un plus beau spectacle pour les yeux de la politique, que la conduite de ce prince après la bataille de Chéronée. Il tempere l'orgueil de sa victoire, il rappelle à lui les esprits que sa prospérité sembloit effaroucher. Chaque ville conserve ses lois & son gouvernement. Enfin c'est en brouillant les Grecs avec la cour de Perse, qu'il veut leur ôter tout secours étranger contre la Macédoine. C'est en flatant leur orgueil, c'est en les conduisant à la conquête de l'Asie, qu'il s'empare de toutes les forces qu'ils au-

roient pû tourner contre lui, qu'il les asservit dans leur patrie, & les met dans l'impuissance de se révolter.

Il avoit déjà fait passer quelques-uns de ses généraux en Asie, & il se préparoit à les suivre avec une armée formidable, lorsqu'il fut assassiné. Cette nouvelle fut à peine publiée que les Thraces, les Illyriens, les Péoniens & les Taulentiens prennent à l'envi les armes & commencent la guerre. Les Grecs de leur côté croyent avoir déjà recouvré leur liberté, & pensant que le jeune successeur de Philippe, occupé par les barbares, les négligeroit, ils se livrent à leur inquiétude. Mais rien ne résiste à Alexandre; Thraces, Péoniens, Illyriens, Taulentiens, tout est rentré dans le devoir. Ce prince paroît dans la Grece, pour y donner un exemple capable d'imposer; il détruit la ville de Thebes qui avoit la premiere levé l'étendart de la révolte. Il profite de la consternation

publique, se fait donner par une assemblée des Grecs le titre de général qu'avoit eu son pere, & marche à la conquête de la Perse.

Depuis le regne de Xercès, cet empire n'avoit fait que déchoir. Les successeurs de ce prince découragés par l'affront qu'il avoit reçû dans la Grece, ne songerent plus à s'étendre, & dès-lors ils négligerent les établissemens nécessaires à leur conservation. Les douceurs de la paix devinrent une oisiveté voluptueuse. Le poids de leur couronne accabla ces monarques qui pouvoient à peine suffire aux plaisirs. Ils se renfermerent dans leurs palais, & laisserent régner sous leur nom des ministres avares, cruels, ignorans & infideles.

Artaxercès, surnommé Longue-main, se fit un art d'armer les Grecs les uns contre les autres, de balancer leurs avantages, & de nourrir leur rivalité, pour les occuper chez eux, & les empêcher de passer en Asie.

Cette

Cette politique timide rabaissa le successeur de Cyrus au-dessous de Lacédémone & d'Athenes, avilit les esprits, & les familiarisa avec leur lâcheté.

Xercès II. & Sogdian ne firent que paroître sur le thrône qu'ils déshonorerent par leurs débauches & leurs cruautés. A ces deux monstres succéda Darius Nothus. C'étoit un esclave couvert des ornemens royaux. Fait pour obéir, chacun voulut le gouverner, & il ne secoüa le joug de quelques Eunuques qui en avoient fait l'instrument de leurs injustices, que pour passer sous celui de sa femme.

Sous le regne d'Artaxercès Mnémon, tout se décida dans la Perse par les intrigues des femmes & des favoris. Ce prince n'avoit pas de ces qualités qui rendent odieux : mais la foiblesse de son caractere lui fit tolérer dans sa cour & dans ses satrapes les vices qu'il n'auroit pas osé avoir. Peu s'en fallut qu'il ne se vît enlever

la couronne par son frere ; & dans le cours des révoltes presque continuelles qui éclaterent sur la fin de son regne, on ne découvre que de ces crimes bas qui déshonorent autant l'esprit que le cœur.

Si j'oublie, avoit dit autrefois Xercès I. *les injures que mon pere a reçues des Grecs, l'embrasement de Sardis, les courses qu'ils ont faites en Asie & la bataille de Marathon, ne croyez pas qu'ils soient touchés de ma modération ; elle excitera leur orgueil. Ma générosité passera pour crainte ou pour impuissance, & ces peuples que je négligerai de châtier, entreront à main armée dans l'Asie. Il n'est plus possible ni aux Perses ni aux Grecs d'être unis, trop de haine & de mépris les divise ; la Perse doit obéir à la Grece, ou la Grece devenir une province de Perse.*

Les successeurs de Xercès auroient dû regarder ces paroles comme la regle de leur politique, surtout depuis que les batailles de Salamine, de Platée, de Micale, & les exploits

des Athéniens ſous la conduite de Cimon en avoient mis la vérité dans un plus grand jour. Artaxercès Mnémon devoit penſer qu'il ſe forme entre les nations des haines que rien ne peut calmer & que tout accroît. Les injures s'oublient ſouvent entre particuliers, parce qu'ils ſont à portée de ſe donner des preuves d'un vrai repentir, & que dans le cours d'un commerce qui ſe renoue, ils peuvent s'inſpirer de nouveaux ſentimens. Les états n'ont point entr'eux le même avantage; leurs liaiſons bien différentes de celles de deux citoyens, n'étouffent point leurs ſoupçons. Ces ſoupçons nourriſſent une antipathie ſecrete, & ſouvent deux nations n'ont déjà depuis long-tems qu'un même intérêt, que l'habitude de ſe haïr & de s'offencer n'eſt pas détruite.

C'étoit donc à Artaxercès Mnémon qu'il appartenoit de finir les longues querelles de ſes prédéceſſeurs avec la Grece; & ſi on ſe rappelle ce que j'ai dit de la ſituation des Grecs

après la mort d'Epaminondas, on jugera combien il lui étoit aisé de profiter des circonstances heureuses qui contribuerent aux succès de Philippe. L'habitude étoit prise chez les Grecs de recourir à la cour de Perse, d'en rechercher la protection, & de la mêler dans leurs affaires. Artaxercès lui-même avoit joüi d'un grand crédit dans la Grece, il s'en étoit vû l'arbitre, & avoit dicté aux différentes Républiques les conditions auxquelles il vouloit qu'elles fissent la paix; il s'en rendit le garant, & il éprouva qu'en refusant à toutes également des secours, il les mettoit dans l'impuissance de se faire la guerre. Le plus grand pas étoit fait: les Grecs étoient préparés à recevoir le joug de la Perse, & il n'étoit plus question que de l'imposer. Sans avoir besoin d'aucunes des précautions sages & savantes, qui furent nécessaires à un Prince aussi peu puissant que Philippe, Artaxercès auroit eû le même succès, si en répandant à pro-

pos des libéralités dans la Grece, il eût eu attention d'avoir une marine puissante. Il se seroit même vû en état d'envahir la Macédoine, avant que son Roi en eût réparé les désordres, & s'y fût affermi.

Artaxercès avoit l'esprit trop borné pour connoître ses avantages, & l'ame trop basse pour profiter de la faveur de la fortune en abandonnant la politique timide de ses prédécesseurs. Trompé par le courage des dix mille Grecs, qui avoient suivi le jeune Cyrus dans son expédition, & dont la retraite est sans doute l'évenement le plus extraordinaire de l'histoire ancienne, peut-être pensoit-il que la Grece étoit encore telle qu'elle avoit été du tems de Thémistocle. Il la redoutoit, & quand il éprouva la supériorité des armes d'Agésilas, il se crut trop heureux de se défaire de cet ennemi, en engageant une partie des Grecs à porter la guerre dans la Laconie, pour faire une diversion en sa faveur.

L'avenement d'Ochus au thrône offrit un ſpectacle effrayant à la Perſe. Ce monſtre fit périr ceux de ſes freres qui étoient moins indignes que lui de régner, & il étendit enſuite ſes proſcriptions ſur toute ſa famille. Tout dégoutant du ſang de ſes parens & de ſes ſujets, il s'abandonna tout entier aux voluptés, il n'y avoit dans toute la Perſe qu'un homme plus méchant qu'Ochus, c'eſt l'Eunuque Bagoas. Son inhumanité fait horreur, & il falloit cependant un ſcélérat auſſi abominable pour venger dignement l'empire, des maux qu'il avoit ſoufferts. Arſès monta en tremblant ſur le thrône de ſon pere, & Bagoas qui le fit bientôt périr, donna la couronne à Darius Codoman.

S'il ſuffit ſouvent d'un Prince imbécile, méchant ou voluptueux pour perdre la monarchie la plus ſolidement affermie, comment l'empire de Cyrus auroit-il pû réſiſter aux vices de ſes ſucceſſeurs ? Il s'en faut

beaucoup que les historiens nous parlent de Darius avec le même mépris que de ses prédecesseurs ; c'est au contraire un Prince brave de sa personne, humain, généreux, & même capable de consulter les lois & de respecter les mœurs de ses sujets en possédant une autorité sans borne. Mais d'un esprit irrésolu & peu éclairé, il n'avoit d'ailleurs aucune des qualités propres à affermir sa puissance contre l'orage dont il étoit menacé. Darius monta sur le thrône presqu'en même tems qu'Alexandre succéda à Philippe, & quand c'auroit été un grand homme, il n'auroit pas eu le tems de réformer les abus, de corriger les vices du gouvernement, de donner à l'empire des ressorts capables de le mouvoir, en un mot de se mettre en état de repousser son ennemi. Ne pouvant donc devenir l'ame de la Perse & lui communiquer son esprit, il n'avoit à opposer à Alexandre que des sujets pour qui les biens ou les maux de l'état étoient

devenus indifférens, des armées ſans courage, ſans diſcipline, & accoûtumées à fuir devant les Grecs, & des courtiſans corrompus & empreſſés à profiter des foibleſſes du Prince & des malheurs publics pour ſatisfaire leur avarice, leur ambition & la baſſe jalouſie qui les diviſoit.

Alexandre paſſa en Aſie avec trente mille hommes de pié & cinq mille chevaux. Darius fut vaincu, la Perſe fut conquiſe par les armes des Macédoniens, & le projet de Philippe ne fut cependant pas exécuté. C'étoit, comme je l'ai indiqué, pour diſtraire les Grecs de la perte de leur liberté, pour leur ôter des forces capables de nourrir leur audace, pour les accoûtumer à obéir, en ſe faiſant un empire dans lequel leur pays ſe trouvât enclavé, que ce Prince avoit voulu porter la guerre en Aſie. C'eſt au contraire en conquérant qui ne ſonge qu'à tout renverſer ſans vouloir rien établir, que ſon fils ſe jette ſur les états de Darius. Une entrepriſe

ſage entre les mains de Philippe, devient téméraire en paſſant dans celles d'Alexandre. Le premier projette ſon expédition, en joignant à ſes forces deux cens trente mille Grecs, ce qui lui donne une eſpérance certaine de vaincre Darius, & d'avoir des ſuccès plus durables que ceux d'Agéſilas; puiſqu'après s'être emparé de toutes les forces des Grecs il ne craint point d'en être inquiété par quelque révolte. Le ſecond commence ſes conquêtes avec une armée médiocre, & ſon imprudence eſt d'autant plus condamnable qu'il n'ignoroit pas que ſa puiſſance étoit ſuſpecte à la Grece & que les Perſes pouvoient aiſément y trouver des alliés, & s'y ménager une diverſion.

En effet ſi Darius eût eu aſſez de fermeté pour ne ſe point laiſſer confondre par la témérité d'Alexandre, s'il eût écouté le ſage conſeil de Mennon, imité la politique de ſes prédeceſſeurs, & en répandant de l'argent chez les Grecs, armé pour ſa

défense les soldats que son ennemi n'avoit pas pris à son service, n'est-il pas vraissemblable qu'Alexandre, qui étoit entré dans l'Asie avec aussi peu de précaution (a) qu'Agésilas, auroit eu le même sort ; celui-ci fut obligé d'abandonner ses conquêtes, & de renoncer à la juste espérance de ruiner un empire, qui avoit été autrefois la terreur des Grecs, pour venir au secours de Sparte ; & l'autre auroit été forcé de courir à la défense de son propre Royaume.

N'être pas satisfait de la monarchie de Cyrus ; pénétrer dans les Indes ; méditer la conquête de l'Afrique ; vouloir asservir l'Espagne & les Gaules ; traverser les Alpes &

(a) J'ai fait voir dans le livre précédent combien il étoit imprudent de la part des Lacédémoniens de faire la guerre à la cour de Perse, tandis qu'ils ne joüissoient que d'un empire très-incertain sur la Grece après la défaite des Athéniens. Si Agésilas avoit été aussi grand homme d'état que grand capitaine, il n'auroit pas manqué d'exiger que toutes les Républiques de la Grece eussent contribué à son expédition ; il eût eu en un mot la politique de Philippe. Voyez l'éloge d'Agésilas par Xénophon, Plutarque & Diodore de Sicile.

rentrer dans la Macédoine par l'Italie vaincue ; c'étoit s'éloigner prodigieusement des vûes de Philippe, & n'y rien substituer de raisonnable. Qu'est ce que des conquêtes dont l'unique objet est de ravager la terre ? Quel nom faut-il donner à un conquérant qui regarde toûjours en avant, ne jette jamais les yeux derriere lui, & qui marchant avec le fracas & l'impétuosité d'un torrent, s'écoule, disparoît de même, & ne laisse après lui que des ruines? Qu'espéroit Alexandre ? Que faisoit-il en faveur de la Macédoine ? Ne sentoit-il pas que cette grandeur ne devoit-être que passagere ; que des conquêtes si rapides, si étendues & si disproportionnées aux forces des Macédoniens ne pouvoient se conserver ? S'il ignoroit des vérités aussi triviales, s'il ne démêla point les ressorts & le but de la politique de son pere, ce héros devoit avoir des lumieres bien bornées ; si rien de tout cela au contraire n'échappoit à sa pénétra-

tion, & ne put cependant modérer ses desirs; ce n'est qu'un furieux que les hommes doivent haïr.

Darius ayant offert à Alexandre dix mille talens & la moitié de son empire, Parménion pensoit qu'il étoit sage de ne pas rejetter ces offres, *je les accepterois*, dit-il, *si j'étois Alexandre*, *& moi aussi*, répliqua Alexandre, *si j'étois Parménion.* Cette réponse peu sensée a été admirée parce qu'elle déploye en quelque sorte tout le caractere d'Alexandre, & fait connoître que son courage & son ambition sont sans bornes. Philippe auroit pensé comme Parménion, & il eût fait sa paix avec Darius. Maître d'une partie de l'Asie, il eût travaillé utilement pour la gloire & le bonheur des Macédoniens. Il se fût fait craindre & respecter des Grecs, en les enveloppant de sa puissance. En un mot il eût fondé un grand empire, & en établissant un ordre constant entre les différentes provinces de sa domination, il eût mis ses

successeurs en état de conserver ses conquêtes & de les étendre.

Si on rapproche sous ce point de vûe les deux Princes dont je parle, qu'on remarque entre eux une étrange disproportion! Dans Philippe je vois un politique supérieur à tous les événemens ; & fait pour gouverner les hommes. La fortune ne peut lui opposer d'obstacles qu'il n'ait prévus, & qu'il ne surmonte suivant leur différente nature, par sa sagesse, sa patience, son courage ou son activité; je découvre une génie vaste dont toutes les entreprises sont liées, & se prêtent une force mutuelle. Ce qu'il exécute est toûjours une conséquence de ce qu'il a fait, & prépare ce qu'il doit entreprendre. Dans Alexandre je vois un guerrier extraordinaire, dont le courage téméraire & impatient, qu'on me permette cette expression, tranche par-tout le nœud gordien que Philippe eût dénoüé. L'excès de toutes ses qualités, surprend la raison & le fait paroître

grand, parce qu'il fait ſentir à ceux qui le conſiderent la foibleſſe de leur caractere ; au lieu de ne donner que de la ſurpriſe à ce phénomene rare, nous lui donnons de l'admiration.

Qu'on ſuppoſe Philippe dans l'Aſie à la tête des forces de la Grece. Si ſa ſageſſe paroît d'abord moins capable d'impoſer à Darius que l'enthouſiaſme d'Alexandre, elle le conduira cependant au même but. L'audace d'Alexandre lui réuſſit, parcequ'elle excita dans Darius la crainte, paſſion qui reſſerre l'eſprit, glace l'imagination, & engourdit toutes les facultés de l'ame. Darius eût éprouvé de la part de Philippe une autre ſorte de conſternation. Le Roi de Macédoine l'eût entouré de piéges ; il eût profité des diviſions qui régnoient dans l'Aſie, dont les provinces déſunies par leurs mœurs, leurs lois, leur religion, n'avoient aucune relation entre elles ; il eût réveillé l'eſprit de révolte ; il eût tenté l'ambition de ces Satrapes orgueil-

leux qui ne cherchoient qu'à se rendre indépendans ; il eût marchandé leurs villes, & comme on l'a dit, faisant autant la guerre en marchand qu'en capitaine, il eût ruiné l'empire de Perse, & Darius peut-être sans être vaincu, eût vû disparoître sa puissance.

Placez Alexandre dans les mêmes circonstances où s'est trouvé son pere, & la Macédoine, qui n'avoit pas entierement succombé sous l'imbécillité de ses derniers Rois, sera écrasée du courage d'Alexandre. Qu'un de ses ennemis veuille profiter de sa foiblesse & de la confusion de ses affaires, il courra à la vengeance avant que de l'avoir préparée. Il seroit inutile de parcourir ici toutes les conjonctures délicates où Philippe s'est trouvé; je me borne à rappeller la levée des siéges de Périnthe & de Bisance : Alexandre étoit-il capable d'une pareille conduite ?

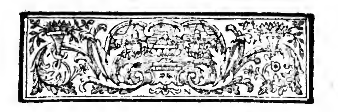
Il abandonna enfin les mœurs des Grecs & prit celles des Perses. Quel-

ques écrivains, pour sauver la gloire de ce héros, ont imaginé que ce changement fut l'ouvrage de sa politique, & qu'il ne songeoit qu'à donner de la confiance aux barbares, & à les gagner afin d'affermir son empire. Mais quand ce seroient là en effet les vûes d'Alexandre, ne devroit-on pas lui reprocher d'avoir mal raisonné ? Pour plaire aux Perses étoit-il prudent de choquer les Grecs? Ceux-ci, quoique moins nombreux, méritoient plus de ménagemens ; ils étoient braves, aguerris & jaloux de leur liberté, les autres accoûtumés à ramper sous le despotisme, étoient faits pour être esclaves. C'étoit donc du côté de la Grece plutôt que de la Perse, que la monarchie des Macédoniens pouvoit être menacée de quelque révolution. En effet quand Alexandre mourut, les Grecs firent un effort pour rompre leurs chaînes : mais l'Asie ne songea point à se soûlever, & un politique célebre en donne la raison. Que gagnoient,

dit-il, les Perses à obéir plutôt à la famille de Darius qu'à celle d'Alexandre? Qui réussit à déthrôner un prince despotique, ne craint point, en occupant sa place, de se voir enlever sa proie. Le vaincu n'avoit commandé qu'à des hommes lâches & sans vertu, il avoit seul possédé toute l'autorité; personne, après sa ruine, n'aura donc assez de crédit pour armer le peuple, se mettre à sa tête, & le porter à venger un maître dont le sort doit lui être indifférent.

Le changement d'Alexandre fut une vraie corruption. En entrant dans la tente de Darius ornée des richesses les plus précieuses, ce prince, qui n'avoit encore l'ame ouverte qu'à la passion de conquérir, ne put cependant s'empêcher d'en être éblouï au point de dire à ceux qui le suivoient, que c'étoit là ce qu'on devoit appeller régner. Ce germe de corruption se développa dans la prospérité. Maître de tout il voulut enfin joüir.

Malgré ce que dit Plutarque ; qu'on ne pense pas que ce héros songeât à lier étroitement les différentes provinces de son empire , pour n'en former qu'un seul corps qui dût éternellement subsister. Plus Alexandre avoit les qualités d'un conquérant , moins il devoit avoir celles d'un législateur Loin de remédier aux maux que lui présageoit l'ambition de ses lieutenans ; il prévoyoit au contraire avec une sorte de joie , leurs divisions , & regardoit leurs guerres comme les jeux funebres dont on devoit honorer ses funérailles. N'étoit-ce pas en donner le signal que d'appeller vaguement à sa succession le plus digne de lui succéder? Il est bien vraissemblable que ce prince crut qu'il importoit à sa gloire , que son successeur fût moins puissant que lui , & qu'il se formât plusieurs monarchies formidables des débris de son seul empire.



OBSERVATIONS SUR *LES GRECS.*

LIVRE QUATRIEME.



Algré la foûmiffion des Perfes, & la foibleffe des Grecs, la puiffance des Macédoniens penchoit vers fa ruine. Il femble en effet que les empires auffi confidérables que celui d'Alexandre foient deftinés à fuccomber fous leur propre poids. Tantôt la fécurité où ils font à l'égard des étrangers, les diftrait de l'attention avec laquelle

ils doivent veiller sur eux-mêmes, & les ressorts du gouvernement se relâchent. Tantôt ses ministres ne peuvent se refuser aux voluptés qui les assiegent ; & le peuple fatigué de leurs injustices, s'abandonne à un assoupissement léthargique. Plus souvent encore la trop vaste étendue d'une monarchie fait sa foiblesse, parce qu'il ne peut régner aucune harmonie entre ses provinces, que rien ne s'y exécute qu'avec une extrème lenteur ; ou que n'y ayant aucune proportion entre les abus qui y doivent naitre & les remedes que la politique peut y apporter, la prudence toûjours moins habile que les passions, est incapable de réprimer les vices qui se multiplient avec un dégré de vîtesse toûjours plus rapide, & qui tendent au bouleversement entier de la société.

La terreur du nom d'Alexandre, l'admiration que mille qualités héroïques avoient inspirée pour sa personne, & l'espece d'enthousiasme qui

échauffoit son armée, étoient les seuls liens qui eussent tout contenu dans le devoir. Ce Prince avoit régné peu de tems, & quand il mourut sa monarchie étoit encore trop nouvelle pour avoir des lois accréditées ou des usages qui en tinssent lieu. Son camp n'avoit pas été une école où l'on eût appris à être juste & modéré; & les lieutenans d'un héros qui croyoit que le courage & la force fussent des titres légitimes pour régner par tout où il y avoit des hommes, devoient être ivres d'ambition, Presque souverains dans les provinces de leur gouvernement, pouvoient-ils reconnoître l'autorité d'un (a) Prince imbécile & d'un enfant encore au berceau, qui avoient partagé le thrône d'Alexandre?

Quand Perdiccas, à qui la régence fut déférée, auroit eu toutes les qualités & tous les talens de Phi-

(a) Aridée, frere d'Alexandre; on lui donna le nom de Philippe en l'élevant à l'Empire. Il régna conjointement avec Alexandre, fils d'Alexandre & de Roxane.

lippe, il lui auroit été impossible de maintenir l'ordre & la subordination. C'étoit un défaut en lui que rien ne pouvoit réparer, que d'avoir été l'égal des capitaines à qui le gouvernement des provinces avoit été confié. Au lieu de leur imposer par sa dignité, il ne faisoit qu'irriter leur orgueil & leur ambition. Il est vrai que dans la crainte de se rendre odieux, aucun n'osa d'abord se soûlever ouvertement contre une autorité légitime: mais ils n'eurent cependant aucune déférence pour les ordres du régent. Chacun se fit des regles d'administration suivant qu'il importoit à ses intérêts, eut ses armées & ses forteresses, & refusa de rendre compte des tributs & des impots qu'il faisoit lever par ses officiers En un mot la monarchie des Macédoniens, quoiqu'unie encore en apparence, étoit déjà réellement partagée en différentes parties indépendantes les unes des autres.

Dans une situation aussi critique,

Perdiccas ne pouvoit affermir le gouvernement, qu'en donnant les preuves les plus éclatantes de son attachement envers la famille d'Alexandre. Il auroit dû en quelque sorte se démettre de son autorité entre les mains d'un conseil composé des grands de l'état, & à l'exemple d'Eumenes, y faire revivre (*a*) Alexandre. Mais soit que sa vanité ne lui permît pas de déguiser ainsi son ambition, soit qu'il connût assez les généraux Macédoniens pour penser, quelle que fût sa conduite, qu'ils au-

(*a*) *Eumenes leur fit acroire qu'Alexandre s'étoit en dormant apparu à lui, & lui avoit montré un pavillon magnifiquement paré & acoûtré comme il appartient à un Roi, dedans lequel pavillon il y avoit un thrône royal, & lui dit que là où ils voudroient tenir leur conseil, là dedans il s'y trouveroit & leur aideroit en tous leurs conseils & en la conduite de toutes leurs affaires, pourvû qu'ils commençassent toujours par lui. Il persuada aisément cela à Antigenes & à Teutamus, lesquels ne vouloient point aller devers lui pour déliberer des affaires, ni lui aussi n'estimoit pas que ce fût chose digne de lui qu'on le vît aller à la porte des autres : par quoi d'un commun consentement ils firent incontinent dresser un beau & riche pavillon qu'on appelloit le pavillon d'Alexandre, là où ils faisoient leurs assemblées du conseil pour délibérer des affaires de plus grande conséquence.* Traduction d'Amiot.

roient l'art de la rendre ſuſpecte, & de ſe faire des prétextes de guerre & de révolte ; il laiſſa lui-même entrevoir, après qu'il eut épouſé Cléopatre, qu'il aſpiroit à l'Empire, & voulut maintenir ſon autorité par la force.

Le Régent faiſoit à peine ſes diſpoſitions pour attaquer Ptolomée qui s'étoit rendu indépendant dans l'Egypte, qu'Antigone le plus habile & le plus ambitieux des lieutenans d'Alexandre, repréſenta Perdiccas comme un uſurpateur qui vouloit dépouiller les grands de leurs gouvernemens, y placer ſes créatures, & ſe défaire enſuite des deux Rois. Il n'en falloit pas tant pour allumer dans toutes les parties de l'Empire une guerre que tout le monde deſiroit, & dont chaque gouverneur de province ſe flatoit en particulier de retirer le principal avantage.

Perdiccas que ſa dureté & ſon orgueil avoient rendu odieux à ſon armée, la vit ſe ſoûlever contre lui, & ayant

ayant été assassiné par des conjurés, les soldats offrirent la régence à Ptolomée même contre lequel ils marchoient. Ce prince (*a*), car on peut commencer à lui donner ce titre, refusa prudemment une dignité dont il ne pouvoit soûtenir les prérogatives, sans se rendre l'ennemi de tous les gouverneurs de provinces; & qui, en ne lui donnant qu'un pouvoir imaginaire & contesté sur l'empire d'Alexandre, l'auroit vraissemblablement exposé à perdre l'Egypte. La régence fut déférée à Aridée & à Pithon, les chefs de la conjuration qui avoit fait périr Perdiccas: mais ces deux hommes accablés du poids de leur dignité, s'en démirent entre les mains d'Antipater, gouverneur de Macédoine, qui étoit passé d'Europe en Asie à la tête d'une armée,

(*a*) Les gouverneurs de provinces, quoiqu'indépendans dans leurs gouvernemens, ne prirent le titre de Roi qu'après que toute la famille d'Alexandre eut péri. Antigone en donna l'exemple, il fut bientôt suivi par Ptolomée & les autres généraux.

pour faire une diverſion en faveur de Ptolomée, & attaquer Eumenes & les autres généraux fideles à Perdiccas & à leur devoir.

Antipater auſſi habile que Ptolomée, ne ſacrifia pas la fortune dont il joüiſſoit, aux intérêts de la régence dont on venoit de le revêtir. Soit que par les relations qui l'avoient lié aux rébelles, il fût inſtruit de tous leurs projets, & jugeât en conſéquence que la monarchie des Macédoniens ne pouvoit ſubſiſter; ſoit qu'il vît du danger à renoncer aux liaiſons qu'il avoit avec eux, pour former des alliances nouvelles & douteuſes avec les amis de Perdiccas & du gouvernement; il ne balança point à avilir lui-même la régence, & à précipiter la chûte de l'état. Dans le nouveau partage qu'il fit de l'empire, il dépouilla de leurs provinces Eumenes & les autres généraux de ſon parti, & les donna aux ennemis les plus dangereux du gouvernement. Ce partage devoit exciter une guerre

ſanglante en Aſie entre les lieutenans d'Alexandre ; car les uns n'étoient pas dans la diſpoſition d'abandonner leurs provinces ſur un ſimple ordre du régent, & les autres devoient tout tenter pour entrer en poſſeſſion des gouvernemens qui leur avoient été donnés. Tandis que tout ſe préparoit à une révolution, Antipater repaſſa en Europe avec les deux Rois qui étoient ſous ſa garde, & ſe bornant à gouverner la Macédoine, parut oublier les conquêtes des Macédoniens.

Les Grecs ſe ſeroient conduits avec prudence, s'ils euſſent attendu à vouloir recouvrer leur liberté, que les premiers différends dont je viens de parler, & qu'il étoit aiſé de prévoir, euſſent éclaté en Aſie. Phocion ne négligea rien pour réprimer l'ardeur avec laquelle les Athéniens ſe porterent à prendre les armes, lorſqu'ils apprirent les premieres nouvelles de la mort d'Alexandre. *Si Aléxandre*, leur diſoit-il, *eſt mort au-*

jourd'hui, il le sera encore demain & après demain. Mais Démosthenes qui avoit été rappellé de son exil, fit valoir le prix de la liberté; il représenta avec son éloquence ordinaire la honte de la Grece, & en la poussant à la révolte, il confirma sa servitude.

La victoire complete que Léosthene, général de la confédération des Grecs, remporta sur Antipater, ne pouvoit en effet leur être d'aucune utilité; & tandis que les Athéniens & leurs alliés (a) se livroient à la joie, Phocion n'avoit-il pas raison de dire qu'il *auroit voulu avoir gagné cette bataille, mais qu'il seroit honteux de l'avoir conseillée*? Qu'espéroient les Grecs par leur entreprise contre une monarchie aussi puissante que celle de Macédoine, & dont toutes les parties étoient encore unies? Tant

(a) C'est à-dire les Phociens, les Doriens, les Locriens, les Enians, les Alissiens, les Dolopes, les Athamantes, les Leucadiens, quelques cantons de l'Illyrie & de la Thrace, les Thessaliens, une grande partie du Péloponese; à savoir les Argiens, les Sycioniens, les Eliens, les Messéniens & ceux d'Acté.

que la guerre civile n'étoit point allumée entre les lieutenans d'Alexandre, les Grecs ne devoient-ils pas sentir qu'ils triompheroient inutilement d'Antipater ? Sa défaite est à peine sûe en Asie, qu'il reçoit des secours de tous côtés. Clitus arme une flotte considérable ; Léonatus passe en Europe avec les forces de son gouvernement de Phrygie ; Cratere amene avec lui de Cilicie six mille Macédoniens dont plus de la moitié avoit suivi Alexandre dans toutes ses expéditions, mille Perses aguerris, & quinze cens chevaux. Voilà ce qu'avoit craint Phocion, & ce qui le portoit à réprimer l'emportement aveugle & téméraire de la Grece. En effet, quand Antipater, au lieu de se venger de sa défaite, d'imposer un joug plus pesant aux Grecs, de détruire le gouvernement populaire d'Athenes, de transporter une partie de ses habitans dans la Thrace, & de mettre garnison dans le fort de Munychie, eût éprouvé

une seconde disgrace & plus considérable que la premiere ; il auroit reçû de nouveaux secours, & la Grece enfin auroit été accablée avant que les forces des Macédoniens fussent épuisées, ou que leurs divisions eussent éclaté.

Après que Perdiccas eut déclaré la guerre à Ptolomée, tout changea de face, & les circonstances devenoient aussi favorables à la révolte des Grecs, qu'auparavant elles y avoient été contraires. Bien loin qu'Antipater eût alors reçu des secours de l'Asie, il étoit lui-même intéressé à y faire passer tout ce qui lui auroit resté de forces, pour s'opposer à l'ambition de Perdiccas, & seconder Antigone & Ptolomée dont le salut importoit à tous les ambitieux de l'Empire. Antipater se seroit comporté à l'égard de la Grece, comme il se conduisit avec les Etoliens à qui il faisoit la guerre, & qu'il invita à la paix par des conditions avantageuses. De leur côté Per-

diccas & ceux de son parti auroient recherché son alliance, comme ils rechercherent celle des (a) Etoliens. En un mot les Grecs joüant un rôle important entre les successeurs d'Alexandre, s'en seroient fait respecter, & n'auroient plus trouvé d'obstacle à leur liberté que dans leur propre corruption.

Au lieu d'être en état de profiter des dissentions des Macédoniens, quand ils commencerent à se faire la guerre, les Grecs en furent les premiers la victime. On n'eut aucune raison de les ménager, parceque la foiblesse, où la vengeance d'Antipater les avoir réduits les rendoit mé-

(a) Dès qu'Antipater eut passé en Asie, Perdiccas fit un traité avec les Etoliens par lequel ils s'engageoient de faire une diversion en sa faveur. Ils entrerent en Thessalie avec une armée de seize mille hommes, s'emparerent de plusieurs forteresses, & defirent Polyclès, lieutenant d'Antipater. Obligés de rappeller une partie considérable de leurs forces pour les opposer aux Acarnaniens, ils dégarnirent extrèmement la Thessalie. Polypercon, autre lieutenant d'Antipater, y entra, battit les Etoliens, & reprit les places où ils avoient mis garnison.

prisables. Leur pays servit de théâtre à la guerre. Leurs villes qui avoient conservé jusques là une apparence de liberté, furent en proie à mille tyrans qui s'y emparerent de l'autorité souveraine, à la faveur des troubles qui agiterent la Macédoine, & dont je ne parlerai qu'autant qu'il est nécessaire pour faire connoître la situation de la Grece.

Antipater ne survécut pas longtems à son élévation, & au lieu de remettre en mourant la régence générale de l'empire & le gouvernement particulier de la Macédoine à son fils, il y appella Polypercon. Cassander indigné de la prétendue injure que lui avoit fait son pere, brûloit de se venger & de s'emparer d'un royaume qu'il regardoit déjà comme son patrimoine; mais n'ayant encore rempli que des postes subalternes, argent, soldats, vaisseaux, tout lui manquoit pour l'exécution de son projet. Il s'ouvrit à Seleucus, gouverneur de Babylone, & à Antigone

qui

qui étoit le maître de l'Asie mineure. Ces deux hommes pleins d'ambition, qui ne cherchoient qu'à multiplier les troubles, & à avilir la régence, flaterent le ressentiment de Cassander, lui donnerent une armée, & le mirent en état de faire une entreprise sur la Macédoine.

Polypercon mal affermi dans son gouvernement, fut obligé de l'abandonner à l'approche de Cassander. Il se retira dans le Péloponese avec les troupes qu'il s'étoit attachées, & emporta l'argent qui étoit dans les trésors des Rois de Macédoine. Il appella à son service tout ce qu'il y avoit de Grecs qui n'ayant point d'autre profession que celle des armes, se vendoient au plus offrant, & pour lesquels Philippe avoit dit que la guerre étoit un tems de paix. Essayant ensuite d'intéresser la Grece à son sort, il porta un décret par le quel il substituoit le gouvernement populaire à l'aristocratie établie par Antipater, & ordonnoit aux Républiques de

bannir leurs magiſtrats & de s'engager par ſerment à ne jamais rien entreprendre contre les intérêts de la Macédoine. C'étoit envain que Polypercon vouloit ranimer la Grece: affaiſſée ſous ſes diſgraces, elle n'étoit plus capable d'aucun ſentiment. Ce décret cauſa de nouveaux déſordres en ramenant l'uſage des proſcriptions & des exils; & Polypercon, obligé de demeurer ſur la défenſive, ſe détermina, pour s'aſſûrer de la fidélité de pluſieurs villes, à y placer des eſpeces de lieutenans qui abuſerent de leur pouvoir, & devinrent bien-tôt de vrais tyrans.

Tandis que le régent de l'empire ne faiſoit dans le Péloponeſe que le rôle d'un aventurier, que la tyrannie ſe multiplioit chez les Grecs, & que la Macédoine éprouvoit chaque jour de nouvelles révolutions, dans leſquelles toute la famille d'Alexandre périt enfin de la façon la plus tragique, Antigone défit Eumenes, Alcétas & Attalus, & diſſipa juſ-

qu'aux derniers restes des partisans de Perdiccas & du gouvernement. Après tant de succès, ce capitaine se trouvoit en quelque sorte le maître de l'Asie : mais la monarchie seule d'Alexandre pouvoit satisfaire son ambition. Cassander, Ptolomée, Séleucus & Lysimaque étoient autant de rivaux incommodes dont il ne voyoit la fortune qu'avec chagrin. Soit que la Macédoine lui offrît une carriere plus brillante par la réputation qu'elle avoit acquise sous Philippe & sous Alexandre ; soit qu'il crût que ce Royaume donneroit à ses Rois un droit sur les provinces qui en avoient été démembrées ; ce fut à Cassander qu'Antigone résolut de déclarer d'abord la guerre.

Dans cette vûe il recherche l'alliance de Polypercon, lui donne des espérances, & lui envoye des forces pour l'aider à se soûtenir. Afin d'attirer en même-tems dans son parti les villes de la Grece, il leur ordonne par un decret d'être libres, & les

affranchit des garnisons étrangeres dont elles étoient opprimées. Son fils Démétrius, surnommé Poliorcete, passa à deux reprises dans la Grece pour y mettre ce decret en exécution. Ce jeune héros enleva, il est vrai, à Ptolomée la plûpart des places où il tenoit garnison, & chassa Cassander de celles qu'il occupoit : mais les Grecs n'en étoient pas moins malheureux ; les armées qui ravageoient leur pays, leur ôtoient la liberté que d'inutiles decrets leur attribuoient ; & tout leur avantage, si c'en est un, étoit de changer de joug, & de voir leurs ennemis se déchirer tour à tour & se punir de leur ambition.

Cassander prêt à se voir chasser de la Macédoine, retira Ptolomée, Séleucus & Lysimaque de l'espece d'aveuglement dans lequel ils étoient. Il leur représenta combien il est imprudent de souffrir l'agrandissement d'un voisin sans s'y opposer. Il leur fit sentir que le danger dont il étoit menacé, leur étoit commun ; que

sa chûte entraineroit la leur, Antigone étant trop ambitieux pour que la Macédoine servît de terme à ses conquêtes; & qu'il étoit tems, ou jamais, de se réunir contre cet oppresseur. Ces quatre princes se liguerent, & la célebre bataille d'Ipsus décida enfin de la succession d'Alexandre d'une maniere fixe. Antigone défait perdit la vie dans le combat, & ses ennemis partagerent sa dépouille.

LaGrece se seroit vûe délivrer de cette foule de tyrans qui l'opprimoient à la fois, ou du moins elle auroit commencé à se ressentir de quelques avantages de la paix sous la protection des Rois de Macédoine, à qui elle étoit échûe en partage; si elle n'eût été destinée à servir de théatre aux aventures singulieres d'un prince, sur qui la fortune sembloit vouloir épuiser tous ses caprices. Démétrius Poliorcete n'avoit recueilli des débris de la fortune de son pere que Tyr, l'isle de Cypre, & quelques

domaines très-bornés sur les côtes d'Asie. Depuis Alexandre, l'ambition, l'espérance & le courage étoient des titres suffisans pour aspirer à se faire des Royaumes ; la Grece où Démétrius avoit des amis & des intelligences, le tenta ; & tandis qu'à la tête d'une armée d'aventuriers dignes de lui, il étoit occupé à y faire des conquêtes, il perdit ses autres états. La fortune l'en dédomagea, en le portant sur le thrône de Macédoine à la faveur des divisions qui se formerent entre les fils de Cassander au sujet de la succession. Dépouillé de sa couronne au bout de sept ans, son inquiétude le fit passer en Asie pour s'y conquérir un nouvel établissement, & il laissa cependant à son fils Antigone Gonatas, des forces avec lesquelles il se maintint dans la Grece. C'est ce prince qui, au rapport des historiens, se conduisant par les mêmes principes de politique que Polypercon, établit des tyrans dans la plûpart des villes, ou se déclara le protecteur de tous

ceux qui avoient usurpé l'autorité souveraine dans leur patrie. Avec leur secours il se rendit assez puissant pour s'emparer de la Macédoine après la mort de Sosthene, s'y affermir, & laisser enfin ce Royaume à ses descendans.

Pendant que la Grece de jour en jour plus esclave, étoit agitée par les révolutions dont je viens de faire une légere peinture, on commença à y parler des Etoliens, qui jusques-là n'avoient presque jamais eu part à aucune affaire importante. De tous les Grecs c'étoient les seuls qui eussent conservé cet esprit de piraterie & de brigandage que les autres avoient perdu en formant des sociétés. Les Etoliens, dit Polybe, sont plutôt des bêtes féroces que des hommes: justice, droit, alliances, traités, ce sont de vains noms, l'objet de leurs plaisanteries. Accoûtumés à ne vivre que de butin, ils ne font grace à leurs alliés, que quand ils trouvent à contenter leur avarice

chez leurs ennemis. Tant que la Grece fut en état de leur imposer, ces brigands n'exercerent leurs violences que dans la Macédoine, dans l'Illyrie, sur mer, ou dans les isles qui avoient le moins de relation avec le continent. Tout changea de face quand les Grecs furent corrompus, désunis d'intérêts, & affoiblis par leurs guerres domestiques. Les Etoliens mirent d'abord à contribution quelques quartiers du Péloponese; ils désolerent bien-tôt toute cette province, & enhardis ensuite par leurs succès & par les alliances qu'ils avoient toûjours avec quelqu'un des successeurs d'Alexandre, ils firent enfin des courses dans toute la Grece.

Les désordres que commettoit ce peuple farouche, rappellerent à quelques Républiques le soûvenir de leurs anciennes associations. Dyme, Patras, Tritée & Phare, les villes les plus accréditées de l'Achaïe, & & les plus exposées aux insultes des Etoliens, renoüerent les premieres

leur alliance, & leur traité donna naissance à la seconde ligue des Achéens, qui étant parvenue à remplir la place qu'Athenes & Sparte avoient autrefois occupée parmi les Grecs, mérite qu'on en fasse connoître tous les progrès.

Comme toutes les autres contrées de la Grece, l'Achaïe obéit d'abord à des Rois; ces princes descendoient d'Oreste, & leur famille conserva la couronne jusqu'aux fils d'Ogygès. qui s'étant rendus odieux, furent chassés de leurs états. Les Achéens commençant alors à être libres, chacune de leurs villes forma une République indépendante qui avoit son gouvernement, son territoire & ses magistrats particuliers. Les distinctions que la monarchie avoit introduites entre les citoyens disparurent, & le peuple posséda toute l'autorité souveraine. Ce gouvernement si orageux dans le reste de la Grece, ne causa aucun désordre dans l'Achaïe, parce qu'il y étoit tempéré par les lois gé-

nérales dont ses différentes Républiques convinrent, en contractant une alliance que leur foiblesse rendoit nécessaire, & à laquelle elles étoient préparées, puisqu'elles avoient eu jusqu'alors les mêmes poids, les mêmes mesures, les mêmes lois, le même esprit & les mêmes intérêts.

Chacune de ces Républiques renonça au privilége de contracter des alliances particulieres avec les étrangers, & toutes convinrent qu'une extrême égalité serviroit de fondement à leur union, & que la puissance ou l'ancienneté d'une ville ne lui donneroit aucune prérogative sur les autres. On créa un sénat commun de la nation; il s'assembloit deux fois l'an à Egium, au commencement du printems & de l'automne, & il étoit composé des députés de chaque (a) République en nombre égal. Cette

(a) Ces villes étoient au nombre de douze, savoir, Patras, Dyme, Phare, Tritée, Leontium Egire, Pellene, Egium, Boure, Ceraunie, Olen & Elym. Cette derniere fut submergée par la mer peu de tems avant la bataille de Leuctres.

assemblée ordonnoit la guerre ou la paix, contractoit seule des alliances, faisoit des lois particulieres pour son gouvernement, envoyoit des Ambassadeurs, ou recevoit ceux qui étoient adressés aux Achéens. S'il survenoit quelque affaire importante & imprévûe dans le tems que le sénat ne tenoit pas ses séances, les deux préteurs le convoquoient extraordinairement. Ces magistrats, dont l'autorité étoit annuelle, commandoient les armées; & quoiqu'ils ne pussent rien entreprendre sans la participation de dix commissaires qui formoient leur conseil, ils paroissoient en quelque sorte les dépositaires de toute l'autorité publique, dès que le Sénat auquel ils présidoient, n'étoit pas assemblé.

Il résultoit de cet ordre politique que le peuple de chaque ville de l'Achaïe joüissoit de sa liberté sans crainte de la perdre; & que ne se mêlant que des affaires purement civiles, il n'étoit point remué par ces grands

intérêts qui causent des agitations trop violentes, font naître des cabales & des partis, & qui ruinent presque toûjours une démocratie. Les Achéens les plus portés à la modération, ne songeoient ni à acquérir de grandes richesses, ni à se rendre redoutables à leurs voisins par leurs armes. Leur sénat obligé de conformer sa conduite à leur génie, fut sans ambition, & se trouva par conséquent préparé à suivre toûjours la justice. C'est son attachement à la vertu qui le fit respecter & lui valut souvent l'honneur d'être l'arbitre des différends qui s'élevoient dans le Péloponese, dans les autres parties de la Grece, & même chez les étrangers.

Les Achéens à qui Philippe & Alexandre avoient laissé leurs lois, leur gouvernement, je dirois presque leur liberté, n'échapperent pas aux malheurs que la Grece éprouva sous les successeurs de ces princes. Les villes de l'Achaïe sentirent le contrecoup des désordres qui troublerent la

Macédoine ; les unes reçurent garnison de Polypercon, de Démétrius, de Cassander, & depuis d'Antigone Gonatas ; les autres virent naître des tyrans dans leur sein, & il n'y eût plus de lien entr'elles.

Telle étoit la situation de l'Achaïe, lorsque Dyme & les trois autres villes que je viens de nommer, jetterent les fondemens d'une seconde ligue qui se proposa pour modele la premiere, & en prit les mœurs, les lois & la politique. Les Egéens s'étant delivrés cinq ans après de leur garnison, s'incorporerent dans cette République naissante, qui s'agrandit encore par l'association des Caryniens & des Bouriens qui avoient massacré leurs tyrans. Quelques villes du Péloponese demanderent comme une faveur à être reçûes dans la ligue ; d'autres attendirent qu'on leur eût ouvert les yeux sur leurs intérêts, ou qu'on leur fît une sorte de violence dont elles eurent bien-tôt lieu de s'applaudir.

Tandis que la Macédoine occupée de ses dissentions domestiques, ne pouvoit donner qu'une attention légere aux affaires de la Grece ; les Achéens, dit Polybe, auroient fait des progrès beaucoup plus considérables, si leurs préteurs eussent été des hommes distingués par leur courage ou par leurs lumieres. On pourroit encore soupçonner, que la multiplicité de ces magistrats nuisit aussi pendant long-tems aux intérêts des Achéens, par l'espece d'inaction où la diversité de leurs sentimens les retenoit. Il est du moins certain que tout changea de face lorsque l'Achaïe, au lieu d'élire tous les ans deux préteurs, n'en choisit qu'un auquel elle confia l'administration de toutes ses affaires. Ce fut quatre ans après cette réforme, qu'Aratus délivra Sycione sa patrie, du tyran qui s'en étoit rendu le maître, & l'unit à la ligue des Achéens. Les talens de cet homme célebre l'éleverent à la préture, qui devint en quelque [illegible]e une ma-

giſtrature perpétuelle entre ſes mains, & il offrit à la Grece un ſpectacle tout-à-fait extraordinaire. Sans ambition, ſans deſir de faire des conquêtes, les Achéens déclarerent une eſpece de guerre ſourde à tous les tyrans du Peloponeſe ; ils ſurprirent pluſieurs villes, les affranchirent, & ſe crurent aſſez payés des frais & des périls de leur entrepriſe, en les uniſſant à une ſociété dans laquelle elles joüiſſoient de la même indépendance & des même prérogatives que les villes les plus anciennement alliées. Pluſieurs tyrans ne ſe trouvant plus en ſûreté, ſurtout après la mort de Démétrius, Roi de Macédoine, qui les protégeoit, ſe démirent eux-mêmes de leur autorité.

Au changement ſubit qui ſe fit dans le Péloponeſe, & au rôle important que commençoient à faire les Achéens, on eût dit que l'ancienne haine des Grecs contre la monarchie étoit réveillée, & que réunis d'intérêt ils n'alloient plus former

qu'un corps. Mais outre que les villes qui avoient autrefois dominé dans la Grece, étoient jaloufes des progrès de l'Achaïe & la traverfoient fecretement, la ligue Achéenne par elle-même n'infpiroit pas affez de confiance, pour mettre en mouvement des peuples laffés de lutter contre la fortune & accoûtumés à leur abaiffement. La modération des Achéens devoit groffir le nombre de leurs alliés : mais cette même modération mettoit obftacle d'un autre côté à leur agrandiffement ; parce qu'elle leur faifoit trop aimer la paix, & que l'amour de la paix leur laiffoit négliger les qualités propres à les rendre l'ame de la Grece entiere, & à y établir un gouvernement qui en réunît toutes les forces.

Aratus qu'on peut regarder comme l'auteur de la feconde affociation des Achéens, contribua beaucoup à entretenir cette modération qui faifoit la marque diftinctive de leur caractere. C'étoit, dit Polybe, l'homme

me le plus propre à conduire les affaires d'une République : une justesse exquise d'esprit le portoit toûjours à prendre le parti le plus convenable dans les dissentions civiles. Habile à ménager les passions différentes des personnes avec lesquelles il traitoit, il parloit avec grace, savoit se taire, & possédoit l'art de se faire des amis & de se les attacher. Savant à former des partis, tendre des piéges à un ennemi, & le prendre au dépourvû, rien n'égaloit son activité & son courage dans la conduite & l'éxécution de ces sortes de projets. Aratus si supérieur par toutes ces parties, n'étoit plus qu'un homme au-dessous du médiocre à la tête d'une armée. Confondu quand il falloit agir à force ouverte, une timidité subite suspendoit toute l'action de son esprit ; & quoiqu'il ait rempli le Péloponese de ses trophées, peu de capitaines ont eû cependant moins de talens que lui pour la guerre.

Polybe auroit dû ajoûter qu'Ara-

tus se rendoit justice, & sentoit son embarras à la tête d'une armée; ce magistrat l'avoüoit lui même, l'histoire en fait foi, & par conséquent il étoit naturel que pour se mettre à son aise, toutes ses vûes se tournassent vers la paix, & que pour l'entretenir, il nourrît dans les Achéens les sentimens de crainte auxquels leur ligue devoit sa naissance, & reprimât avec soin les mouvemens d'ambition que pouvoient leur inspirer leurs succès. D'ailleurs ce politique profond savoit sans doute que par la nature même de leur confédération, les villes d'Achaïe n'étoient pas capables de suivre une longue entreprise avec assez de constance pour la faire réussir. Il dut donc ne point penser au projet de rendre à tous les Grecs leur liberté, & de les réunir sous un même gouvernement.

Pour prévenir les maux auxquels la foiblesse des Achéens les exposoit, tandis qu'ils avoient à leurs portes, dans la personne des Rois de Macé-

doine, un ennemi redoutable qui n'épioit que les occasions favorables de les asservir ; Aratus mit habilement à profit la rivalité qui régnoit entre les successeurs d'Alexandre. L'ambition de ces Princes n'avoit point été satisfaite du partage dont ils étoient convenus après la bataille d'Ipsus. Toûjours pleins de jalousie, de crainte & de soupçons, les uns à l'égard des autres, ils ne travailloient qu'à s'affoiblir mutuellement. Les cours d'Egypte & de Syrie étoient principalement attentives aux démarches des Rois de Macédoine, qui se regardant comme les vrais successeurs d'Alexandre, croyoient avoir des droits sur les provinces démembrées de son empire, & se promettoient de les faire rentrer sous leur domination, dès que l'asservissement de la Grece entiere, les mettroit en état d'en rassembler les forces, & de reprendre le projet formé par Philippe contre l'Asie, & exécuté par Alexandre.

Ces puissances voyoient donc avec plaisir que loin de fléchir sous le joug Macédonien, le Péloponese formât encore des ligues favorables à sa liberté, & leur servît de rempart. Elles devoient le protéger. Aratus le comprit, & par les alliances qu'il contracta avec les Rois d'Egypte & de Syrie, il imposa à Antigone Gonatas & à son fils Démétrius, & s'en fit même respecter.

Quelque sage que fût cette politique, il s'en falloit beaucoup qu'elle rassurât entierement sur le sort de l'Achaïe. Il pouvoit arriver que ses protecteurs se brouillassent ensemble, ou qu'occupés par des guerres domestiques, ils se trouvassent forcés, à ne point songer aux étrangers. Un Roi de Macédoine pouvoit les éblouïr sur leurs intérêts, corrompre leurs ministres, ou construire une flote assez considérable pour rendre inutiles les secours destinés au Péloponese, pendant que ses armées de terre l'assujettiroient. Le hasard pouvoit don-

ner aux Macédoniens un prince actif, guerrier & entreprenant, tandis que l'Egypte & l'Asie obéiroient à des Rois paresseux & timides.

Voilà à peu-pres les dangers qu'il étoit permis aux Achéens de prévoir: mais tout est danger pour une République qui n'a point en elle-même des forces propres à fixer la fortune, & qui, pour parler ainsi, lui servent d'ancre au milieu de ses caprices. Mille évenemens différens pouvoient perdre les Achéens, & ce fut celui auquel ils devoient le moins s'attendre, qui changea leur situation & leur politique.

Après avoir encore donné, mais sans succès, une preuve de courage, pendant qu'Alexandre (*a*) faisoit la

(*a*) La République de Sparte ayant réfusé de s'associer à la guerre d'Alexandre contre les Perses, forma une ligue contre la Macédoine. Son armée étoit de vingt mille hommes de pié & de deux mille chevaux. Antipater* lui opposa des forces beaucoup supérieures. On en vint aux mains, & les alliés de Sparte ne tinrent pas ferme. Une partie des Lacédémoniens fut taillée en pieces, & l'autre prit honteusement la fuite.

conquête de la Perſe, les Spartiates s'étoient enfin plongés dans la plus honteuſe corruption. On ne retrouvoit chez eux aucun veſtige des anciennes mœurs, & leur Roi Agis, en tentant de rétablir les lois de Lycurgue, avoit ſoûlevé contre lui une République à qui ſes vices étoient chers, & ſuccombé ſous les artifices & la violence que lui oppoſa la corruption.

La fin tragique de ce prince, ſi capable de dégouter du perſonnage de réformateur, paroiſſoit avoir mis le dernier ſceau à l'abaiſſement des Lacédémoniens; cependant Cléomenes ne ſe laiſſa point décourager, & il prit en effet une route trop différente en marchant au même but, pour craindre le même ſort. Ce qu'Agis avoit tenté en philoſophe, Cléomenes l'entreprit en ambitieux. L'un touché de la beauté des lois de Lycurgue, auroit voulu rappeller avec elles la tempérance, la frugalité, l'amour de la juſtice & le reſpect pour

la religion. L'autre ne faisoit pas, & il s'en falloit bien, le même cas de ces vertus considérées en elles-mêmes. S'il vouloit bannir les vices de son tems, c'est qu'ils avoient énervé les Spartiates, & que leur République n'étoit plus entre les mains du Prince qu'un vil instrument incapable d'être employé à de grandes choses : né avec beaucoup d'étendue dans l'esprit, & un courage & une ambition que rien n'arrêtoit, il commença sa réforme par se défaire des Ephores, & bannir les citoyens les plus intéressés par leur fortune à contrarier ses vûes. Il fit ensuite un nouveau partage des terres, abolit les dettes, & profitant, comme auteur de la révolution, du crédit qu'elle lui donnoit, pour s'emparer de toute l'autorité, il rétablit des lois sages en tyran injuste, dissimulé & sans foi.

L'habileté de ce prince secondée par l'espece d'enthousiasme dont les Lacédémoniens étoient frappés, le mit en état de faire une entreprise

considérable. Son premier objet fut de rendre à sa patrie la supériorité qu'elle avoit perdue, & il tourna toutes ses forces contre les Achéens qui s'étoient emparés de l'Empire du Péloponese. Aratus sentit sur le champ que les puissances avec lesquelles il étoit lié, n'avoient pas le même intérêt de défendre son association contre la République de Sparte, que contre la Macédoine. En effet il importoit peu aux Rois de Syrie & d'Égypte que chaque ville du Péloponese prît tour à tour l'ascendant sur les autres, pourvû que les Macédoniens restassent toûjours dans leur premier état. Peut-être même ces princes devoient-ils favoriser une République qui, après avoir repris ses anciennes lois & recouvré sa réputation, devenoit bien plus propre que la ligue des Achéens à favoriser l'indépendance des Grecs, & à les tenir unis contre la Macédoine.

Quand Aratus auroit d'ailleurs dû compter sur la protection de ses alliés,

liés, il se seroit perdu un tems considérable à envoyer des Ambassadeurs & à négocier pendant que Cléomenes actif, diligent, infatigable, poussoit la guerre avec vigueur & ne perdoit pas un instant. En supposant même que les cours de Syrie ou d'Alexandrie se fussent hâtées de secourir les Achéens; il me semble qu'il y auroit eu beaucoup d'imprudence de la part d'Aratus à appeller leurs armées dans le Péloponese. Il est certain que la Macédoine n'eût pas vû cette entreprise sans inquiétude; la présence de ses ennemis au milieu de la Grece, devoit la forcer à prendre les armes; car l'inaction dans cette circonstance l'eût rendue méprisable, & on eût tout osé entreprendre contre elle, si on l'eût trouvée sans défense. La politique ne lui laissoit donc d'autre parti que d'embrasser les intérêts des Spartiates. La guerre de Lacédémone & des Achéens seroit devenue par-là une guerre entre les suc-

cesseurs d'Alexandre ; la Grece auroit encore été exposée aux mêmes violences & aux mêmes ravages dont elle étoit à peine délivrée. Les auxiliaires seroient devenus parties principales dans la guerre, & quelque puissance qui eût eu l'avantage, elle en auroit sûrement abusé pour opprimer à la fois la République de Sparte, la ligue des Achéens & tout le Péloponese.

On ne peut, je crois, donner trop de loüanges à Aratus pour avoir recouru à la protection de la Macédoine même, dans une conjoncture aussi fâcheuse. Plutarque ne pense (*a*)

(*a*) Plutarque est certainement un des meilleurs historiens de l'Antiquité, & par bien des endroits il est inimitable. Les savans lui reprochent cependant de manquer quelquefois d'exactitude, & en effet il rapporte quelquefois les mêmes évenemens de deux manieres différentes. Les personnes un peu versées dans les affaires de la politique doivent convenir, si je ne me trompe, qu'il n'y étoit pas fort habile ; il en donne une preuve dans ce qu'il dit d'Aratus, & je me suis attaché à le refuter. J'aurois pû me donner assez souvent la même liberté, & je suis bien aise d'en avertir le lecteur, qui, s'étant fait d'après la peinture de cet historien, une idée fausse de quelques

pas ainsi : *Aratus*, dit-il, *devoit plutôt tout céder à Cléomenes, que de remplir une seconde fois le Péloponese de Macédoniens. Quel que fut ce Prince,* ajouta-t'il, *il descendoit d'Hercule, il étoit né à Lacédémone, & il auroit été plus glorieux pour les Péloponésiens d'obéir au dernier des Spartiates qu'à un Roi de Macédoine.*

Mais Plutarque ne se persuade-t'il pas trop aisément qu'il eût été possible d'engager les Achéens à reconnoître le pouvoir de Cléomenes ? Il faut s'en rapporter à Polybe, écrivain presque contemporain, & le plus sage & le plus profond des historiens de l'antiquité. Il nous apprend que ce Prince devenu odieux à toute la Grece, étoit regardé avec raison comme le tyran de sa patrie. En vain ses partisans, qu'il avoit retirés de la misere, prétendoient-ils le justifier par l'exemple de Lycurgue, qui

hommes célebres de la Grece, pourroit me reprocher de les avoir représentés avec d'autres couleurs.

avoit autrefois fait une sorte de violence aux Spartiates pour réformer leurs lois & leurs mœurs. Dans ce législateur on reconnoissoit un pere de la patrie, parce qu'il s'étoit oublié lui-même dans son entreprise, pour ne s'occuper que du bien public & du soin de faire des citoyens vertueux. Dans Cléomenes au contraire, on ne voyoit qu'un tyran, parce qu'il n'avoit fait que changer les vices des Spartiates, & que lui-même avoit tout sacrifié à son ambition & à son intérêt personnel.

Mais quand ce prince, semblable au portrait infidele qu'en fait Plutarque, eût été magnanime, avide de gloire, généreux, ennemi de l'injustice & le pere de ses sujets; que cet historien nous apprenne par quelles voies il eût réussi à persuader aux villes de la confédération Achéenne de se soûmettre à Cléomenes. Je ne sai s'il a été un tems où la vertu exerçoit un pareil empire sur les hommes; mais sous la préture d'Aratus,

ce tems heureux ne passoit plus chez les Grecs que pour une fable. Plutarque, si savant dans la connoissance du cœur humain, ignoroit-il qu'un peuple ne renonce jamais volontairement à son indépendance, & que plutôt que de se soûmettre à un maître qui veut le dominer & l'envahir, il se fera lui-même un tyran? Tel est le cours des passions des hommes. D'ailleurs la ligue des Achéens étoit composée de plusieurs villes qui auroient préferé de s'ensevelir sous leurs ruines, au chagrin de renoncer à la haine invétérée qu'elles avoient contre les Spartiates. Polybe nous avertit positivement que si Aratus n'eût pas recherché la protection des Macédoniens, les Messéniens & les Mégalopolitains alloient y recourir en se séparant de la ligue.

Qu'Aratus n'eût pas été plus habile dans l'art de gouverner que l'historien qui le condamne, & il armoit les villes de l'association Achéenne les unes contre les autres. En faisant

des efforts inutiles pour concilier les esprits & conserver la paix, il auroit allumé la guerre civile dans le Péloponese. Les Rois de Macédoine, quand même ils n'auroient été sollicités par aucune ville de lui accorder leur protection, seroient-ils demeurés simples spectateurs de ces querelles? Il seroit ridicule de le penser: ils n'auroient certainement pas manqué de profiter d'une circonstance aussi favorable à leur ambition, & d'asservir enfin le Péloponese épuisé, sous prétexte d'y rétablir l'ordre.

Ce qui a principalement frappé Plutarque, c'est qu'Antigone (*a*) surnommé Doson, après avoir entierement défait Cléomenes à Telasie, & ruiné les (*b*) Lacédémoniens, mit

(*a*) Ce Prince, à qui la plûpart des historiens donnent le titre de Roi, ne gouvernoit la Macédoine qu'en qualité de régent pendant la minorité du jeune Philippe, fils de Démétrius.

(*b*) Cléomenes ne trouvant aucune ressource à Sparte, fut obligé de chercher un asyle en Egypte, où il périt misérablement. Après sa fuite les bannis rentrerent dans la Laconie, on créa des Ephores, & c'est en leur donnant à chacun un talent, qu'un

en quelque sorte des entraves au Péloponese, en tenant garnison à Corinthe, & à Orchomene. La liberté des Achéens en souffrit sans doute, mais est ce un motif suffisant pour condamner Aratus? Tel est le malheur des hommes d'état, on les juge souvent sans considérer que la politique n'a quelquefois de choix à faire qu'entre deux partis fâcheux. Aratus empêche sa République de se perdre & on le blâme, parce que les Achéens en échappant à leur ruine se trouvent forcés d'avoir des ménagemens pour la cour de Macédoine.

On regardera l'alliance que cet habile politique contracta avec Antigone Doson, comme l'évenement le plus heureux pour les Grecs & les Macédoniens, si on fait attention au changement qui survint bien-tôt dans

certain Lycurgue, qui ne descendoit point d'Hercule, acheta la couronne. Cette République, dit Polybe, accablée d'infortunes, déchirée par des séditions intestines, inquiétée par de fréquens partages des terres & par des exiles, se soûmit enfin à la tyrannie de Nebis.

leurs intérêts. Depuis qu'Annibal avoit pénétré en Italie, & y faisoit une guerre qui devoit décider de la ruine des Romains ou des Carthaginois; il ne s'agissoit plus des haines particulieres des Achéens & de la Macédoine, de leur rivalité, ni de vouloir se défendre ou s'asservir. Puisqu'il alloit se former contre les uns & les autres un ennemi commun, & que son agrandissement leur préparoit le même danger dont les conquêtes de Cyrus avoient autrefois menacé la Grece, ils n'avoient plus qu'un même intérêt, & la crainte devoit les réunir. Tandis qu'ils s'occupoient par simple curiosité du spectacle que leur présentoit la seconde guerre Punique; *qu'il seroit à souhaiter*, leur disoit Agélaüs de Naupacte, *que les Dieux commençassent à nous inspirer des sentimens d'union & de concorde, afin que réunissant nos forces, notre patrie & notre liberté se trouvent à couvert des insultes des barbares! Il n'est pas besoin*, ajou-

toit-il, *de beaucoup de politique pour prévoir que le vainqueur, quel qu'il soit, Carthaginois ou Romain, ne se bornera point à l'Empire de l'Italie & de la Sicile. Son ambition s'y trouveroit trop à l'étroit ; il portera ses armes dans notre patrie ; si la nue qui nous menace du côté de l'Occident, vient à fondre sur nous, nous ne serons plus les maîtres de faire la guerre, ni de traiter de paix à notre gré ; nous serons condamnés à obéir.*

Pour justifier les justes allarmes d'Agélaüs, il suffiroit de faire connoître ici le génie des Romains ; de rechercher les causes de la grandeur de ce peuple ambitieux, qui étant parvenu de l'état le plus bas à la plus haute élévation, & poussé par les ressorts de son gouvernement à s'étendre, ne pouvoit cesser de vaincre qu'après avoir tout soûmis, ou qu'après avoir été lui-même vaincu par sa prospérité. En effet les Romains marchoient à la monarchie universelle, toutes leurs institutions en fai-

soient une nation guerriere qui devoit haïr le repos, parceque la guerre loin de l'épuiser, multiplioit ses forces & ses richesses. Ils avoient contracté depuis leur naissance l'habitude de se mêler dans les affaires qui devoient en apparence leur paroitre indifférentes ; il étoit impossible d'être leurs voisins sans devenir leurs ennemis : & dans la maniere dont ils avoient subjugué l'Itali, la Sicile, & la Sardaigne, il étoit aisé de voir ce qu'ils feroient en s'agrandissant, & qu'ils retomberoient sur la Grece ou sur la Macédoine dès qu'ils auroient vaincu l'Afrique.

La Grece ni la Macédoine, disoit Agélaüs, *ne pourront jamais séparément résister aux forces du vainqueur. Nous avons besoin de votre secours pour nous soûtenir contre les barbares*, continuoit-il en adressant la parole à Philippe, *les dieux vous ont mis en état de protéger notre liberté ; profitez de cette faveur : mais en défendant les Grecs, songez que vous travaillez pour vous-*

même, votre royaume trouvera à ſon tour dans leur amitié toutes les reſſources néceſſaires à ſa grandeur. La bonne foi doit être votre ſeule politique : ſi les Grecs ſoupçonnent que vous ne défendiez l'entrée de leur pays aux étrangers, que pour vous en réſerver la conquête, je vous annonce que tout eſt perdu. Nos villes déſunies ne craindront point de s'allier aux barbares, & la douceur de ſe venger de vous les fera courir à leur ruine pourvû qu'elles vous perdent.

C'étoit à Philippe à faire le rôle de Thémiſtocle dans une conjoncture auſſi critique ; & quoiqu'il ne dût pas avoir affaire à des Xercès, à des Mardonius, ni à des ſoldats d'Aſie, il auroit encore oppoſé aux légions Romaines des forces capables de les étonner, s'il eût continué à ſe conduire par les principes ſages & modérés qui illuſtrerent les commencemens de ſon regne, & qu'Antigone Doſon lui avoit donnés.

La nature, diſent les hiſtoriens, avoit réuni dans Philippe toutes les

qualités qui honorent le thrône. Il avoit l'eſprit vif, étendu, & pénétrant. Une valeur héroïque étoit d'autant plus propre à lui gagner les cœurs, qu'il poſſédoit en même-tems cet art enchanteur de plaire que donne dans un Roi l'affabilité jointe aux talens. Il aimoit la gloire avec paſſion, & ne penſoit pas qu'elle pût être unie à l'injuſtice. Une ſage modération écartoit tous les ſoupçons qui auroient pû tenir les Grecs en garde contre lui. Tant de vertus diſparurent en un jour ; phénomene, ſi je puis parler ainſi, d'autant plus ſurprenant, que ce Prince entouré depuis long-tems de ces hommes mépriſables qui ne peuvent s'élever à la fortune qu'en rabaiſſant leur maître juſqu'à eux, avoit un caractere éprouvé.

Démétrius de Phare chatouilla l'ambition de Philippe, en lui faiſant enviſager la conquête de l'Italie comme une entrepriſe aiſée après la bataille de Cannes. Les Romains, s'il

falloit l'en croire, ne pouvoient se relever de leurs pertes ; & il étoit impossible au général d'une République aussi mal gouvernée que Carthage, de profiter de ses victoires. Philippe occupé de cette seule idée, néglige les avantages qu'il avoit sur les Etoliens. Au lieu de ravager le pays, & comme il en étoit le maître, de détruire les villes d'une nation odieuse à tous les Grecs, avec laquelle on ne traitoit jamais sûrement, & qui seule étoit capable de troubler la bonne intelligence qui régnoit entre le Péloponese & la Macédoine ; il se hâta de lui faire des avances d'amitié, & a fin de fixer toute son attention sur les affaires d'Italie, il fit la paix avec elle.

Dès quePhilippe n'étoit plus occupé dans la Grece,il agissoit avec sagesse en se liguant avecAnnibal,car il devoit souhaiter que ce général détruisît la République Romaine, ou l'humiliât du moins assez pour qu'elle ne fût plus occupée que de sa con-

servation. Il falloit favoriser les Carthaginois, parcequ'ils étoient des ennemis moins dangereux & moins entreprenans que les Romains, & qu'on jugeoit aisément que leur fortune étant l'ouvrage seul du génie d'Annibal, leur gouvernement, leur police & leurs mœurs rendroient leur puissance inutile dans d'autres mains.

Si ces considérations avoient déterminé Philippe à rechercher l'amitié d'Annibal, il ne se seroit point laissé effrayer par les menaces que lui firent les Romains en apprenant son traité : au contraire, il n'en auroit senti que plus vivement l'intérêt qu'il avoit de les perdre, de seconder Annibal, & de faire en sa faveur ce que Carthage elle-même auroit dû faire. Philippe se flatoit de s'établir sans peine dans l'Italie, & les flottes Romaines en insultant les côtes de son Royaume, le retirent de son erreur. La crainte succede à la confiance ; ce Prince se repent de son entreprise, y renonce sans y rien

ſubſtituer, ou ne prend que de fauſſes meſures. Juge-t'il qu'il faut ſe préparer à la guerre & ſe mettre en état de défenſe contre les Romains : il oublie les ſages conſeils d'Agélaüs, & croit que pour augmenter ſes forces il doit aſſervir la Grece ; il ne cherche plus que des prétextes de la ſubjuguer, en y faiſant naître des troubles ou en les aigriſſant.

Si les Meſſéniens ont des démêlés domeſtiques, *n'avez-vous pas des lois*, dit-il aux grands, *pour réprimer l'inſolence de la multitude? Manquez-vous de bras* dit-il au peuple, *pour vous faire juſtice de vos tyrans?* Les plaintes éclaterent de toutes parts contre la Macédoine. Ses alliés devinrent ſes ennemis. Les Achéens ſe ſoûleverent, & conduits par un auſſi grand capitaine que Philopemen, qu'on a appellé le dernier des Grecs, défendirent leur liberté avec plus de courage que la Grece n'avoit oſé l'eſpérer. Philippe trouvant des obſtacles inſurmontables dans l'exécution

de ſon projet, eſt réduit à négliger l'Italie qui échappe aux Carthaginois, pour s'occuper des ſeules affaires des Grecs. Il prévoit qu'il va ſe trouver expoſé aux coups de deux ennemis redoutables, ſes revers l'aigriſſent, il n'écoute que ſa colere, & devient enfin le plus inſupportable tyran.

Les Romains conſervoient encore cette auſtérité de mœurs qui les a rendus ſi illuſtres, quand les Etoliens, aveuglés par la haine qu'ils portoient à Philippe, l'Achaïe & Athenes, inviterent leur République à les venger des violences des Macédoniens. Rome enrichie des dépouilles de Carthage, pouvoit ſuffire aux frais des guerres les plus éloignées & les plus diſpendieuſes, la pauvreté & les lois y étoient reſpectées ; l'union la plus intime ſubſiſtoit entre les différens ordres de citoyens ; les dangers dont Annibal l'avoit menacée, n'avoient fait que donner une nouvelle force aux reſſorts du gouvernement.

vernement. Les Romains enfin étoient plus persuadés que jamais que tout étoit possible à leur patience, à leur amour pour la gloire, & au courage de leurs légions. Quelque légere connoissance qu'on ait de la seconde guerre Punique, on doit sentir quelle étrange disproportion il y avoit entre les forces de la République Romaine, secondée par une partie des Grecs, & celles de Philippe. Aussi ce Prince fut-il vaincu, & obligé de souscrire aux conditions d'une paix humiliante qui lui fit perdre les places qu'il occupoit dans la Grece, le laissa sans vaisseaux, & épuisa ses finances.

Les Romains essayerent dès-lors sur les Grecs cette politique adroite & savante qui avoit déjà trompé & asservi tant de nations. Sous prétexte de rendre à chaque ville sa liberté, ses lois & son gouvernement, ils mirent réellemenr la Grece dans l'impuissance d'avoir un même intérêt, & de se réunir. La République Ro-

maine commença à dominer les Grecs par les Grecs mêmes ; ce fut par leurs vices qu'elle voulut les terrasser, avant que de les opprimer par la force des armes. Elle se fit des partisans zélés dans chaque ville, en comblant de bienfaits les citoyens qui lui étoient attachés. L'histoire à conservé les noms de plusieurs de ces hommes infames qui tour à tour délateurs de leurs concitoyens à Rome, & artisans de la tyrannie dans leur patrie, prétendoient qu'il n'y avoit plus dans la Grece d'autre droit, d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages que la volonté des Romains. Au moindre différend qui s'élevoit, la République offroit sa médiation; ne parloit que de paix, parce qu'elle vouloit avoir seule le privilége de faire la guerre ; donnoit des conseils ; hasardoit quelquefois des ordres, mais toûjours en cachant son ambition sous le voile spécieux du bien public.

Les Etoliens s'étoient promis de

grands avantages de la part des Romains en favorisant leurs armes contre Philippe ; & pour toute récompense, ils se virent forcés à ne plus troubler la Grèce par leurs brigandages, & à périr de misere, s'ils ne s'accoûtumoient au travail, & ne réparoient par une industrie honnête les maux que leur faisoit la paix. Cette tyrannie leur parut insupportable : mais le joug étant déjà trop pesant pour le secoüer sans un secours étranger, ils firent passer des émissaires dans la cour de Syrie, & engagerent Antiochus à prendre les armes contre la République Romaine. La défaite de ce Prince lui fit perdre l'Asie mineure ; & les Grecs désormais sans ressources, se trouverent enveloppés de toutes parts de la puissance des Romains.

Le premier fruit que les vainqueurs retirerent de cet avantage, ce fut la ruine des Etoliens. La République Romaine leur accorda la paix, mais à condition que toûjours

prêts à marcher ſous ſes ordres, ils ne donneroient jamais aucun ſecours à ſes ennemis ni à ceux de ſes alliés. La ligue Etolienne paya deux cens talens aux Romains, & s'obligea à leur en donner encore trois cens dans l'eſpace de ſix années. Elle livra quarante de ſes principaux citoyens qui furent envoyés à Rome, & il ne lui fut permis de choiſir ſes magiſtrats que parmi ces otages. Les villes de la confédération qui avoient déſaprouvé ſon alliance avec Antiochus, furent déclarées libres. Enfin les Romains donnerent aux Acarnaniens, pour prix de leur fidélité, la ville & le territoire des Eniades. Ne pouvant plus offenſer leurs voiſins, les Etoliens, dit Polybe, tournerent leur fureur contre eux-mêmes, & leurs diſcordes domeſtiques les porterent aux violences les plus extrêmes. Ce peuple acheva de venger les Grecs de ſon inhumanité, & on ne vit dans toute l'Italie qu'injuſtices, confuſion, meurtres & aſſaſſinats.

La Grece sentit le contre coup de la défaite de Persée, les vainqueurs appesantirent leur joug, & le sénat Romain prit l'habitude de citer devant lui les villes qui avoient des différends ; il ne proposoit que des conseils, mais les Grecs éprouverent que c'étoit un crime que de n'y pas obéir. Au milieu de cet assujettissement général la République seule des Achéens se piquoit d'un reste d'indépendance & de liberté ; elle régloit encore ses affaires domestiques, & faisoit même des alliances sans consulter le sénat. *Si ce que les Romains exigent de nous*, disoient les Achéens d'après Philopemen, *est conforme aux lois, à la justice, & aux traités que nous avons passés avec eux, ne balançons point à leur montrer une sage déférence. Mais si leurs prétentions blessent notre liberté & nos usages, faisons-leur connoître les raisons que nous avons de ne pas nous y soumettre. Remontrances, prieres, bon droit, tout est-il inutile? Prenons les Dieux à témoins de l'injustice*

qu'on nous fait, mais obéissons encore, & cédons à la violence.

Ce mélange de soûmission & de fermeté, de crainte & de courage, rendoit les Achéens suspects, & avançoit leur ruine, en nourrissant leur amour pour une liberté qui ne subsistoit plus, sans leur donner les moyens de la recouvrer. C'est en prévenant les plus petits dangers que les Romains se mettoient à l'abri des revers. Leur République craignit que l'orgueil des Achéens, s'il n'étoit réprimé, ne devînt contagieux dans la Grece, & n'y conservât le soûvenir de son ancienne liberté. D'ailleurs elle étoit parvenue à une trop haute élévation pour ne pas confondre les remontrances & la rébellion, se plaindre c'étoit lui manquer de respect; tout ce que l'Achaïe avoit d'honnêtes gens & de citoyens trop attachés à ses intérêts, fut donc condamné à abandonner sa patrie.

Cet exemple de sévérité auroit dû

purger le Péloponese des mécontens, ou du moins leur imposer silence, il aigrit au contraire les esprits. On se plaignit, on murmura sans retenue; & comme si on eût voulu s'essayer à la révolte en s'accoûtumant à mépriser les Romains, on publia que leur élévation n'étoit que l'ouvrage de la fortune. Cette maniere de penser, quelque peu sensée qu'elle fût, fit des progrès considérables, on s'en apperçut bien-tôt dans les démêlés qui survinrent entre l'Achaïe & la ville de Sparte.

La République Romaine nomma des commissaires pour connoître de cette affaire; leurs instructions portoient d'affoiblir les Achéens, & de détacher de leur alliance le plus de villes qu'il seroit possible, mais surtout Sparte, Argos, Corinthe, Orchomene & Héraclée. L'orgueil des Achéens se porta jusqu'à donner des marques de mépris aux députés de Rome. Cette République dont la politique savoit si bien pousser à sa

ruine un peuple assez sage pour s'en éloigner, & feindre de prêter une main favorable à celui qui s'y précipitoit de lui-même ; dissimula l'injure qu'on avoit faite à ses ministres. Le Sénat nomma de nouveaux commissaires qu'il chargea de se conduire avec beaucoup de douceur, & d'inviter seulement les Achéens à rappeller leurs troupes, & à cesser les hostilités qu'ils avoient commencées sur le territoire de Sparte.

Par leur excessive modération, les Romains ne cherchoient qu'à mettre l'Achaïe dans son tort, & à justifier l'extrème sévérité dont ils vouloient user à son égard. Plus ils avoient de ménagemens, plus les Achéens montroient d'insolence. Dicus & Crilolaüs gouvernoient alors la ligue, & Polybe nous les dépeint comme deux scélérats dont l'empire étoit absolu sur tout ce qu'il y avoit de citoyens deshonorés par la dépravation de leurs mœurs, ou assez ruinés pour n'avoir rien à perdre dans une

une révolution. Ces deux hommes persuaderent aux Achéens que cette douceur affectée de la République Romaine n'étoit que le fruit de sa crainte; qu'occupée par une troisieme guerre contre un peuple aussi puissant que les Carthaginois, elle avoit d'abord taché d'imposer aux Grecs par une ambassade fastueuse : mais que cette voie ne lui ayant pas réussi, elle avoit fait une seconde députation de commissaires, dont toute la conduite faisoit voir que les Romains n'osoient se faire de nouveaux ennemis, & se repentoient d'avoir ébranlé par leurs tyrannies l'empire qu'ils avoient pris sur la Grece. *Puisque Rome tremble*, disoient-ils, *il est tems de lui résister ; il faut renoncer aujourd'hui & sans retour à la liberté, ou profiter de cette derniere occasion pour la défendre & l'affermir.* Ces sentimens passerent dans tous les cœurs, & les seconds députés que les Romains avoient envoyés dans la Grece, n'eurent pas un succès plus heureux que les premiers.

Métellus qui commandoit en Macédoine, n'oublia rien pour dissiper l'ivresse des Achéens, & les rappeller à leur devoir : mais tous ses efforts étant infructueux, il fit marcher les légions. L'Achaïe de son côté s'étoit préparée à la guerre : les armées se joignirent dans la Locride, & malgré l'échec considérable que les Achéens y reçurent, ils ne désespérerent pas encore de leur salut. Critolaüs avoit été tué ; Dicus son collegue, prit le commandement général, rassembla les débris de l'armée battue, & armant jusqu'aux esclaves, se crut en état de tenter encore une fois la fortune.

Métellus qui s'étoit avancé près de Corinthe, ne se lassoit point de faire aux Achéens de nouvelles propositions de paix, lorsque Mummius prit le commandement de l'armée. Ce consul aussi célebre dans la Grece par la rusticité de ses mœurs & son ignorance pour les arts qui la charmoient, que par la dureté dont il

osa à son égard, défit entierement les ennemis. Leur consternation égala après la bataille, la confiance téméraire avec laquelle ils avoient entrepris la guerre, & s'étoient présentés au combat.

Il étoit naturel que ce qui avoit échappé à l'épée des Romains, se réfugiât dans Corinthe : & en se maintenant dans une place aussi forte, & qui étoit la clé du Péloponèse, fît une résistance assez vigoureuse pour obtenir une capitulation honorable. Mais les soldats Achéens s'y crurent trop près de leurs vainqueurs; ils fuirent en se débandant dans l'intérieur du Péloponese, & la plûpart des Corinthiens à qui l'effroi de l'armée s'étoit communiqué, abandonnerent eux-mêmes leur ville. Mummius la livra au pillage. Tout citoyen qui n'avoit pas fui, fut passé au fil de l'épée : femmes, filles, enfans, tout fut vendu. La superbe Corinthe fut réduite en cendres, & la liberté des Grecs ensevelie sous ses

ruines. On abatit les murailles de toutes les villes qui avoient eû part à la révolte. Le gouvernement populaire fut aboli par-tout ; en un mot la Grece gouvernée par un préteur, devint une province Romaine sous le nom de province d'Achaïe.

Tel fut le sort de la nation, peut-être la plus illustre de l'antiquité, & dont la réputation donna de la jalousie aux Romains mêmes. Quelle société offrit jamais à la raison un spectacle plus noble, plus sublime que la République de Lacédémone? Pendant près de six cens ans les lois de Lycurgue y furent observées avec la fidelité la plus religieuse. Quels hommes, aussi attachés à toutes les vertus que les Spartiates, donnerent jamais des exemples aussi grands & aussi continuels de modération, de patience, de courage, de tempérance, de justice & d'amour de la patrie? En lisant leur histoire, notre ame s'éleve, & semble franchir les limites étroites dans lesquelles la cor-

ruption de notre siecle retient nos foibles vertus.

Quoi qu'en dise un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, en avançant que leur histoire (*a*) tire son principale lustre du génie & de l'art des grands hommes qui l'ont écrite; peut-on jetter les yeux sur tout le corps de la nation Greque, & ne pas avoüer qu'elle s'éleve quelquefois au-dessus des forces de l'humanité? Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée, Micale, la retraite des dix mille, & tant d'autres actions exécutées dans le sein même de la Grece pendant le cours de ses guerres domestiques, ne sont-elles pas au-dessus des loüanges que leur ont données les historiens.

Mais un éloge particulier que mé-

(*a*) *Atheniensium res gestæ, sicuti ego existimo, satis amplæ magnificæque fuere, verum aliquanto minores tamen, quam fama feruntur. Sed quia provenere ibi scriptorum magna ingenia, per terrarum orbem facta pro maximis celebrantur, ita eorum qui ea fecere virtus tanta habetur, quantum verbis eam potuere extollere præclara ingenia.* Sal in conj. Cat.

rite la Grece, c'est d'avoir produit les plus grands hommes, dont l'histoire doive conserver le souvenir; je n'en excepte pas la République Romaine, dont le gouvernement étoit toutefois si propre à échauffer les esprits, exciter les talens, & les produire dans tout leur jour. Qu'opposera-t'elle à un Lycurgue, à un Thémistocle, à un Epaminondas, &c. On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la République: aucun citoyen de Rome ne s'éleve au-dessus de son siecle & de la sagesse de l'état, pour prendre une nouvelle essor & lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage, n'est grand que par la sagesse & par la grandeur du gouvernement; il suit la route tracée, & le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grece au contraire, je vois souvent de ces génies vastes, puissans & créateurs qui résistent au torrent de l'habitude, qui se prêtent à tous les be-

Polibio, Plutarco, Dionisio d'Alicarnasso, Senofonte [illegible] [illegible] [illegible] cose de i Romani, come quello [illegible] Marcello, [illegible] Scipione, Fabio Massimo, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

forza di senno, e di valore in loro stessi, ed usciranno da questi s'aggiunse colla virtù propria. Nè dunque i Sanniti, i Liguri, i Cartaginesi, i Liguri, i Galli, i Macedoni furono [illegible] [illegible], che [illegible] [illegible]. Ma il [illegible] non [illegible] l'Italiano.

ſoins différens de l'état, qui s'ouvrent un chemin nouveau, & qui, en ſe portant dans l'avenir, ſe rendent les maîtres des évenemens.

Moins de talens & de mérite dans la Grece lui eût fait joüer un rôle plus important ſur la ſcene du monde. Qu'une ſeule République y eût poſſédé les qualités qui rendent un peuple fier, courageux, puiſſant, ambitieux & propre à dominer ſes voiſins; & la Grece gouvernée comme l'Italie le fut par les Romains, auroit été en état de faire d'auſſi grandes entrepriſes. Pluſieurs de ſes villes au contraire avoient des inſtitutions aſſez ſages pour ſentir en elles-mêmes cette force & cette vigueur que l'envie de dominer doit accompagner : les Grecs dès-lors s'occuperent d'eux-mêmes, leurs guerres les épuiſerent & les ruinerent enfin, parce qu'ils avoient à peu-près les mêmes reſſources, des ſoldats également braves & des généraux également expérimentés. Les Romains ont conquis le monde : mais

feroient-ils fortis de leur premiere obfcurité, fi dès leur naiffance, ils avoient trouvé une Sparte ou une Athenes à leurs portes ?

En paffant fous la domination des Romains, la Grece conferva une forte d'empire, mais bien honorable fur fes vainqueurs. Ses lumieres & fon goût pour les lettres & les arts la vengerent de fa défaite ; & foûmirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les difciples des vaincus, & apprirent une langue que les Homere, les Pindare, les Theucydide, les Xénophon, les Démofthenes, les Platon & les Euripide avoient embellie de toutes les graces de leur efprit. Des orateurs qui charmoient déja Rome, allerent puifer chez les Grecs ce goût fin & délicat qui doit guider le génie, ces fecrets de l'art qui lui donnent une nouvelle force, & fe former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de Philofophie où les citoyens les plus diftingués de

Rome se dépouilloient de leurs préjugés, ils apprenoient à respecter les Grecs; ils rapportoient dans leur patrie leur reconnoissance & leur admiration, & leur République rendoit son joug plus léger, craignoit d'abuser des droits de la victoire, & par ses bienfaits distinguoit la Grece des autres provinces qu'elle avoit soûmises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épargné au pays qui les a cultivées des maux dont ses législateurs, ses magistrats & ses capitaines n'avoient pû le garantir; elles sont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, & sûres d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A

C

D

E

G

I

L

M

N

O

P

R

S

T

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

Page 10. *ligne* 20. Nemés, *lisez* Nemée.
34. *l.* 21. Astiàgés, *l.* Astiages,
40. *l.* 9. sa prosperité, *l.* la prosperité.
45. *l.* 7. douze vaisseaux, *l.* douze cens vaisseaux.
50. *l.* 13. se trouva, *l.* se trouva.
57. *à la Note*, Doréens. Dryopes, *l.* Doriens. Dryopiens.
66. *l.* 8. élevez entre, *l.* élevez quelquefois entre.
67. *l.* 12. des isles de l'Asie, *l.* des isles & de l'Asie.
70. *l.* 3. constance, *l.* confiance.
75. *l.* 11. des hommes, *l.* les hommes.
77. *dans la Note*. Pnycé, *l.* Pnyce.
85. *l.* 9. à lui, *l.* & à lui.
91. *l.* 25. par lui, *l.* par là.
95. *l.* 21. devoient, *l.* doivent.
96. *l.* 2. sur la voye, *l.* sur la bonne voye.
112. l. 19. les finances, *l.* ses finances.
121. *l.* 14. & y établissant, *l.* & en y établissant.
129, *l.* 4. Teggre, *l.* Tegyre,
135. *l.* 7. feroit, *l.* oseroit.
141. *l.* 1. Depsarte, *l.* de Sparte.
146. *l.* 2. les forces, . ses forces.
166. *l.* 23. difference, *l.* diversité.
168. *à la Note*, Lercidas. Théogilon; *l.* Cercidas. Théogiton.
169. *l.* 11. des Galeres, *l.* dix galeres,
181. *l.* 24. éclaircir, *l.* éclairer.
212. *à la Note*, Phociens. Eliens, *l.* Phocéens. Eleéns.
224. *l.* 23. patras, *l.* patres.

226. *à la Note*, Patras. Elym, *l.* Patres. Elyce.
228. l. 5. les plus portez, *l.* par-là plus portez.
243. *l.* 5. ajouta-t-il, *l.* ajoute-t-il.
246. *l.* 18. Telalie; *l.* Selasie.
247. *à la Note*, Nebis, *l.* Nabis.
253. *l.* 8. le pays; *l.* leur pays.
260. *l.* 25. l'Italie, *l.* l'Etolie.
264. *l.* 19. & 20. Dicus & Crilolaüs; *l.* Dieus & Critolaüs.

Dans les Sommaires, Livre IV. dénombrement de la Monarchie, *l.* démembrement.







